

Pierre Lefebvre

Extase

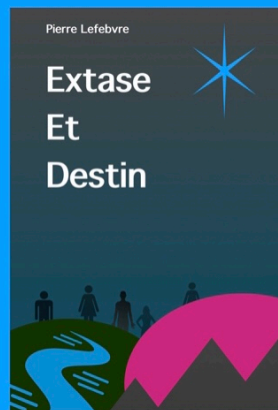
Et

Destin



" - *Mademoiselle*, m'a-t-il dit après quelques secondes de silence, *que feriez-vous si vous appreniez à l'avance le moment de votre mort?*"

Dans un lieu situé précisément entre montagne et rivière, certaines personnes apprennent d'une façon étrange la date de leur mort. Pourquoi elles et non pas les autres? Réunis par les chemins de la vie elles chercheront un sens à leur destin annoncé. Certaines décisions seront difficiles.



Survient un évènement paranormal qui, défiant le temps, apporte une nouvelle dimension au mystère. Quelqu'un saura-t-il donner un sens à cet énigme?



Pierre Lefebvre *jeune* auteur mature de Mont-Saint-Hilaire vous invite par son premier roman dans un monde où l'intangible se révèle peu à peu et se confronte à la réalité visible.

Habité de ses expériences personnelles et professionnelles, il dévoile la psychologie et les sentiments intenses des personnages, avec en toile de fond, un suspense sur leur devenir.

Dans cette œuvre de fiction, l'auteur utilise un évènement paranormal personnellement vécu.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction partielle ou totale de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Copyright © 2020 Québec Canada

ISBN: 978-2-9814432-2-9 ePUB

978-2-9814432-3-6 PDF

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2020



Avant-propos

Quel adulte ne s'est pas, un jour ou l'autre, questionné sur la mort mais surtout sur sa propre mort. Que ce soit suite au décès d'un proche, d'un diagnostic inquiétant ou à une réflexion sur sa vie, cette implacable réalité nous concerne tous.

Ainsi, c'est à la suite d'une situation bien précise que les premières inspirations de ce roman ont prit naissance. Toutefois, j'ai rapidement développé l'idée de transposer dans une fiction empreinte de mystères, la vulnérabilité qui habite chacun des personnages tout comme nous tous, devant cette perspective bien réelle.

Nous avons chacun notre conception du mystique, c'est à dire de ce qui dépasse notre compréhension, de ce qui est intangible, de ce qu'on ne peut voir avec les yeux. Il nous arrive parfois que des signes, hasards ou présages, nous dévoilent l'existence d'une dimension que nous ne connaissons pas. Permettez-moi ici de vous proposer le cheminement des protagonistes de ce roman à la suite de ces phénomènes.

Avant de vous laisser débiter l'aventure, je tiens à remercier ma conjointe et mes enfants de même que mon frère, qui chacun de façon particulière, ont enrichit mon inspiration et

m'ont offert un support indéfectible dans le merveilleux voyage qu'a été la réalisation de ce roman.

" Les pressentiments, les affinités, les signes, sont des choses étranges qui, en se combinant, forment un mystère dont l'humanité n'a pas encore trouvé la clé."

Charlotte Brontë, "*Jane Eyre*" roman publié à Londres en octobre 1847

Prologue

Été 1502

Un éclair déchire un ciel pourtant sans nuages. Dans la maison longue, Kwanita, (Ours à deux esprits) exprime sa gratitude à Ponemah (Colline dorée) de l'avoir accueilli en elle:

– *nia` : wen !*

Près du couple, Waban (Vent de l'est) sourit alors que les autres membres du clan dorment paisiblement à leur côté.

Kwanita n'a pas sommeil. Il fait une prière à l'ours afin qu'il lui transmette la force de réussir la mission essentielle que le conseil des sages lui a confiée. Car, depuis la nouvelle lune, la tribu des *Onenya* (Falaise de pierres) est sans protection puisque leur *Chaman* est parti pour le grand voyage vers les esprits. Ainsi, la tribu n'a plus personne pour communiquer avec le surnaturel afin de les guider et protéger.

C'est pourquoi, quelques jours plus tôt, le Grand conseil l'avait désigné pour une expédition de la plus grande importance. Puisque Kwanita possédait deux esprits, il était tout désigné pour entrer en contact avec les esprits supérieurs. Ainsi, s'il réussit à entrer en contact avec l'au delà au sommet de la montagne sacrée, il deviendra alors le *Chaman* de la tribu des *Onenya*. Car, jamais les

Onenya n'avaient tant eu besoin d'un *Chaman*. En effet, un évènement mystérieux s'était produit; il y a deux jours un membre du clan avait prévenu le chef que leur totem avait disparu. Aussitôt, le conseil des sages s'était rendu sur l'emplacement et troublé, avait bien constaté cette disparition mystérieuse de l'arbre sacré. Pourtant les iroquoiens avaient utilisé le frêne le plus ancien de la forêt pour sculpter le totem tel que prescrit par leurs traditions ancestrales. Aussi, les figures taillées dans ce bois noble, représentaient *des esprits bienveillants*: une tortue pour la terre fertile, une hirondelle pour la paix entre les nations, une loutre pour la protection contre les hivers, un loup pour la chasse et un ours pour la force. Le totem était érigé tout près d'un rocher à la tête d'ours et situé exactement à mi-chemin entre le pic de l'épervier et la rivière aux tortues.

C'est pourquoi Kwanita doit partir avant le lever du jour pour une expédition dans la montagne sacrée. Il sera sans arme, laissant dans la maison longue arc et flèches. Il n'aura que ses mains pour bâtir son abri et il ne pourra que boire l'eau du *Omjato* que les esprits ont déposée sur le pic de l'épervier. Ce sera au troisième jour de l'épreuve, à la tombée de la nuit qu'il pourra entrer en transes ouvrant ainsi la porte sacrée de communication avec le monde spirituel.

Le guerrier à deux esprits s'est enfin endormi. Son âme, comme l'épervier, s'élève très haut dans le ciel puis redescend vers le sol où il se retrouve à la limite d'un monde mystérieux. Il observe avec satisfaction que le totem de sa tribu est au centre d'un immense village iroquoien bordé d'une forêt magnifique

foisonnant d'animaux divers, d'oiseaux et de poissons. Il ne se sent pas seul puisque les cinq esprits bienveillants qui veillent sur sa tribu planent autour de lui. Puis, il entend une voix qui lui parle doucement, il n'éprouve aucune peur.

Une main sur son épaule le ramène dans la maison longue; un ancien vient le réveiller alors qu'il fait encore nuit. Le groupe des sages l'entoure. Des chants incantatoires accompagnent le rituel ayant pour but de donner sagesse et force à Kwanita.

– *ò : n'en ki wahi !*¹ entend-il alors qu'il pénètre dans la forêt au pied de la montagne sacrée.

Les Onenya n'ont jamais revu Kwanita!

Plus de 400 ans après et dans un autre lieu à 200 kilomètres de là, un jeune garçon de 9 ans déplace son lit afin d'accrocher un cadre dans sa chambre. C'est un cadeau de fin d'année scolaire. Pendant qu'il enfonce le clou dans le mur, il se sent imposteur. En effet, il se dit que lui et sa famille ne méritent pas une telle récompense puisque aucun d'eux ne s'approche de la perfection des personnages de la *Sainte Famille* qu'il s'apprête à suspendre au dessus de son lit.

Le lendemain alors qu'il est sur le balcon avec sa mère, il entend tout comme cette dernière, un bruit de vitre cassée;

¹ "Au revoir » en langage Mohawks

– *c'est le cadre qui vient de se décrocher* dit-il entrant précipitamment dans la maison. En effet, tous deux observent que le cadre n'est plus sur le mur. Tirant fébrilement le lit pour ramasser les morceaux, ils ne trouvent rien. Aucune trace du cadre, de vitre brisée ou même du trou fait par le clou qu'il avait planté.

Le jeune garçon a grandi avec ce mystère jamais éclairci cherchant pendant des années à comprendre la signification de ce qu'il considérait comme un "*mauvais présage*".

Chapitre 1

Mercredi 1er juillet 2015

L'heure bleue s'est évanouie dans la montagne. Au dessus de cette masse maintenant noire, trois sources lumineuses se rapprochent l'une de l'autre jusqu'à former une étoile exceptionnellement brillante qui se reflète dans l'eau soudainement apaisée du Richelieu. Un bateau de plaisance cesse alors de tanguer à l'insu de ses deux occupants dans la cabine, et se retrouve comme suspendu entre le ciel étoilé et son miroir.

À l'intérieur d'une écurie jusque là silencieuse, un cheval s'agite. Son hennissement provoque des mouvements nerveux dans les stalles voisines.

Dans une demeure non loin de là, une jeune femme, inspirée par la douce chaleur de cette nuit d'été, savoure la tendre caresse sur ses seins. Elle s'embrase alors que sa langue se mélange à celle de son amant. Puis, devant l'avancée inexorable de la main qui pétrit la peau offerte de son ventre, elle se laisse enfin couler et fait naufrage. Pendant sa descente vers les abîmes, les yeux embués de volupté, elle imagine son plaisir et déjà, elle ne s'appartient plus. Elle ferme les yeux et se laisse propulser dans l'immensité de l'univers, accueillant l'énergie vitale de son amant.

À cet instant, une ligne lumineuse semblable à la foudre mais mystérieusement différente puisqu'elle origine du sommet de la montagne, relie pendant une seconde l'imposante masse noire à l'étoile. Une bourrasque vient alors agiter les flots et les arbres. Des oiseaux s'envolent et enfin de lourds nuages obstruent l'astre brillant.

Revenant doucement sur terre, la femme regarda pensivement les aiguilles du cadran sur la table de nuit. Son amant, attentif suivit son regard:

– *Toi, tu voulais observer les étoiles ce soir*, lui dit alors Frédéric l'attirant tendrement vers lui.

– *C'est vrai, puisqu'une conjonction aussi parfaite de Mars, Jupiter et Saturne est un phénomène qui n'arrive qu'une fois sur des centaines d'années*, lui répondit Julie-Anne, comme une confidence tout en déposant sa tête sur son épaule, rajoutant d'une voix cajoleuse: *mais ce n'est pas grave, tu m'as fait dépasser les étoiles...*

Enveloppée dans la tendresse de leurs corps enlacés, Julie-Anne glissa tout doucement de la réalité au rêve. La grande explosion ayant diffusé dans l'infini toute son énergie vitale, l'âme de Julie-Anne s'éleva de son enveloppe corporelle et l'observa. Étrangement, dans cette observation, le *je* et le *elle* ne faisaient qu'un. Ainsi, une femme qui était elle, marchait dans le désert, nue sous sa tunique blanche innocemment ouverte sur sa poitrine. Cette femme s'attardait avec plaisir à la sensation de bien-être créé par la chaleur et la finesse des grains de sable recouvrant ses pieds. Puis, subitement, mais sans en être effrayée, elle se retrouva au

crépuscule à l'orée d'un petit village qu'elle sut aussitôt être Bethléem. Le hameau flottait dans un silence paisible. Malgré la présence de silhouettes qu'elle distinguait à sa gauche, elle n'entendait aucun son. Une forme devant elle, en fait son ombre découpée par une lueur bleutée sur le sable, l'amena à se retourner. Dans un mouvement d'une extrême lenteur, parce qu'elle pressentait ce qu'elle découvrirait, la femme leva la tête vers le ciel.

"C'est l'étoile du berger", se disait-elle souriante et heureuse de la lumière scintillante qu'elle observait.

En dehors de toute notion de temps, son esprit était assailli par des émotions contradictoires allant de la quiétude à la peur. Enfin, une voix immatérielle qu'elle ressentait plutôt qu'elle n'entendait, lui procura une profonde sérénité. Et, dans cet état de grand bonheur elle reçut une connaissance donnant enfin un sens à l'incompréhensible. Un sentiment de plénitude envahit alors tout son être.

Une étrange sensation de chaleur qui se développait dans son bas ventre ramena Julie-Anne progressivement à la réalité. Effleurant les draps, elle cherchait en vain le sable brûlant. C'est finalement en déposant sa main sur son ventre qu'elle retrouva cette bienfaisante chaleur. À demi éveillée, elle tentait de reconstituer son rêve. Le tableau d'une lumière brillante et d'un désert au sable chaud s'imposait à son esprit. Mais, malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à reconstituer quelque autre détail de son rêve. De plus en plus éveillée, elle prit conscience que la chaleur du sable

qui recouvrait ses pieds pendant son rêve s'étendait maintenant dans tout son corps jusqu'à l'envelopper toute entière. Elle se sentait comme dans une bulle. Entièrement concentrée, une certitude tout à fait inattendue la saisit; "*je deviens enceinte, là, à ce moment précis,*" se dit-elle ressentant dans son corps l'énergie étrange dégagée par la fécondation de son ovule.

Elle y crut si fort qu'elle s'empressa de saisir la main de Frédéric pour la joindre à la sienne.

– *Nous avons fait un bébé,* lui chuchota-t-elle n'osant pas le réveiller, puis un sourire sur son visage, elle retrouva le sommeil.

Levée avant Frédéric, les pensées joyeuses de Julie-Anne sur sa certitude d'être enceinte étaient étrangement brouillées par un malaise imprécis, mais qu'elle devinait relié à son rêve. Concentrée afin de retrouver les images et impressions vécues pendant le voyage de son esprit, elle sentait son ventre se nouer peu à peu. En dépit de ses efforts elle ne parvenait pas à apaiser le trouble qui l'habitait, déchirée par des sentiments imprécis de joie et de peur qui semblaient se superposer.

Elle sursauta lorsqu'elle perçut la présence de Frédéric. Heureusement, un baiser délicat dans son cou la rassura.

– *nous avons fait un enfant,* dit-elle, empressée de partager à son conjoint, sa certitude d'être enceinte.

– *magnifique,* répondit platement Frédéric sans émotion.

Le silence pesant qui suivit sa remarque sema un doute dans son esprit à peine éveillé. Voulant se rattraper, il s'exprima cette fois

avec une émotion sentie: *j'ignore comment tu sais, mais j'espère que si tu es enceinte ce sera une fille. J'aimerais qu'elle te ressemble avec de merveilleux cheveux roux, des pépites d'or sur ses joues et des yeux brillants qui prendront eux aussi comme les tiens, la couleur de son âme.*

À quelques rues de là, à l'instant même où le couple rêvait de leur premier bébé, un homme seul quittait la salle à manger avant même d'avoir terminé son déjeuner. Sans trop comprendre la nature de l'inquiétude qui l'habitait depuis qu'il avait tenu entre ses mains sa tasse de thé fumant, il regagna son appartement. Dans sa tête, se mélangeaient des souvenirs de sensations agréables et des images floues plutôt oppressantes. Empressé de reprendre le contrôle de son esprit et de comprendre la source de son trouble, cet homme solide et rationnel commença à départager les sensations reliées au moment de plaisir qu'il s'était procuré hier soir et la sensation confuse de malaise suite à son rêve étrange de la nuit dernière. Il tenta alors de rassembler les images et d'identifier les sensations afin de donner un sens à son imagination nocturne. Il savait que le thème de la mort faisait partie de son rêve.

" *Voyons Philippe, à 69 ans c'est normal de rêver à la mort,*" se disait-il. Mais cette réflexion ne le rassurait pas autant qu'il le souhaitait puisqu'il ne cessait de penser que cette fois, le voyage de son esprit avait une impression de réalité comme jamais il n'avait ressenti auparavant.

C'est dans la douche qu'il fut saisi par un souvenir si précis qu'il en resta figé pendant de longues minutes.

"Dans mon rêve, j'ai appris à quel moment je vais mourir", réalisa-t-il, insensible à l'eau refroidie qui coulait sur son corps.

Alors que Philippe, enfin ressaisi, fermait le robinet, à un coin de rue plus loin, une femme tournait elle aussi le robinet d'une douche qui, toutefois, ne lui était pas familière. Enveloppée d'un drap de bain moelleux elle se rendit devant le miroir. Pendant qu'elle démêlait ses longs cheveux noirs, cette femme élancée et svelte s'observait. Examinant avec soin son visage empreint d'un heureux mélange de douceur et de détermination, elle se disait que la jouissance lui allait bien et que malgré l'heure matinale, ses yeux pétillants reflétaient bien sa joie de vivre.

"Je porte bien mes 33 ans" se disait Léa après avoir retiré le drap de bain. Elle n'avait aucun effort à faire pour conserver son ventre aplati, convoité par tant de femmes pourtant plus jeunes qu'elle. Par contre, recouvrant sa poitrine de ses mains, elle devait se rassurer à nouveau en se répétant que plusieurs préféraient des petits seins. Aussitôt habillée et curieuse de visiter la maison ancestrale qu'elle n'avait qu'entrevue à la brunante lors de son arrivée hier soir, elle se dirigea vers le coin-cuisine. La douceur des planches de pin sous ses pieds nus évoqua un inexplicable sentiment de déjà vécu. Devant elle, la fenêtre à carreaux attira son regard. S'approchant, elle observa entre les branches d'un

immense frêne, les reflets éclatants du soleil sur les eaux paisibles du Richelieu encore endormi.

– *Bonjour, Léa, as-tu bien dormi?* lui demanda Chloé en s’approchant sans bruit.

Surprise et un peu agacée par cette intrusion trop matinale, elle demeura quelques secondes sans réactions.

– *Oui, merci. Et toi ? Charles est-il réveillé lui aussi?* lui répondit-elle ayant retrouvé son sens du savoir-vivre.

Ces politesses exécutées, chacune retourna à ses pensées. Pendant que dans ce précieux silence matinal l’hôtesse s’affairait à préparer le café, Léa s’attardait devant la réplique d’un poêle ancien. Elle pensait qu’il s’harmonisait parfaitement bien avec cette vieille maison. Observant les poutres grossièrement équarries, mais à l’aspect solide soutenant le plafond, elle se remémorait qu’en Afrique, les maisons qu’elle avait habitées étaient beaucoup plus fragiles et dénudées que cette habitation bien assise sur ses fondations et toujours droite malgré son âge respectable.

– *Pourrais-tu saluer Charles pour moi,* lança-t-elle à Chloé en déposant sa tasse encore à moitié pleine. *Mon premier patient arrive dans moins d’une heure et je n’aime pas faire attendre,* rajouta-t-elle en franchissant la porte.

Au moment précis où cette porte se refermait sur la maison ancestrale; chez le voisin la porte coulissante de l'écurie glissait péniblement sur son rail. Un homme au début de la quarantaine, plutôt grand et à la silhouette athlétique se disait une fois de plus qu'il devrait lubrifier le vieux mécanisme rouillé. Comme tous les matins, Hubert était pressé de libérer ses chevaux, qui aussitôt sortis s'élançaient sur la terre battue de l'enclos délimité par une longue clôture de bois peinte en blanc.

Songeur, il s'attardait à les regarder courir. Il admirait la légèreté et la joie d'exister qui caractérisaient leurs allures parce que lui, il s'interrogeait constamment. Ainsi, depuis son réveil à 5:30 heures il tentait de comprendre pourquoi il se sentait particulièrement angoissé. Pourtant il avait eut une bonne nuit qui avait très bien commencée d'ailleurs. Malgré tout, il ressentait plutôt un malaise indéfinissable qui lui faisait envier l'insouciance de ses chevaux. "*Je voudrais être comme eux, se disait-il, j'arrêteraï de me poser constamment mille et une questions.*"

Mais c'était plus fort que lui, il était tout simplement incapable de ne pas s'interroger sur le sens de la vie, de sa vie et ce matin, cette propension était encore plus intense. La tête remplie de questions philosophiques, il se résolut à rentrer dans la maison.

Elle était belle la femme qui le regardait en souriant.

Tout en lui rendant son sourire, Hubert ne pouvait s'empêcher de penser: "*Je ne suis pas sûr que tu sois la femme de ma vie, même si faire l'amour avec toi est éblouissant*».

– *Je dois retourner à Montréal maintenant, j'ai ma coiffeuse à 9:00 heure*, lui dit-elle en sortant.

Chapitre 2

Hubert rentrait Béco dans l'écurie, afin de le toiletter et le seller pour sa première cavalière de la journée, lorsque la sonnerie de son cellulaire le surprit.

– *D'accord, à la semaine prochaine*, répondit-il spontanément.

Caressant la tête de Béco, il réfléchissait à l'appel un peu étrange de Julie-Anne qui pour la première fois depuis son inscription aux cours d'équitation reportait sa session pour cette semaine. Ce n'était pas tant qu'elle annulait sa présence, mais plutôt le sentiment qu'elle semblait fausse et mal à l'aise. "*Ça ne lui ressemble pas*" pensait-il. Hubert s'interrogea longuement, élaborant de multiples hypothèses, puisqu'il appréciait beaucoup Julie-Anne. Avec elle, il avait toujours ressenti, du moins jusqu'à cet appel, le plaisir de côtoyer une personne authentique qui ne cherchait pas à montrer une image d'elle-même. Plus que de son absence, il était surtout déçu et intrigué par l'impression qu'elle lui avait donné un faux prétexte.

L'immobilité du cheval, pendant que Hubert passait l'étrille dans son cou en de longs mouvements répétitifs, lui permettait de se perdre dans ses pensées. Il revoyait Julie-Anne au printemps dernier au moment de son inscription. Il avait été immédiatement charmé par sa beauté, particulièrement ses cheveux roux et ses yeux brillants, mais aussi et surtout par sa spontanéité teintée de

franchise et de fraîcheur. Elle, confortée, voir même ravie par son regard de séducteur, avait toutefois dissipé toute ambiguïté lui précisant naïvement qu'elle était engagée dans la relation avec Frédéric, son amoureux. D'abord déçu, Hubert avait réalisé par la suite qu'il était gagnant dans la relation de franche amitié qui s'était développée par la suite entre eux. Bien qu'ils ne se soient jamais rencontrés en dehors du Centre équestre, les échanges qu'ils partageaient depuis, représentaient pour Hubert une précieuse occasion d'aborder ses préoccupations philosophiques sous un angle jusqu'alors inexploré. Ce n'est pas qu'il était pessimiste, mais dans sa quête d'un sens à sa vie et à sa mort, parce que dans ses réflexions, l'un ne va pas sans l'autre, il ressentait une lassitude et parfois un certain désespoir. Les réparties de Julie-Anne à ses questions existentielles ne lui apportaient pas de réponses, mais une forme d'insouciance qu'il tentait de développer en dépit de ses remises en question incessantes.

Dans ses relations avec les femmes, il était constamment à l'affût de leur authenticité. Aussi, les doutes ressentis à la suite de cet appel ravivèrent chez lui les souvenirs pénibles d'un échec amoureux. En effet, il y a trois ans, le monde de Hubert s'était transformé après qu'il eut amorcé les démarches pour mettre fin à sa vie conjugale qui n'en était plus une. Quoique dans cette union il avait vécu de beaux moments, le refus tardif et sans appel de sa femme d'avoir des enfants avait mis fin à son rêve de fonder une famille. Déçu, mais toujours habité par l'amour qu'il lui portait, Hubert avait alors tenté de remplacer son projet de foyer par l'acquisition d'un centre d'équitation. Cependant, l'aveu par sa conjointe qu'elle n'avait aucun intérêt pour ce projet au même titre

qu'elle n'avait jamais voulu fonder une famille lui laissa le sentiment amer d'avoir été berné pendant leurs cinq années de vie commune. Depuis cette expérience malheureuse, l'authenticité demeurait le critère incontournable avant qu'il s'engage affectivement, engagement qu'il n'avait pas vécu d'ailleurs depuis.

Brossant toujours Béco, Hubert réfléchissait à la direction qu'il avait donnée à sa vie après la rupture. Ainsi, quelques mois après cet épisode déstabilisant et alors qu'il était dans un état de grande vulnérabilité il avait été attiré par le réconfort apparent d'une secte religieuse. Toutes les certitudes solennellement proclamées par les dogmes, obligations, lignes de conduite et rites religieux de la secte, l'avaient artificiellement rassuré. Vulnérable, mais encore lucide grâce à son amour des chevaux, il était fort heureusement parvenu à s'extraire de cette religion qui avait réponse à tout. Sans béquilles et libre il poursuivait encore aujourd'hui, mais seul, sa recherche de spiritualité. Ayant dépassé le mi-temps de sa vie, il se percevait plutôt heureux de sa situation. Passionné des chevaux, il avait bâti sa petite entreprise qui lui permettait de bien vivre. Il ne lui manquait que la réalisation de son rêve de bâtir une famille, rêve qu'il avait délaissé à regret depuis son divorce puisqu'il se protégeait toujours de tout engagement affectif.

Alors que Hubert, absorbé par ses pensées, soignait son cheval dans l'écurie, Julie-Anne seule dans son bureau se sentait mal de lui avoir dissimulé le vrai motif de son absence au cours d'équitation. Elle ne se reconnaissait pas dans cette attitude et se blâmait déjà d'avoir "trompé" son ami. En réalité, elle n'avait pas vraiment prémédité son mensonge, ce prétexte lui était venu

spontanément. Étant persuadée d'être enceinte, elle s'inquiétait déjà des risques provoqués par ses exercices à cheval.

– *Mais pourquoi ne lui ai-je pas dit la vraie raison*, se reprochait-elle.

Cette réflexion l'amena à réaliser qu'elle n'était pas certaine de vouloir partager "la bonne nouvelle". Certes, elle et Frédéric s'étaient entendus afin d'attendre la confirmation de sa grossesse par un test avant d'informer familles et amis, mais au fond d'elle-même, Julie-Anne sentait bien qu'une autre raison la retenait.

La journée de travail s'achevait et elle ne parvenait toujours pas à se concentrer. Depuis deux heures, elle s'acharnait sans succès, à établir les horaires des employés pour le prochain trimestre. Contrairement à son habitude, Julie-Anne hésitait, modifiait la grille pour ensuite tout reprendre. Puis tout à coup, alors qu'elle était à nouveau figée devant l'écran qu'elle ne voyait même plus, elle obtint une réponse à la question inconsciente qui l'avait tourmenté sournoisement tout au long de la journée:

"je ne suis pas décidée à poursuivre ma grossesse." Encore secouée par cette prise de conscience, Julie-Anne ferma brusquement l'ordinateur tentant ainsi de reprendre le contrôle. Apeurée par sa remise en question, elle tentait de se rassurer en réaffirmant avec conviction: *"pourtant Dieu sait à quel point je voulais être enceinte."*

– *Mais pourquoi te poses-tu cette question, demandait Frédéric pendant le souper. Ça fait des mois que nous avons décidé de fonder une famille, avait-il rajouté.*

– *C'est ça le pire, lui avait-elle répondu, je ne sais même pas pourquoi j'hésite. Ce n'est pas comme à l'époque où je m'interrogeais sur le sens de donner la vie dans notre société occidentale qui valorise à outrance l'individualisme au détriment de l'esprit communautaire, de ce monde qui exploite stupidement toutes ses ressources sans se soucier de l'environnement et de la qualité de la vie tant des humains que des animaux. Ça c'est réglé dans ma tête. J'ai compris que peu importe l'époque, l'humain sera toujours imparfait mais aussi, toujours capable de prise de conscience, de générosité et de courage. Non, poursuivit-elle gravement, je suis tellement contente d'être enceinte, mais en même temps je sens un poids, une responsabilité à laquelle je n'avais pas encore pensé.*

– *Impossible, rajouta Frédéric avec un sourire moqueur, tu penses toujours à tout ma chérie.*

Devant l'apathie totale de Julie-Anne, il prit la mesure de l'état catastrophé qui l'habitait. Se déplaçant derrière elle toujours attablée, il l'enlaça tendrement.

– *J'ai peur de mourir, lui dit-elle d'une voix si faible qu'il ne fut pas certain d'avoir bien compris.*

– *Mais non voyons, tu ne mourras pas, tu es en bonne santé et aujourd'hui, les mères ne meurent plus pendant l'accouchement.*

– *Ce n'est pas ça. Je n'ai pas peur pour moi, mais pour notre enfant. Que lui arrivera-t-il si je meurs? Je veux dire après sa naissance, un accident, une maladie, n'importe.*

– *Que t'arrive-t-il, toi toujours confiante en la vie. Tu es sûrement enceinte; les hormones se manifestent déjà,* lui dit-il espérant par sa boutade l'amener à des pensées plus réjouissantes.

Cette fois, la plaisanterie de Frédéric atteignit son but.

– *Oui et mes hormones me donnent un regain d'énergie, tu serais mieux de faire attention à ce que tu dis,* lui rétorqua-t-elle en lui enfonçant le coude dans l'estomac, avec tout de même une certaine retenue. *Et je te précise que ce n'est pas partout sur la terre que les femmes enceintes sont bien soignées* rajouta-t-elle en déposant sa tasse de tisane.

Pendant que le couple s'affairait à laver la vaisselle; ils n'avaient pas de machine automatique puisque Julie-Anne croyait au bienfait de cette tâche pour la communication dans le couple, Philippe seul comme à son habitude, prenait une pause au milieu de sa marche quotidienne. Bien installé sur un banc, il se laissait inspirer par l'eau qui défilait devant lui. Se représentant mentalement le parcours jusqu'à la mer de cette eau qui, attirée par le soleil, se transformera en vapeur pour finalement revenir à sa nature première sous forme de pluie, il s'interrogeait sur ce qui subviendra de lui après sa mort. Existera-t-il alors sous une autre

forme? Difficile à imaginer puisqu'il ne croyait pas en la réincarnation et qu'il ne croyait pas non plus au ciel.

" Se peut-il qu'il n'y ait rien, le vide total après la mort? "

Son rêve lui revenant en mémoire, il esquissa un sourire se moquant ainsi de lui-même: *"C'est sûr que tu ne crois pas à ces balivernes de rêve prémonitoire. Tu ne peux pas apprendre par un rêve la date précise de ta mort,"* se disait-il pour se convaincre.

Pour un observateur, cet homme d'âge mûr se reposant devant la rivière respirait la sérénité. Mais, en réalité, cet homme était plus bouleversé qu'il ne le laissait paraître, car malgré son raisonnement, il doutait. Il n'avait pas osé révéler à qui que ce soit le songe qui le bouleversait bien plus qu'il ne se l'avouait. De toute façon, il était seul, tellement seul. En plus, ce rêve présentait une impression de réalité si forte qu'il n'était plus sûr de rien et pour une fois, il éprouvait un besoin viscéral de se confier à quelqu'un.

Son pas était plus lourd lorsqu'il retourna à son domicile dans la Résidence. Accablé et se sentant tout à fait incapable de sourire à d'éventuels voisins, il évita la salle communautaire. C'est avec soulagement, mais avec une impression de vide qu'il referma enfin la porte de son appartement ayant réussi à éviter tout contact.

La boîte à souliers ouverte sur la table, les photos éparpillées devant lui, Philippe se retrouva dans ses souvenirs.

"C'est ça qui a été important dans ma vie," se disait-il en fixant un portrait de ses trois enfants.

L'image qu'il tenait toujours dans sa main provoquait d'intenses émotions. La vision de cette photo unique de lui avec ses fils et sa

filles issus de deux unions successives le ramena à sa vie amoureuse. De son premier mariage il retenait surtout qu'il n'était pas fier de lui. Avec le recul, il acceptait ses erreurs sans toutefois être en mesure d'identifier le pourquoi de ses infidélités. Et immanquablement, sa pensée fut à nouveau remplie de cette inquiétude toujours présente pour Michel, son premier fils maintenant très adulte en âge, mais pas en responsabilité ni en autonomie. Il n'avait pas été, pour ce fils, le père aussi adéquat qu'il aurait souhaité malgré son implication et l'amour qu'il éprouvait pour lui depuis sa naissance.

"C'est vrai que je n'étais pas le seul parent, nous étions deux à assumer ce rôle," pensait-il en reprenant la photo de son autre main, mais encore incapable de départager ce qui lui appartenait et ce qui appartenait à la mère.

Les visages épanouis de Victor et Delphine le ramenèrent à la période précédant son divorce. Il était "tombé en amour" sans l'avoir cherché, même qu'à l'époque il s'était efforcé de rediriger vers sa conjointe légitime, l'amour illégitime qu'il ressentait pour cette femme. Il faut dire qu'elle était très jolie et que ses yeux lorsqu'elle le regardait, exprimaient une âme mystérieuse qu'il tenait à découvrir. Rien, sinon le sentiment d'être en présence de son "âme soeur", ne le destinait à cet amour impossible: sa préoccupation pour son fils devant la perspective d'une séparation, une différence d'âge déraisonnable, un lien professionnel interdisant toute intimité et pourtant!

Pourquoi s'était-il abstenu de choisir une vasectomie après son divorce? Il se rappelait très bien son état d'esprit de l'époque. Depuis qu'il avait voulu fonder une famille, il avait toujours désiré offrir à son enfant l'amour et la présence d'un père que lui-même n'avait jamais connus puisque celui-ci était décédé peu après sa naissance. Ce n'était pas qu'il ressentait un sentiment d'échec en tant que parent dans son premier mariage, mais à tout le moins la situation familiale n'avait pas évolué comme il le souhaitait et qu'il n'avait pu offrir à son enfant ce qu'il s'était promis. À la suite à cette première union brisée avec les conséquences malheureuses pour son fils, il s'était promis de donner ce qu'il avait de meilleur en lui dans le contexte d'une union différente de la première, puisque basée sur un amour mature et heureux.

"Ma deuxième vie, quelle épopée, " se disait-il prenant cette fois le portrait de son dernier amour décédé d'une maladie il y a trois ans.

Il ne put retenir ses larmes. Ému, il contemplait amoureusement le visage de sa femme. Une fois de plus, il ressentait dans son corps et dans son âme, l'amour et la tendresse qu'elle exprimait par son sourire attendri et serein. Il ne put s'empêcher de lui parler;

– tu sais mon Amour, j'ai eu une belle vie avec toi et nous avons été de bons parents pour nos enfants. Nous avons toutes les raisons d'être fiers d'eux tu sais. Je ne les vois plus aussi souvent maintenant qu'ils ne vivent plus à la maison. Depuis ton départ bien des choses ont changé; Delphine est psychologue stagiaire à New York et Victor pompier dans Les Laurentides. Mais ne t'inquiète pas, le lien d'amour réciproque est toujours très intense

entre nous. Comme tu l'as toujours souhaité, ils ont beaucoup d'affection l'un pour l'autre et ils me démontrent leur amour chacun à sa façon. Je ne te cacherai pas qu'il nous arrive encore quelques fois de pleurer tous les trois ensemble parce que tu nous manques énormément. Mais, comme nous te l'avons promis, nous sommes déterminés à vivre pleinement.... même si je ne sais toujours pas comment faire ... dit-il en baissant la voix ne voulant pas qu'elle l'entende...

Chapitre 3

Toute la journée, Léa fut habitée par deux états d'âme contradictoires qui, malgré la succession de patients à sa clinique, n'avaient cessé de la désorienter. Bien sûr, elle tenta de retrouver un état agréable en utilisant la technique qu'elle avait développée au fil des ans soit de revivre en pensées ses intrigues sexuelles. Elle s'était ainsi appliquée à entretenir dans son esprit les images de cette folle nuit partagée entre Chloé et Charles. Mais cette fois, elle ne parvenait pas à retrouver l'état de bien-être recherché. Elle n'y arrivait pas puisque malgré elle, son attention était constamment ramenée à ce fameux rêve qu'elle tentait à tout prix de reconstituer.

" Bon, se dit-elle sa journée de travail terminée, tant pis, aussi bien me concentrer sur ce rêve et trouver des pistes d'interprétation."

C'est ainsi que, tout en se préparant un apéritif, Léa remonta le fil de sa journée à partir de son réveil dans la maison ancestrale de Chloé et Charles. Étrangement, ce fut le rappel de la sensation agréable de ses pieds sur les planches de pin usées par le temps qui éveilla une première image. Toute la journée cette image inconsciente cherchait à se préciser dans son esprit et voilà que subitement elle jaillissait comme une évidence; la chaleur sous ses pieds, le sable chaud; le désert!

" *C'est pendant mon séjour en Afrique*" se dit-elle cherchant à faire des liens avec cette période de sa vie. Elle se revoyait dans le camp de réfugiés, débordée par les soins prodigués à toutes ces personnes luttant pour survivre. L'image de ce petit garçon d'à peine trois ans blessé par balle, porté à bout de bras par son père épuisé et qu'elle n'avait pu sauver, lui revint en mémoire. Ne l'avait-elle jamais oublié? Sûrement pas puisque sa détermination à changer les choses était encore plus forte, et ce malgré la fin abrupte de cette mission humanitaire. Dans un peu plus d'un an, elle repartira. Cette fois ce sera pour le Moyen-Orient. Habile avec les réseaux sociaux, elle avait rassemblé une équipe de collègues déterminés à faire pression sur les gouvernements occidentaux afin d'accueillir plus de réfugiés et à améliorer leurs politiques d'intervention. Ainsi, d'ici à son départ elle devrait avoir ramassé la somme qu'elle s'était fixée afin de repartir comme médecin auprès des réfugiés. Mais cette fois, elle posséderait l'équipement lui permettant de publier des images et des textes sur cette tragédie humaine. Elle espérait ainsi provoquer une pression sociale que les dirigeants ne pourraient ignorer.

À demi rassurée par sa réflexion et préparant son repas végétarien, Léa revint à la reconstitution de son rêve. Maintenant, c'était l'image d'un village qui s'imposait à son esprit. Mais elle demeurait perplexe puisque ce hameau dont elle revoyait l'image ne ressemblait en rien à aucun de tous ceux qu'elle avait traversés. Un éclat de lumière sur sa coupe de vin blanc éveilla le souvenir d'une étoile brillante. Encore plus troublée, elle comprit alors que son rêve n'était pas en lien avec son séjour en Afrique. Puis, plus rien.

Deux semaines s'écoulèrent et Léa ne pensait plus à son rêve n'étant pas parvenue à le reconstituer. En cette fin de journée harassante, elle profitait de l'offre de Chloé et se retrouvait avec celle-ci dans un Centre de thalassothérapie. Sur les tables de massage posées côte à côte, Léa sentait monter en elle son désir pour sa complice. Elle s'abandonnait au regard suggestif de Chloé et à la tendre sensation des mains de la soignante dans son dos dénudé.

Chloé n'était pas restée pour la nuit.

Assouvie, Léa trouva rapidement le sommeil et les images du songe qu'elle croyait oublié reprirent vie dans son subconscient. *Elle marchait lentement dans le sable chaud du désert. Approchant du petit village qui cette fois lui était familier, son regard fut captivé par cette étoile presque sur la ligne d'horizon et d'une clarté qu'elle n'avait jamais vue. Consciente qu'elle n'était pas seule à observer cette étoile, Léa fut impressionnée par la profondeur du silence qui l'entourait. Ces autres présences, ressenties, mais qu'elle ne voyait pas, ne troublèrent d'aucune façon la sérénité et la quiétude de la scène où elle se trouvait. Puis, comme si elle planait au-dessus de son corps, Léa s'observa alors qu'elle regardait fixement l'étoile. Elle se vit immobile, attentive à une voix qui lui parla longuement.*

Ouvrant lentement ses yeux encore alourdis de sommeil, elle fut étonnée par tous les détails précis de son rêve qui lui revenaient en

mémoire. Mais après l'étonnement, un sentiment d'angoisse, comme elle n'en avait pas connu depuis son emprisonnement en Afrique, la consterna.

Chapitre 4

Ils s'étaient donné deux semaines avant de réaliser le test. Voilà maintenant que ce moment tant attendu était arrivé. Debout devant le comptoir, serrant très fort la main de Frédéric elle attendait l'apparition du signe qui confirmerait sa certitude. Malgré qu'elle en était persuadée, Julie-Anne priait afin que le test confirme ce que son corps lui disait. Frédéric, penché sur son épaule, attendait le verdict avec impatience.

Il est étrange que l'apparition d'un tout petit signe sur un écran de cristaux liquides puisse provoquer une telle réaction d'allégresse. Le couple demeura enlacé aussi longtemps que des larmes de joie coulaient sur leur visage. Puis, toujours fébriles, ils se regardèrent en s'éloignant l'un de l'autre, ignorant que, dans la course folle du temps, un moment aussi intense et authentique que celui-ci était éphémère et que la vie parfois séparait les âmes.

– *Maintenant je dois manger pour deux*, disait-elle joyeusement en se préparant une rôtie.

Frédéric, ému devant le sourire radieux de Julie-Anne et heureux comme jamais il ne l'avait été, était quant à lui incapable d'avaler quoi que ce soit sinon son café.

Julie-Anne devait se retenir. En attendant le repas familial lors duquel elle révélerait la bonne nouvelle à ses parents, elle ne pouvait partager sa joie avec ses collègues, de peur que

l'information ne se répande. En entrant au travail ce matin, elle s'était efforcée de contenir le sourire resplendissant qui s'affichait sur son visage. Seule devant son écran, incapable de se concentrer sur sa tâche et frustrée de ne pouvoir partager avec personne la bonne nouvelle, elle pensa soudainement à Hubert. À lui, elle pourrait le dire puisqu'il n'avait aucun lien avec ses parents. "*En plus, se justifiait-elle, je pourrai lui expliquer pourquoi j'ai manqué les derniers cours et je lui dirai mon inquiétude de poursuivre l'équitation dans mon état.*"

Ainsi, son travail terminé, Julie-Anne s'empressa de se rendre au centre équestre. Arrivée, elle cherchait Hubert qu'elle retrouva finalement dans l'écurie soignant un cheval. Impatiente de lui révéler son secret, elle n'attendit pas une seconde et dès qu'il se retourna, lui annonçait la bonne nouvelle.

La réaction spontanée et enthousiaste de son ami lui avait fait beaucoup de bien, comblant ainsi, du moins momentanément, son besoin de partager son bonheur. Enfin elle avait pu exprimer son excitation sans retenue et son ami, heureux de cette nouvelle, partageait sans réserve sa joie. Il avait bien compris sa motivation de suspendre ses sessions d'équitation pendant toute sa grossesse. – *J'espère que tu viendras au Centre de temps en temps, je serai heureux de tes visites,* lui avait-il dit avec un sourire chaleureux.

C'était donc dans un état d'euphorie que Julie-Anne était retournée chez-elle toute heureuse de son tête-à-tête avec Hubert. Il était la première personne, à part son conjoint, avec qui elle avait pu révéler sa grossesse. Mais, maintenant qu'elle préparait le repas

avec Frédéric, elle était tendue et ne se sentait plus du tout dans le même état qu'à son retour. Connaissant le côté possessif de son conjoint, elle appréhendait sa réaction lorsqu'elle lui apprendrait avoir rencontré Hubert.

Ainsi, son mécontentement ne l'étonna pas:

– *Tu avais proposé toi-même de n'en parler à personne avant que nous le disions à nos parents. Moi, je ne l'ai dit à personne au bureau,* lui reprocha-t-il sans parvenir à dissimuler sa déception, mais surtout une certaine jalousie qui resurgissait chaque fois qu'il était question de ce professeur d'équitation.

Et, pendant que le couple s'expliquait laborieusement devant la vaisselle, Hubert seul chez lui fulminait. Certes il avait compris et déjà pardonné le pieux mensonge de Julie-Anne, mais il était frustré de n'avoir pu partager avec son amie, l'angoisse inexplicable qui l'oppressait depuis plusieurs jours. Julie-Anne était si heureuse de lui apprendre qu'elle était enceinte qu'il s'était refusé à porter ombrage à sa joie. Pourtant c'était vraiment avec elle qu'il se sentait en confiance. Jamais elle ne s'était moqué de ses tendances ésotériques et de tous ses questionnements philosophiques, même qu'elle réfléchissait avec lui. Aujourd'hui, plus que toutes les autres fois, il aurait eu encore plus besoin de partager avec elle l'étrange sentiment qu'il éprouvait. Sa seule certitude était que cette sensation l'habitait depuis un peu plus de deux semaines, " *en fait ça remonte à la journée où Julie-Anne s'était désistée de son cours, depuis mon réveil ce matin là, je me*

sentais bizarre" se disait-il regrettant de rester seul avec ce sentiment.

Enfin, dans l'appartement du jeune couple, Julie-Anne comme à son habitude était parvenue à trouver les mots et les gestes de tendresse afin que Frédéric réalise qu'elle n'avait rien à se faire pardonner. Frédéric quant à lui, devait une fois de plus, surmonter sa difficulté d'accepter qu'elle avait besoin de se confier à quelqu'un d'autre que lui en plus de se convaincre que cet homme n'était pour elle, que son professeur d'équitation et ami. Le couple ayant finalement retrouvé l'harmonie, la soirée fut toute entière consacrée à la perspective de cet enfant à naître, à tous les bouleversements heureux qui y seront rattachés de même que certains petits désagréments:

– *Nous aurons moins d'énergie pour nous aimer,* précisa Frédéric avec un sourire plutôt indéfinissable!

Ce soir là, Julie-Anne était trop fébrile pour dormir. Heureusement, elle connaissait un moyen infaillible pour s'offrir un sommeil réparateur, et puis Frédéric éprouvait toujours beaucoup de plaisir à être utilisé afin de l'aider à mieux dormir. En plus, elle était bien consciente elle aussi que leur vie amoureuse sera sûrement malmenée pour une période trop longue. Julie-Anne glissa sa jambe sur le bassin de Frédéric...

Subitement réveillée, détrempée et le cœur battant à tout rompre, elle s'assit dans le lit s'efforçant de contrôler son état de panique.

" *Ce n'est qu'un rêve* " se disait-elle le souffle court et l'estomac serré. Elle tentait de se convaincre en répétant sans arrêt: "*ça ne se peut pas, ça ne se peut pas*". Regardant autour d'elle afin de se rassurer, elle énumérait sa réalité: "*je suis chez moi, dans mon lit, avec Frédéric à côté de moi, nous avons fait l'amour et c'était divin*". Cette expression à peine prononcée que déjà elle le regrettait puisque le mot "divin" la ramenait à son rêve. Convaincue de ne pouvoir retrouver le sommeil, elle se releva, soucieuse de ne pas réveiller Frédéric.

Installée à la table de la cuisine, elle nota soigneusement les détails de son rêve afin de n'en rien oublier.

" Je suis dans le désert, tout près de Bethléem. Je ne vois personne d'autre, mais je sais que je ne suis pas seule. J'entends une voix qui me parle avec une très grande douceur. Cette voix m'enseigne le sens de ma vie sur terre, qui est de soutenir l'expansion des âmes. J'apprends qu'il ne me reste que douze mois pour me préparer à ce qui m'est destiné et malgré cette implacable révélation, je me sens en paix pour ne pas dire heureuse. Je n'ai même pas l'idée de poser des questions, je reste là immobile jusqu'à ce que le décor s'estompe et c'est à ce moment que je me suis réveillée. »

En se relisant, Julie-Anne comprit que ce rêve était sans doute le même que celui qu'elle avait presque oublié la même nuit où elle était devenue enceinte. La différence étant que cette fois, ses souvenirs étaient très nets.

L'aube émergeait doucement et Julie-Anne toujours assise à la table, tenait nerveusement le récit de son rêve écrit noir sur blanc. Elle ne cessait de se répéter que si elle devait mourir dans un an, son bébé n'aurait même pas trois mois. Le malaise qu'elle avait ressenti lors de cette nuit où elle était devenue enceinte lui revint à l'esprit. Elle se rappelait avoir été habitée par un sentiment d'inquiétude tout à fait inattendu concernant son avenir. Elle perçut alors ce deuxième rêve confirmant et précisant le premier comme un signe d'authenticité. Elle n'en fut que plus bouleversée. "*Je vais me faire avorter*" se dit-elle après réflexion. Mais aussitôt la phrase prononcée, elle le regrettait: "*mais non, si je suis enceinte, c'est pour mettre au monde cette nouvelle âme qui est déjà en moi.*"

Du bruit dans la chambre, "*enfin, Frédéric se lève,*" pensa-t-elle, soulagée par la perspective de ne plus être seule avec son angoisse.

– *Laisse-moi prendre un café,* lui dit Frédéric.

Il avait tout de suite observé les traces de l'insomnie sur son visage. Inquiet par les propos incroyables de Julie-Anne, il était vraiment troublé par la peur qui déformait l'expression de ses yeux et de sa bouche. Julie-Anne s'était tue, mais les larmes qui coulaient sur ses joues enlevèrent de façon définitive chez Frédéric, l'espoir qu'il entretenait encore qu'elle retrouverait ses sens et cesserait de prendre son rêve au sérieux.

Voyant bien que ses paroles n'avaient aucun effet, Frédéric recouvra affectueusement de ses deux mains celles tremblantes de sa conjointe totalement désemparée. Conscient de l'apaisement

progressif de Julie-Anne, il demeura silencieux un moment avant de rajouter:

– *Je suis avec toi. Si tu veux, on laisse mûrir tout ça et l'on s'en reparle à mon retour du travail. On va essayer de ne pas se poser de questions d'ici là,* rajouta-t-il sans y croire.

– *D'accord,* lui répondit-elle, *je pensais rester à la maison aujourd'hui, mais j'irai travailler, ça m'aidera à penser à autre chose.*

Julie-Anne ne se doutait pas à ce moment que son retour au travail lui réserverait plutôt de nouvelles angoisses.

Chapitre 5

C'est ainsi que Julie-Anne, arrivée tout juste à l'heure au travail, pour sa rencontre avec la diététicienne, sera bouleversée par une surprenante information.

Donc, ayant terminé la révision des nouveaux menus, Julie-Anne et sa collègue prirent quelques minutes pour échanger sur la vie à la Résidence. C'est dans ce contexte que la diététicienne lui raconta une discussion étrange qu'elle avait eue ce matin même avec un résident:

– Il n'y avait que trois personnes quand je suis passée à la cafétéria à 7 heures ce matin. Deux femmes à la même table et un homme seul dans la partie opposée. Je me suis approchée de lui pour engager la conversation puisque je voulais son avis sur nos nouveaux menus. Il a refermé lentement son portable, mais sans m'inviter à m'asseoir. Il semblait plutôt taciturne, mais tenace comme je suis, j'ai poursuivi la conversation.

Et j'avais raison, précisa-t-elle à Julie-Anne. Donc, je lui défilais mon questionnaire sur les nouveaux menus et lui, me répondait par des "c'est ok, c'est correct » comme si ça n'avait aucune importance. Là, je t'avoue, je m'apprêtais à repartir. C'est à ce moment qu'il désigna la chaise libre devant lui et me demanda de m'asseoir à sa table. Encore sous l'effet de la surprise, je me suis assise et je le regardai sans parler.

– *Mademoiselle*, m’a-t-il dit après quelques secondes de silence, *que feriez-vous si vous appreniez à l’avance le moment de votre mort?*

Julie-Anne, qui jusque là écoutait distraitement le bavardage de sa collègue, sursauta et demanda à la diététicienne de répéter.

– *C’est exactement cela que je lui ai dit*, poursuivit-elle, *voulez-vous répéter.*

Et elle raconta à Julie-Anne, l’état troublé de cet homme aux cheveux argentés, élégamment vêtu et qui à partir d’un rêve, s’imaginait connaître la date de sa mort.

Et c’est le plus sérieusement du monde qu’il essaie de se préparer, rajouta la diététicienne avec un sourire sarcastique.

Julie-Anne abasourdie, s’efforçait de dissimuler son trouble, "*une autre personne aurait fait le même rêve que moi* " se disait-elle faisant appel à toute son énergie pour ne pas laisser paraître son émoi. Elle voulait en savoir plus, mais hésitait à questionner sa collègue. "*Si je ne dis rien, ce sera suspect,* réfléchissait-elle à toute vitesse.

Malgré la peur de dévoiler le trouble qui l’habitait, et utilisant un ton qu’elle souhaitait banal, elle se risqua à lui demander des précisions. Elle apprit ainsi que ce pensionnaire qui se décrivait comme plutôt érudit et pas superstitieux était vraiment ébranlé par un simple songe. Puis, sa collègue amusée par l’ironie de la situation se mit à lui raconter un de ses propres rêves extravagants. Fébrile et impatiente d’en savoir plus sur l’homme à la cafétéria,

Julie-Anne feignait de s'intéresser à l'aventure rocambolesque qui lui était racontée. Aussitôt l'histoire terminée, Julie-Anne s'empressa, plutôt maladroitement de revenir à ce qui la bouleversait:

– *Et cet homme pas superstitieux.... a-t-il donné des informations sur la date de sa supposée mort?* demanda-t-elle avec un ton qu'elle souhaitait amusé.

– *Ah oui!* répondit la diététicienne, *il m'a précisé que ce sera dans un an!*

– ... *Eh bien,* parvint-elle à dire la voix nouée, *je, j'ai un rendez-vous téléphonique,* rajouta-t-elle en quittant la pièce.

Julie-Anne s'enferma dans son bureau. Complètement paniquée, elle ne savait que faire. D'abord, donner le change étant donné que la porte vitrée de la pièce pouvait révéler son désarroi. Saisissant le combiné téléphonique, elle composa un appel chez- elle simulant ainsi une conversation pendant que son répondeur débitait le traditionnel message. Terminant sa pseudo discussion téléphonique, Julie-Anne toujours aussi désemparée, quitta la Résidence. L'air du dehors lui fit du bien et elle décida de marcher. C'était son moyen privilégié pour réfléchir et renouer avec ses forces. "*Je ne suis pas folle de penser que ce n'est pas un hasard*" se disait-elle toujours renversée, en établissant les points communs de son rêve avec les quelques détails connus sur celui du résident. Bien évidemment, sa logique l'amena aussi à conclure que l'un confirmant l'autre, le contenu risquait fort d'être véridique.... Devant cette évidence, Julie-Anne déploya un effort surhumain pour ne pas retomber dans un état de panique. "*Bon,* se disait-elle, *comment profiter de la vie si je dois mourir dans un an;*

abandonner mon travail et voyager? Que fera Frédéric, restera-t-il avec moi? Et puis mon, notre bébé?

Chapitre 6

Léa était fatiguée. Depuis quelques jours, en fait depuis cette nuit où Chloé n'était pas restée et qu'elle avait refait ce rêve insensé, elle luttait contre l'angoisse qui la tenaillait. Ce combat quotidien drainait toute son énergie. À sa clinique, elle parvenait malgré tout à ne pas laisser paraître l'affolement qui l'habitait, mais à quel prix? Elle n'en revenait toujours pas d'être dans cet état à la suite d'un simple rêve. Elle réalisait bien que la cause de son trouble était tout à fait illogique et n'avait rien de comparable avec la dernière fois où elle avait ressenti un tel état de panique. Cette réflexion la ramena malgré elle à cette période de sa vie.

C'était il y a trois ans pendant son séjour en Afrique. Avec "Médecins du monde", elle dispensait des soins dans un camp de réfugiés surpeuplé; celui-là même où elle n'avait pu sauver le petit garçon de trois ans. Malgré son impuissance devant l'immense détresse du père qui s'ajoutait à la mer de souffrance qu'elle côtoyait jour après jour, elle soignait ses semblables jusqu'à épuisement, laissant de côté ses sentiments de révolte et de découragement du genre humain.

Cela s'était produit lors d'une de ses rares "permissions" dans la capitale. Un collaborateur originaire du pays hôte l'avait vue, sortant d'un hôtel glauque avec une collègue infirmière. La rumeur s'était répandue à la vitesse de l'éclair. Évidemment dès le lendemain, des policiers firent irruption dans le camp. Aussi, ce fut

sous le regard ébahi de ses collègues et de plusieurs réfugiés que Léa fut amenée brutalement hors du camp, puis transportée au quartier général. Les poignets menottés à une table en métal, laissée seule dans une pièce sans fenêtre, Léa peinait à respirer, tétanisée par la totale incompréhension de ce qui lui arrivait. Enfin, deux policiers entrèrent dans la salle d'interrogatoire et l'accusèrent, sans ménagement, d'avoir eu des comportements *"incompatibles avec les mœurs du pays"* ». Incapable de réagir, elle se laissa traîner puis jeter dans une cellule crasseuse et sans aération. Déjà oppressée par son arrestation, toute son énergie était consacrée à ne pas succomber à la panique dans son cachot sordide. Alors que l'angoisse l'habitait constamment, elle s'obligeait à démontrer aux gardiens une image de calme et d'assurance personnelle. C'était pour elle une question de survie, car à chaque passage d'un garde, elle lisait dans son regard froid, du dégoût et une condamnation impitoyable. Ces regards lapidaires des geôliers la dépossédaient de sa nature humaine. Elle était révoltée, mais impuissante, devant ce qui lui paraissait inconcevable et d'une profonde injustice; à savoir que tous les soins qu'elle avait dispensés aux réfugiés ne faisaient plus le poids devant la transgression d'une règle religieuse. Puis au matin de son troisième jour d'isolement, deux gardiens l'avaient agrippée pour ensuite la conduire sans ménagement dans une pièce adjacente à l'accueil. Là, elle avait reconnu avec soulagement le directeur adjoint du camp de réfugiés. Celui-ci n'avait eu que quelques minutes pour l'informer qu'elle serait libérée à condition de quitter le pays avec le prochain avion qui décollait dans moins de deux heures. Il lui avait remis quelques effets personnels ramassés à la hâte lui expliquant qu'il lui ferait parvenir ses bagages dès que

possible. Il l'avait accompagnée jusqu'à son entrée dans l'avion. Les policiers toujours à ses côtés, ne lui avaient remis son passeport qu'au moment de l'embarquement. Pour une fois, malgré sa peur de l'avion, elle ne s'était pas inquiétée lors du décollage; étant déjà traumatisée par sa situation, elle était en plus complètement bouleversée par la nouvelle concernant l'infirmière. Le directeur adjoint lui ayant appris que celle-ci serait jugée pour outrage aux bonnes mœurs et qu'elle risquait deux années d'incarcération. Plus que les balles de fusil, ces dictats imposés par le pouvoir des représentants politico-religieux et les souffrances qui en découlent, avaient découragé Léa du genre humain. Ce n'est qu'à son arrivée à l'appartement d'une amie à Montréal que l'angoisse l'avait quittée et que sa détermination à se battre contre les règles prétendument religieuses et toutes les injustices qu'elles créaient, avait ressurgi.

Son dernier patient parti, Léa se demandait encore comment elle était parvenue à passer à travers sa journée. Réalisant que l'angoisse créée par ses "rêves prémonitoires" était aussi intense que celle vécue en Afrique, elle pensa que cette fois-ci la peur de l'inconnu était plus forte puisqu'elle n'avait aucun point de référence. N'ayant pas de moyen pour dénouer le piège qui se refermait sur elle, elle décida tout simplement de le nier, comme si tout ça n'existait pas. Elle avait déjà expérimenté cette technique avec un certain succès donc, elle ne parlera pas de son rêve à personne et parviendra sûrement à l'oublier.

La journée de travail ainsi terminée Léa se retrouva enfin seule à son appartement. Appréciant la fraîcheur du vin blanc, pendant

qu'elle préparait son repas, elle élaborait sa stratégie afin de poursuivre *ses activités* avec Chloé et Charles mais en protégeant encore plus sa vie personnelle. C'était un équilibre délicat à établir mais elle avait une bonne expérience en la matière. Léa se connaissait suffisamment pour réaliser qu'elle amorçait ainsi, une fois de plus, une période de sa vie où elle s'isolait et cheminerait seule.

Elle avait développé cette façon de se défendre à la fin de l'adolescence. Pourtant, rien d'extraordinaire n'était survenu à ce moment sinon une banale peine d'amour. Mais pour Léa, cet épisode du jeune homme qu'elle commençait à fréquenter et qui l'avait quitté pour une autre fut le déclencheur d'une immense peine accumulée depuis son jeune âge et qu'elle ignorait. Avec le temps, elle avait finalement compris que l'ampleur de son chagrin était nettement disproportionnée relativement à la fin d'une si courte relation amoureuse d'à peine trois semaines. Son père étant décédé la journée même de ses sept ans, et n'ayant ni frère ni sœur, elle avait vécu seule avec sa mère. Et dans cette famille que la lumière avait désertée, elle avait compris qu'elle ne pouvait compter sur sa mère constamment déprimée. En fait, c'était surtout son père qui avait assumé présence et affection. Sa mère n'avait jamais eu la fibre maternelle. Pire encore, depuis qu'elle s'était retrouvée sans conjoint, les rôles parent-enfant étaient inversés et c'était Léa qui devait prendre soin de sa mère. Aussi, il arrivait même quelques fois à Léa de souhaiter que sa mère meure pour enfin être libérée d'une relation affective qui l'empêchait d'être elle-même. Ainsi prise dans ce filet qu'était la relation toxique avec sa mère, elle s'était retenue de tout lien affectif jusqu'au

moment où adolescente, elle tenta instinctivement de combler son vide affectif en tombant amoureuse de ce jeune garçon qui, par la suite, l'avait laissée pour une autre.

Elle avait mis beaucoup d'énergie à se sortir de cette souffrance qu'elle entretenait jusqu'alors de façon inconsciente. Bien sûr, quelques années plus tard, en fait lors du décès de sa mère, l'appui d'une psychologue l'avait guidée vers une adaptation moins souffrante de son malaise intérieur. Cette façon d'envisager son existence avait donc eu des répercussions fort importantes particulièrement dans ses liens affectifs. Ouverte à des relations d'amitié basées sur des activités communes, mais se protégeant de toutes relations affectives impliquant un engagement, elle était parvenue à cicatriser les blessures de son enfance.

Et voilà qu'un simple rêve ramenait Léa dans cette même dynamique de s'isoler, de se refermer sur elle-même. Cette fois encore, tout comme au moment de son arrestation Léa savait qu'elle vivrait seule l'angoisse qui l'habitait. Les circonstances de son expulsion et la honte ressentie devant la fin catastrophique de son séjour africain lui avaient confirmé brutalement que sa façon de vivre était inacceptable et que par le fait même, c'était toute sa personne qui était rejetée. La peur et le sentiment de rejet refaisaient surface. Elle était cette fois, incapable de comprendre ni d'accepter le sort qui lui était prédit, car cette mort annoncée représentait l'échec de ce qu'elle voulait accomplir par sa mission humanitaire. *"Dois-je comprendre que tout dans ma vie est inutile et faux? Je n'ai pas choisi la bonne profession, se dit-elle. J'aurais dû choisir vétérinaire. Les animaux ne nous jugent pas eux."*

Cette réflexion éveilla chez elle le rappel d'un article feuilleté récemment. Alors, animée d'une énergie soudaine, Léa s'empressa de fouiller dans sa boîte de recyclage. Heureuse d'avoir retrouvé le journal, elle tourna les pages fébrilement jusqu'au moment où satisfaite, elle retrouva le reportage en question. La relecture attentive du texte terminée, elle composa sans hésitation le numéro de téléphone publié.

Alors que Léa ressentait une accalmie dans son désarroi puisqu'elle agissait, Philippe quant à lui, n'osait plus sortir tant il était frustré envers lui-même. Il s'en voulait d'avoir naïvement révélé à cette diététicienne le rêve qui le bouleversait. *"C'était écrit d'avance qu'elle me jugerait comme un illuminé et que personne ne me prendrait au sérieux, même ma femme, si elle était encore vivante, ne me croirait pas"*, pensait-il alors qu'un sourire bien involontaire naissait sur son visage. Évoquer sa femme lui rappelait qu'elle se moquait souvent de lui, avec affection bien sûr et qu'elle aurait sûrement dédramatisé en lui disant quelque chose comme: *mais depuis quand crois-tu aux rêves, tu ne veux même pas lire ton horoscope et en plus, tu ne te gênes pas pour te moquer de moi lorsque je commente le mien!*

" Et mes enfants, se disait-il poursuivant sa réflexion, pourraient-ils me prendre au sérieux?" Songeur, Philippe allongea le bras et sur la table d'appoint, prit la photo de lui avec ses enfants. Étrangement, c'était la seule photo qu'il n'avait pas replacée dans

"la boîte à chaussure" avec les autres. Son regard se perdit à l'intérieur de l'image et le temps défila à l'envers alors que milles souvenirs défilaient dans sa tête: les rires contagieux de Victor et Delphine jouant dans l'amoncellement de feuilles que lui et sa femme avaient amassées pour leur plaisir, les aventures inventées dans le tunnel de neige, les pirouettes éclaboussantes dans la piscine, les vacances sur la cote est aux États-Unis, les rentrées scolaires. Il se rappela aussi, avec une tristesse toujours à fleur de peau, la profonde inquiétude des enfants devant la maladie de leur mère et leur tristesse poignante lors de son décès. Envahi par la peine, Philippe retrouva un certain apaisement par le souvenir d'avoir été toujours aimant et présent auprès de ses enfants et la conviction de les avoir bien soutenu dans cette période difficile.

Cette réflexion l'amena toutefois à une autre dimension de sa vie. Il reconnut qu'il éprouvait encore des difficultés à se pardonner. Il ne s'en sortait pas, il regrettait toujours de ne pas avoir pu offrir autant d'habileté parentale à son premier enfant qu'à ses derniers. *"Ce n'était surtout pas un manque d'amour, depuis le 9 août 1978 je n'ai cessé de l'aimer "*, se répétait-il pour une centième fois. Mais l'inquiétude qu'il éprouvait toujours pour son aîné maintenait son malaise. *" Je veux le voir, c'est décidé j'y vais dès demain"* se dit-il subitement dans une rare réaction d'impulsivité.

Au moment où Philippe s'inquiétait déjà de sa décision, Léa souriait en raccrochant le téléphone; elle avait obtenu un rendez-vous dès le lendemain matin. Avec un plaisir inhabituel, elle laissa un message à la secrétaire de la clinique, indiquant qu'elle ne

pourra participer à la réunion mensuelle des médecins, mais qu'elle sera présente pour rencontrer tous ses patients en après-midi. Elle se félicita de sa démarche, "*d'une pierre deux coups*" pensa-t-elle avec un sourire radieux, "*je déteste ces réunions administratives, au lieu de quoi, je me ferai du bien au moral et au physique*".

Couchée tôt afin d'être en forme, l'angoisse cette fois ne l'avait pas accompagnée lui autorisant enfin un sommeil paisible et réparateur. Un déjeuner copieux puis Léa enfilait un jeans et un t-shirt blanc, ravie de casser sa routine de semaine. Elle attacha ses longs cheveux noir "en queue de cheval". L'expression la fit sourire.

Il était près de l'enclos lorsqu'il vit arriver une jeune femme grande et mince. "*J'espère que c'est la femme qui m'a téléphoné hier*" a-t-il pensé un peu surpris de son souhait. Prenant le temps de bien l'observer, il apprécia la souplesse de sa démarche alors qu'elle s'approchait de lui. Déjà il évaluait qu'elle serait agile sur Perle noire, le cheval qu'il lui réservait.

– *Léa, je présume, lui a-t-il dit tendant la main, je suis Hubert, content de vous accueillir.*

– *Salut, lui a-t-elle répondu alors qu'elle pensait qu'il était plutôt beau avec son visage ouvert et son sourire franc.*

Pendant qu'ils se dirigeaient à l'entrée de l'enclos, chacun ressentait un certain trouble à la présence de l'autre, Léa reluqua avec plaisir les fesses bien ciselées de Hubert pendant que ce

dernier s'avoua qu'elle était vraiment belle. Il s'appuya sur la clôture blanche pour remplir la fiche d'inscription alors que Léa s'installa près de lui. Cette proximité lui permit d'apprécier le parfum subtil qu'elle dégageait. Prudent, il garda pour lui sa réflexion " *elle n'a pas l'air d'une médecin*" qui lui traversait l'esprit lorsqu'elle l'informa de sa profession. Sa propre retenue lui fit prendre conscience qu'il n'était vraiment pas indifférent à cette femme.

À peine un tour de piste exécuté que Hubert estimait qu'il avait affaire à une élève qui n'en était pas à ses premières montées. Elle l'avait informé que ses expériences d'équitation s'étaient réalisées alors qu'elle était adolescente, mais ne plus en avoir fait depuis.

– *Hé bien*, lui dit-il en guidant son cheval vers la sortie de l'enclos d'exercice, *vous n'avez rien oublié: la posture, l'équilibre et le rythme. Vous me semblez prête pour une petite ballade en duo dans les sentiers jusqu'à la limite du boisé.*

– *Merci*, lui répondit-elle, *mais si nous devons chevaucher ensemble aussi bien se tutoyer*, rajouta-t-elle en souriant de la pensée coquine qui venait de lui traverser l'esprit...

Pendant que professeur et élève chevauchaient dans un environnement bucolique entre rivière et montagne, Philippe dans l'autocar regardait défiler un paysage monotone. Pour lui aussi, la journée sera différente de son quotidien. En effet, il avait choisi de ne pas contacter son aîné avant de lui rendre visite car la dernière fois, celui-ci ne lui avait pas ouvert la porte lors de son arrivée pourtant convenue. Ainsi, était-il reparti sans le voir. "*Peu importe*

s'il refuse de me recevoir, j'aurai quand même essayé», pensait-il alors que le bus filait à vive allure sur l'autoroute peu achalandée à cette heure matinale. "*Quoiqu'il arrive, je repartirai en fin de journée*" s'était-il dit. Il ne s'était pas assoupi pendant les deux heures de trajet, obnubilé par des souvenirs heureux entremêlés de souvenirs pénibles.

Son fils lui a ouvert la porte...

Si Philippe ne distinguait plus rien du paysage qui défilait dans la fenêtre ce n'était pas à cause de la pénombre, mais parce que ses yeux étaient embrouillés par des larmes qu'il ne parvenait plus à contenir. En effet, son fils lui ayant ouvert la porte, il fut déstabilisé par une bouffée d'émotion. Cette émotion dont il essayait encore de comprendre la nature ne l'avait plus quitté au point qu'il n'avait même pas abordé ce qu'il croyait être le but de sa visite. Le "*papa..... c'est toi*" avait été prononcé avec tant d'émotion par son fils. Toutefois, ces mots furent les seuls exprimés avec spontanéité. L'un et l'autre avaient par la suite retenu toutes émotions n'osant aborder la nature de leur relation laborieuse. "*Que se passe-t-il entre lui et moi,*" s'était-il dit désespéré de sa propre incapacité à exprimer spontanément son affection à son fils. Essuyant discrètement ses larmes, Philippe prenait conscience de l'immense chagrin qui l'habitait depuis tant d'années et contre lequel il tentait de se protéger; car sans surprise, son fils était aujourd'hui encore, dans une mauvaise passe.

Les jours suivants cette rencontre père-fils, Philippe hésita dans sa volonté d'informer ses enfants du destin qui lui avait été annoncé.

Il avait bien failli hier soir révéler son rêve à sa fille lors de sa discussion via internet, mais l'impulsion passée, il s'était abstenu. Il avait aussi évité ce sujet lors de l'appel de Victor, son fils qui l'invitait à un souper dans son nouvel appartement. Bien sûr il croyait toujours malgré lui à la véracité de son rêve, mais il doutait de la pertinence d'en parler à ses enfants craignant surtout de les inquiéter. Sa réflexion dans l'autocar l'avait conduit à reconsidérer ses priorités. "*Quoiqu'il en soit, ma vie s'achève*, s'était-il dit, *ce qui m'importe est que je sois en paix avec moi-même, et si j'y parviens j'aurai donné à mes enfants un modèle pour s'approcher du bonheur*", avait-il conclu!

Mais malgré sa bonne volonté, il n'était pas facile pour Philippe de passer de la parole aux actes. Depuis le décès de sa femme, il ne s'était soucié que de ses enfants. Ses relations affectives se limitaient à ces derniers et à son frère avec qui il avait rétabli des liens nouveaux. Il ne s'était jamais ouvert à la possibilité d'une relation amoureuse. Son engagement avec sa conjointe avait été tellement intense qu'il avait la conviction de ne plus pouvoir jamais revivre une relation aussi forte.

Un autre évènement, banal en soi, mais révélateur l'avait motivé à se reprendre en main. C'était il y a quelques semaines, il était ressorti fortement ébranlé d'une journée de magasinage. Ce jour-là il s'était attardé dans deux boutiques d'électronique puis dans une autre de photographie. Bien sûr, il n'avait rien acheté, mais pour la première fois, il avait tristement réalisé que toutes ses questions aux vendeurs n'avaient pas réellement l'objectif de clarifier les spécificités des différents produits, mais plutôt d'établir un contact

avec quelqu'un, de briser ne serait-ce que momentanément sa solitude. Cette prise de conscience l'avait bouleversé et depuis il s'interrogeait, cherchant comment combler son besoin de contact humain. Aussi, le rêve prémonitoire survenant dans cette période de vulnérabilité et de remise en question fut pour Philippe un déclencheur supplémentaire de l'urgence de passer à l'action.

Chapitre 7

À peine trois semaines s'étaient écoulées depuis sa visite au Centre équestre que déjà, quelque chose avait changé dans la dynamique de Léa. De femme blessée, résolue à s'isoler et à garder pour elle-même son état de panique, là voilà ouverte et confiante comme libérée d'un poids. Un bienfait de son retour à l'équitation? Certes, la proximité avec son cheval lui procurait un sentiment de paix plus intense qu'elle ne l'avait imaginé, mais il y avait plus! Il y avait Hubert. Elle se sentait merveilleusement bien en sa présence.

Aussi, dès son réveil dans son appartement, Léa n'avait de pensées que pour le moment où elle le retrouverait. Toute la journée elle s'était efforcée de contenir l'enthousiasme qui l'habitait afin de se concentrer sur sa clientèle mais juste avant l'arrivée de son dernier patient, elle suivit son impulsion et s'empressa de texter son projet pour la fin de journée:

Bonjour mon écuyer préféré, il fait tellement beau. Mon dernier patient est à 16 h et après je serai libre; j'ai le goût d'une chevauchée autour de la montagne avec toi. On se fera un lunch, une bonne bouteille et puis ...

À peine le texto expédié, la repartie s'afficha sur l'écran:

Bonne idée, et puis au retour tu me demanderas de te masser ... :-)

Heureuse d'une réponse aussi complice, elle ouvrit la porte de son cabinet.

– *Bonjour, dit-elle accueillant son dernier patient, il me semble qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu, que me vaut le plaisir de votre visite?*

– *Oh rien de bien grave, je vieillis tout simplement. En fait mes enfants sont grands, je suis veuf et j'ai le goût de voyager, voir le monde. Je ne sais pas si vous pouvez comprendre... et je veux savoir si mon état de santé actuel me le permet.*

Pendant l'examen de routine où un à un les paramètres s'avéraient adéquats, les échanges entre la médecin enthousiaste et le patient paisible s'avéraient chaleureux et légers, jusqu'au moment où déposant son stéthoscope en terminant l'examen, Léa lui demanda:

– *Et ce projet de voyager, c'est récent?*

– *.... bien, en fait oui, depuis quelques semaines mes priorités ont changées.*

Partagée entre la curiosité et son empressement à rejoindre son amoureux, Léa hésitait à prolonger la discussion. Finalement, elle s'y risqua:

– *Bien là vous m'intriguez, je ne veux pas être indiscrete, mais que vous est-il arrivé pour que vos priorités changent ?*

– *Je sais que ça peut paraître ridicule, mais j'ai fait un rêve bien spécial,* lui répondit le patient en la regardant dans les yeux.

– *Voulez-vous m'en parler?*

Hubert ne comprenait pas. Depuis son arrivée, Léa était maussade. Visiblement, elle n'était plus dans le même état d'esprit que lors de

son texto. Il lui avait même proposé d'annuler la chevauchée prévue, mais elle avait insisté;

– *Il n'est surtout pas question d'annuler cette randonnée, j'en ai vraiment besoin.*

Et depuis cette affirmation, elle n'ouvrait plus la bouche. Galopant ensemble, il n'y avait pas d'échanges entre eux. Hubert devait constamment presser sa monture afin de rejoindre Léa qui semblait littéralement se sauver de lui. Il n'en était que plus inquiet. Parvenant enfin à sa hauteur, il lui proposa une pose pour le lunch qu'elle refusa d'un signe de tête tout en augmentant l'allure de son cheval. Hubert comprit alors que Léa avait besoin de se retrouver seule tout en souhaitant sa présence. Ainsi, le projet romanesque réduit en une morose promenade solitaire se poursuivit meublée du seul bruit des sabots galopant sur la terre battue. Finalement épuisés, chevaux et cavaliers rentrèrent enfin au bercail. Dans les deux boxes contigus et dans un silence pesant, chacun s'occupa à dispenser les soins à son cheval.

Léa prenait manifestement tout son temps afin de brosser sa monture. Cette opération terminée, elle caressa longuement le cou de l'animal. Elle se concentrait sur la sensation du pelage au poils courts; c'était vivant, chaud, solide et doux. Elle humait l'odeur rassurante qui la rapprochait de la paix intérieure qu'elle recherchait. Son sentiment de panique diminuait peu à peu. Les mots "*je vais mourir*" ne cessaient de se faire entendre dans sa tête, mais elle s'y apprivoisait peu à peu.

Toujours préoccupé alors qu'il observait Léa prolonger indéfiniment son tête-à-tête avec son cheval, Hubert se posait mille

et une questions. Incapable de prolonger indéfiniment les soins à sa monture, il décida enfin de la rejoindre. Respectant son silence, il approcha sa main de celle de Léa sur le cou de la monture et s'ajusta à elle dans ses mouvements. De cette façon, tous les deux caressaient avec un même rythme le cheval qui leur permettait ainsi de se retrouver. Puis, doucement, Hubert entoura les épaules de Léa. "*Elle ne dit rien, mais au moins elle ne se dérobe pas*" se disait-il à demi rassuré. Il demeura dans cette position, immobile jusqu'au moment où Léa se tourna vers lui s'exprimant enfin:

– *Allons, rentrons, je te raconterai....*

Quoi que attentif à son récit, Hubert ne parvenait pas à saisir l'ampleur de l'angoisse qui habitait Léa. Il s'appuyait sur ses connaissances ésotériques afin d'interpréter la symbolique des différents éléments. Stimulé par l'exercice, il ne parvenait pas toutefois à maintenir sa concentration. Bien qu'il tentait de se focaliser sur le rêve qui paniquait à ce point Léa, il explorait malgré lui ses propres souvenirs.

Quant à elle, Léa toujours déstabilisée, ne réalisait pas encore l'air absent de Hubert:

– *Ce patient et moi avons fait le même rêve, t'en rends-tu compte?*

Devant son apathie maintenant évidente, elle haussa le ton:

– *Réalisés-tu? Nous avons fait le même rêve, ça ne peut être un hasard!*

Ces derniers mots prononcés avec une intonation de détresse réussirent à le sortir de sa léthargie.

- *Excuse-moi, lui dit-il en s’approchant d’elle, je ne sais pas pourquoi, mais j’ai l’impression de connaître le rêve que tu me décris. C’est comme si tu me racontais un film que j’ai déjà vu.*
- *Comment? Tu aurais fait toi aussi le même rêve?*
- *Peut-être, mais je n’ai que des impressions, pas d’images précises.*

Le crépuscule qui peu à peu envahissait la maison recouvrait, telle une couverture protectrice, le couple bouleversé et vulnérable. Nul ne songeait à faire de la lumière, et pour une première fois, Léa acceptait de passer la nuit chez lui. Hubert, troublé par la détresse de Léa et par sa propre impression de *déjà vécu*, se risqua à lui partager son intérêt et ses connaissances en matière d’ésotérisme. Ne pouvant s’arrêter, il élaborait de multiples hypothèses et Léa ne manifestait ni surprise ni moquerie, ne rejetant aucune des hypothèses qu’il soulevait. Mais, leurs échanges demeuraient stériles puisqu’ils n’avaient, l’un comme l’autre, aucune certitude sur laquelle s’appuyer.

Étonnamment, Hubert fut le premier à décrocher de ces réflexions qui n’aboutissaient qu’à une impasse. Il porta plutôt attention aux expressions de Léa et aux émotions qui s’en dégageaient. Elle qui projetait l’image d’une femme que rien ne peut arrêter lui apparaissait maintenant dans sa vulnérabilité. Il fut ému de la confiance qu’elle lui témoignait en dévoilant sa fragilité. À cet instant, il prit conscience de ses sentiments pour elle: "*Je l’aime corps et âme*" reconnut-il. S’approchant, il la prit dans ses bras.

Son étreinte eut raison de la réflexion incessante de Léa. Subitement elle se tut puis l'embrassa avec fougue. Hubert reprenant à peine son souffle parvint à lui murmurer "*je t'aime*" que déjà elle détachait sa ceinture. Étendu sur le canapé, il s'abandonna à sa bouche et à ses mains sur son corps. Les yeux humides de Léa qui le regardaient pendant qu'elle le caressait exprimaient mieux que des mots le sentiment qu'elle croyait ne plus ressentir. Hubert, captivé par l'intensité de son regard et les sentiments qu'il y percevait n'avait plus alors qu'un seul désir; soit d'offrir sans plus attendre ce même état de bien-être à sa bien-aimée. Il la dénuda passionnément puis la renversant sur le canapé, approcha sa tête de son entrejambe. Surprise, elle s'abandonna, prête à s'épanouir.

Le corps exténué et l'âme sereine, Léa profita d'un sommeil réparateur. Quant à lui, Hubert eut une nuit agitée et ne dormit que d'un œil. En se levant, il prit soin de fermer le cadran avant qu'il ne sonne à 5.30 heures d'autant plus que Léa était en congé de fin de semaine.

Sensibles à l'état perturbé de leur palefrenier, les chevaux étaient plus nerveux qu'à l'habitude et Hubert dut prendre plus de temps pour les calmer. Aussi, ce moment qu'il prolongea volontairement afin d'établir un lien rassurant avec chaque bête lui procura un instant de répit. Toutefois, au moment où il fit sortir les animaux de l'écurie, la question qui le troublait s'imposa de nouveau à sa réflexion: "*Aie-je fait le même rêve que Léa ou suis-je influencé par ce qu'elle me raconte?*"

Attablé devant des assiettes peu garnies, chacun se retenait de briser ces quelques instants de répit. Hubert ne voulait pas perturber Léa par son questionnement alors que celle-ci malgré un sommeil apaisant se sentait à nouveau angoissée et se refusait d'inquiéter son amoureux. Elle fit donc le projet d'une longue randonnée jusqu'au village voisin en contournant la montagne. Quant à lui, Hubert qui recevait trois élèves insista afin que Léa le retrouve à la fin de l'après-midi.

Enfourchant sa monture Léa fut touchée par le regard amoureux de Hubert qui tout en retenant Perle noire, lui remettait un sac à dos contenant le casse-croûte préparé pendant qu'elle se douchait. Elle s'efforça de contenir ses émotions par un sourire qu'elle souhaitait persuasif commandant aussitôt à son cheval de galoper. Parce que malgré elle, des mots funestes s'affichaient à répétition dans sa tête: "*je vais mourir dans moins d'un an, je vais mourir..*"

Ses pensées défilaient aussi rapidement que les arbres balisant le sentier. Réalisant que tout allait trop vite autour d'elle tout comme dans son esprit, Léa ralentit l'allure de son cheval le ramenant au pas. Ce changement de rythme provoqua aussitôt un sentiment de paix. Faisant corps avec son cheval et en communion avec la nature qui l'entourait elle s'autorisa enfin à faire face aux émotions qui l'habitaient. Des larmes qu'elle ne retenait plus coulèrent en abondance sur son visage. Elle était consciente d'amorcer la première étape d'un deuil qui, elle le savait, s'imposera un peu plus chaque jour. L'espace d'un bref moment, c'était son projet avec les réfugiés qu'elle se voyait abandonner, puis sans aucune transition, elle envisageait la grisaille d'une vie sans sexualité,

pour ensuite réaliser que c'était la vie au complet qu'elle n'aura plus. Puis, son attention se porta sur les vibrations des sabots sur le sol. Apaisée par le trot de son cheval, elle fila en dehors du temps et ne pensa plus. Une crampe dans son estomac la ramena à sa réalité. Elle s'arrêta sur une aspérité d'où elle pouvait voir la métropole au loin. Son cheval au repos et elle bien assise au pied d'un rocher dont la forme rappelait une tête d'ours, déballant le goûter amoureux confectionné par Hubert, Léa s'efforçait de savourer le moment présent. Mais ses pensées la ramenaient constamment à sa vie dont le compte à rebours était enclenché. Elle regardait tout autour d'elle la nature immuable qui était là avant elle et qui serait encore là après sa mort. Elle s'imaginait à l'époque précédant les premiers colons, regardant le sous-bois, puis la montagne et enfin, la rivière se demandant comment les amérindiens vivaient leur vie dans cet environnement paradisiaque. Finalement, incapable d'avaler quoi que ce soit et désespérée, elle remit agressivement les victuailles dans son sac, monta son cheval et repartit à l'épouvante. Dans sa course folle contre le temps et contre la peur, toute sa force vitale se consacrait à l'attention extrême qu'elle devait maintenir afin d'éviter les obstacles qui surgissaient constamment sur sa route.

Ne faisant qu'un avec sa cavalière, le cheval galopait avec agilité, instinctivement heureux de l'arracher à son désespoir.

Pendant ce temps au centre équestre, Hubert, préoccupé, expliquait à un adolescent qui en était à sa première leçon, la technique pour monter sur le cheval. Malgré l'inquiétude qui ne le quittait plus depuis le départ de Léa ce matin, il s'efforçait de se concentrer sur

son dernier élève de la journée. Il ajustait les étriers quand soudain le vacarme d'un cheval au galop lui fit tourner la tête. La vision de Léa fonçant à toute allure vers l'écurie le paralysa. Pendant ce temps, l'élève, inconscient de l'inattention de son professeur, engagea le mauvais pied dans l'étrier. L'expérience de Hubert lui permit de se retourner juste à temps pour retenir l'élève avant qu'il ne tombe. Cette manoeuvre l'empêcha cependant d'observer Léa qui ayant quitté l'écurie courait vers sa voiture.

Chapitre 8

Depuis sa discussion avec la diététicienne, Julie-Anne avait changée. Cette femme habituellement spontanée et désireuse de tout partager avec son conjoint, s'efforçait maintenant à se contenir. Ainsi, elle avait décidé de garder pour elle le contenu de son échange avec sa collègue et ce tant qu'elle n'aura pas rencontré le résident en question. Pour l'instant, elle tentait d'établir un plan pour rencontrer cet inconnu ce qui n'était pas simple puisqu'elle ignorait son identité et qu'elle ne pouvait le demander à sa collègue. Le seul indice qu'elle possédait était que ce résident utilisait son portable tôt le matin pendant son déjeuner. "*Il ne doit pas y en avoir plusieurs qui déjeunent avec leur portable ici*" se disait-elle réfléchissant à sa stratégie.

Ainsi, depuis trois matins, Julie-Anne se rendait à la cafétéria pour prendre un jus de fruit. S'attardant à chaque fois afin de saluer plusieurs résidents, elle tentait discrètement de repérer l'homme au portable. Aujourd'hui, sa visite s'annonçait encore inutile. Alors que déçue elle s'apprêtait une fois de plus à retourner à son bureau, elle aperçut un homme, sac en bandoulière s'approcher du comptoir.

"*Ça y est, se dit-elle, c'est sûrement lui. Je dois rester, mais comment faire sans que cela paraisse?*"

Heureusement pour Julie-Anne, la résidente qu'elle venait de saluer lui demanda ses commentaires sur une télésérie populaire

diffusée la veille. Julie-Anne ne connaissant pas l'émission en question en profita pour prolonger la discussion tout en voyant l'homme s'installer à quelques tables de là. Pendant que la dame expliquait avec moult détails l'intrigue de cette série, Julie-Anne observa avec soulagement l'inconnu sortir un portable de son sac.

Le cerveau humain étant une merveille, celui de Julie-Anne travaillait à une vitesse accélérée; écouter la conversation et réagir adéquatement tout en préparant sa sortie et simultanément établir une stratégie d'approche de l'inconnu, le tout en conservant un sourire sympathique.

– *Je vais sûrement regarder le prochain épisode*, lui dit-elle quittant enfin cette table pour se diriger vers la desserte afin d'y déposer son verre de jus. Puis, tout en marchant vers la sortie de droite, elle ouvrit son sac à main. Près de l'inconnu au portable, elle échappa fort habilement son trousseau de clefs. L'inconnu sursauta, mais guidé par la vivacité de ses réflexes, il réagit promptement, ramassant les clefs pour les offrir à Julie-Anne avec la galanterie d'une autre époque.

– *Merci*, lui dit-elle, *je suis vraiment distraite ce matin, j'ai eu du mal à me rendormir après un rêve qui m'a troublée et qui je dois le reconnaître me perturbe encore.*

– *Mais assoyez-vous et racontez-moi! Je m'appelle Philippe, et vous?*

Julie-Anne heureuse de sa stratégie, mais nerveuse devant ce qui s'amorçait commença à se raconter sur un ton de confiance. Volontairement floue au début de son récit, elle observait son

interlocuteur blêmir à mesure qu'elle précisait certains détails. Subitement, il interrompit Julie-Anne en s'excusant, sembla hésiter puis affirmant avoir fait lui aussi un rêve semblable, proposa de poursuivre la discussion, mais ailleurs.

Seule dans son bureau et incapable de se concentrer, Julie-Anne ne cessait de regarder l'horloge, fébrile et impatiente de retrouver son interlocuteur.

C'est ainsi qu'à l'heure du dîner, la jeune femme retrouva enfin cet homme, dans un café près de la *Résidence* pour le lunch. Ils ne se connaissaient que depuis quelques heures à peine, mais, compte tenu de la gravité de ce qui les unissait, ils avaient spontanément écarté toutes les conventions sociales. Ils partageaient déjà l'intimité et la complicité d'amis de longue date, Julie-Anne osant même l'informer de sa grossesse et du déchirement qui l'accablait. Philippe sensible au dilemme de Julie-Anne lui partageait alors sa réflexion:

– *Même si la mort nous arrive dans un an, cet enfant que tu portes tient à vivre, j'en suis certain, il voudra accomplir coûte que coûte ce pour quoi il naîtra sur la terre!*

– *C'est probablement vrai, mais je ne suis pas certaine de pouvoir vivre en sachant que j'abandonnerai mon enfant quelques mois après sa naissance.*

– *Ne reste pas seule dans cette situation déchirante. Partage ta souffrance, mais aussi tes espoirs avec ton conjoint*

– *Il s'appelle Frédéric ...*

– *C'est ça, parle avec Frédéric. Moi, je me suis retenu d'en parler avec mes enfants, mais je vais me reprendre.*

– *J'espère qu'ils te prendront au sérieux. Nous sommes deux à avoir fait ce même rêve. Je me demande s'il y en a d'autres.*

Pour la première fois depuis qu'elle était en poste à la *Résidence*, Julie-Anne s'absenta de son travail pour le reste de la journée, accompagnant son nouvel ami dans sa marche quotidienne.

Revenu du travail plus tôt que d'habitude, Frédéric fut surpris que sa conjointe fut déjà à la maison. Celle-ci s'empressa de lui raconter sa discussion avec un résident. Cette fois-ci Frédéric ne fut pas frustré que Julie-Anne ait parlé de sa grossesse mais il était particulièrement renversé, ne sachant plus que penser. Lui aussi était inquiet par la similitude apparente de ces deux rêves, mais il demeurait toujours incapable de croire que ce rêve soit prémonitoire de quoi que ce soit. En fait il se disait que les deux rêves se ressemblaient peut-être, mais que cela demeurait une coïncidence. Toutefois, malgré son raisonnement, il était démuni devant le désarroi de Julie-Anne, et il ne trouva plus de mots pour la rassurer.

"Heureusement que je ne suis pas atteint par cette peur déraisonnable qui l'habite" pensait-il. Conforté par son raisonnement, il se promit de rester fort pour la soutenir; inconscient toutefois de la colère profonde qui venait de naître en lui. Cherchant la source du malaise qui l'habitait, sa réflexion fut interrompue par la plainte de Julie-Anne.

– *Je vais mourir et mon bébé sera sans mère... Il ne se souviendra même pas de moi puisqu'il n'aura que quelques mois...*

Les sanglots qui entrecoupaient les paroles de Julie-Anne le ramenèrent au rôle de protecteur qu'il voulait adopter. Il la prit donc dans ses bras afin de lui apporter le réconfort approprié. Mais pendant qu'il étreignait longuement Julie-Anne, Frédéric fut effrayé par l'état qui l'habitait; il ne ressentait rien!

Chapitre 9

Pendant ce temps au centre équestre, Léa, ayant terminé sa chevauchée et toujours submergée par l'angoisse, avait donc attaché nerveusement son cheval dans l'écurie. Puis sans réfléchir, avait couru jusqu'à son auto afin de s'éloigner de Hubert, poussée par son instinct de survie qui lui intimait de fuir et s'isoler.

La portière à peine refermée, elle s'empressa de reculer. Un regard furtif au rétroviseur et elle freina brusquement. Un camion filant à grande vitesse klaxonna rageusement devant la collision évitée de justesse. Malgré les battements désordonnés de son coeur et ses mains moites glissant sur le volant, elle reprit la route. Elle roula à vive allure espérant ainsi laisser ses pensées derrière elle.

Un banal feu rouge l'arrêta dans sa course. Pendant que les secondes s'égrainaient, une pensée se développa jusqu'à devenir une évidence: "*je tiens à Hubert plus que tout*". Alors, se qualifiant de conductrice incorrigible, elle fit demi-tour au feu vert.

C'est au moment où Hubert raccompagnait l'élève à son départ, qu'il vit Léa revenir enfin. Pendant quelques secondes, il la regarda accourir vers lui. Puis à son tour, il courut vers elle et la serra dans ses bras. Sa passion fut si puissante qu'il craignit de la blesser. Relâchant un peu son étreinte, il la contempla avec une infinie tendresse et lui dit:

– Je veux que nous restions ensemble pour le reste de notre vie.

– *Moi aussi je le veux*, lui répondit-elle, émue comme une mariée.

Étrangement, malgré les vives émotions qui les habitaient, tous les deux étaient affamés et le repas qu'ils préparaient joyeusement s'annonçait gargantuesque. Léa révéla l'angoisse qui l'avait habitée depuis son réveil jusqu'à un certain feu rouge... Hubert expliqua son incertitude sur les ressemblances de son rêve, énumérant la courte liste des souvenirs qu'il en avait gardés contrairement à Léa. Elle par contre ne doutait pas que Hubert ait fait le même rêve tout comme son patient qu'elle voulait absolument revoir d'ailleurs. Léa, entre deux bouchées, expliqua son plan:

– *Après le repas, j'irai à la clinique. Il n'y aura personne et je chercherai les coordonnées de mon patient. De là, je l'appellerai et si tout se passe comme je le souhaite, j'irai le voir.*

– *Et moi je serai seul pour tout ramasser*, lui répondit Hubert avec un air moqueur.

Non loin de là et tout à fait ignorant qu'une fois de plus un plan le concernant se dessinait, Philippe rentra chez lui. Il revenait de sa marche quotidienne que, pour une fois, il avait partagée avec quelqu'un en l'occurrence Julie-Anne. La porte à peine refermée, une douleur diffuse dans sa poitrine lui fit il prendre conscience à quel point sa solitude l'oppressait. Seraient-ce les informations partagées avec Julie-Anne sur la mort à venir ou le fait que pour la première fois depuis le décès de sa femme il avait eu un lien vrai et personnel avec quelqu'un? Assurément les deux. Sa situation

d'isolement lui révéla brutalement qu'il ne partageait plus d'intimité avec qui que ce soit. Ses vrais amis n'étaient plus dans sa vie, sa conjointe était décédée, son unique frère était à Marseille et ses enfants ... pouvait-il vraiment s'ouvrir sur ce qu'il vivait avec ses enfants?

" *Au moins je reverrai Julie-Anne, avec elle je pourrai être vrai*" se disait-il. Poursuivant sa réflexion, Philippe revint sur la question que lui et Julie-Anne se posaient, " *Y a-t-il d'autres personnes comme nous, et si oui, comment les retrouver?*"

Philippe avait trop besoin de relation authentique pour faire semblant avec "ses compagnons de la salle communautaire". Il souffrait de solitude, mais était incapable de se distraire avec des relations superficielles. Il choisit donc à ce moment de rester seul dans son appartement. " *Demain, se dit-il, je me remettrai en marche et j'essaierai de changer ma situation.*"

Pendant ce temps à la clinique, après en avoir déverrouillé la porte et fait quelques pas dans l'entrée, Léa s'immobilisait devant le bureau de l'accueil. Elle ne s'attendait pas à ressentir un malaise aussi intense que celui qui l'habita alors. L'absence totale d'activité et le lourd silence régnant dans son milieu de travail habituellement animé réveillèrent le sentiment d'angoisse qu'elle était parvenue à contrôler depuis son retour auprès de Hubert. Dans ce tableau lugubre où elle se trouvait, une pensée l'envahit: "*il n'y a plus de vie ici, c'est mort, et c'est ça qui m'attend!*" Elle frissonna, mais se dirigea résolument vers la salle d'archives. Tendue à l'extrême, elle se trompa et dut recomposer le

code afin d'accéder à ce lieu protégé. N'étant pas familière de cette pièce, elle mit plus de temps qu'elle ne l'avait souhaité pour enfin trouver la section correspondante au nom qu'elle recherchait. Ayant enfin identifié le dossier et noté le numéro de téléphone, Léa le replaça et s'empressa de quitter la salle en verrouillant derrière elle. Enfin, les gestes routiniers qu'elle exécuta en s'installant à son bureau eurent un effet apaisant. Bien campée dans sa chaise, Léa retrouva un minimum d'assurance personnelle, mais aussi ses réflexes professionnels. Elle remit alors en question l'aspect éthique de la démarche qu'elle s'apprêtait à faire, puisque pour une première fois, sa conduite serait basée sur ses propres besoins plutôt que sur ceux du "patient". Enfin, c'est en notant quelques mots clefs dans le but de préciser la nature personnelle de son intervention que le médecin en elle se rassura du bien-fondé de l'action inusitée qu'elle s'apprêtait à faire.

Et pendant que Léa se préparait, Philippe lui, buvait sans plaisir son thé habituellement réconfortant. Son moral s'assombrissait à mesure que le temps s'écoulait. Malgré ses réflexions et l'urgence d'agir qui l'habitait, il ne parvenait toujours pas à trouver la ligne directrice qui le guiderait dans la stratégie à adopter pour briser son isolement.

" Finalement, je suis aussi bien de rejoindre les autres et jouer aux cartes, se dit-il, se levant aussitôt pour retrouver les autres résidents.

La sonnerie du téléphone, juste avant qu'il ne franchisse la porte, changea ses plans.

Marchant vers son rendez-vous, Léa toujours fébrile se sentait tout de même soulagée. C'était le patient lui-même, qui avait répondu. Le ton calme de son interlocuteur, malgré un étonnement tout à fait compréhensible, et surtout la voix chaleureuse avec laquelle il l'avait aussitôt enjoint de la rejoindre, avait apaisé Léa.

– *J'habite à moins de dix minutes de marche de la clinique, lui avait-il dit. Mon appartement, le 243 est situé dans l'édifice **La Résidence**, vous connaissez sûrement.*

La marche ayant toujours eu un effet bénéfique pour Léa, elle parvint rapidement à retrouver l'état d'âme qui l'habitait lorsqu'elle avait décidé de contacter son mystérieux patient. Ce bref ressourcement lui fit du bien, tout comme l'accueil de Philippe qui lui ouvrit la porte avec un sourire réservé, mais invitant.

– *Vous aimez le thé? Moi je suis un passionné, jusqu'à maintenant j'ai dégusté au moins une centaine de variétés. Je lis beaucoup sur le sujet. Ce soir j'essaie un thé Oolong de Taiwan, il serait apaisant et faible en théine. Voulez-vous m'accompagner?*

Pendant qu'il préparait le thé, Léa s'installa à la petite table ronde en bois. L'appartement était modeste, mais aménagé avec goût. Une grande fenêtre offrait une vue sur la montagne. Un piano dans le salon attira son regard et guida ses pensées: "*J'aime son milieu de vie, il lui a donné une âme. J'ai vraiment bien fait de me rendre chez lui plutôt que l'inverse. Je ne me sens vraiment pas dans le contexte patient médecin. J'espère que lui aussi sera à l'aise.*" Malgré cette réflexion plutôt rassurante, Léa était toujours fébrile.

Elle se questionnait encore sur la façon de présenter l'objet de sa démarche pendant que son hôte s'approchait avec les boissons.

Aussitôt que Philippe déposa les boissons sur la table et qu'il prit place, Léa s'empressa de le renseigner sur le but de sa visite. Elle lui raconta alors en détail son rêve. Mis à part le mouvement de ses yeux, Léa n'observait aucune réaction de surprise chez son interlocuteur pendant son récit. Il hochait doucement la tête pour souligner qu'il comprenait, prenait une gorgée de thé puis reposait sa tasse calmement toujours en la regardant attentivement.

Puis son récit terminé, Léa attendit avec appréhension la réaction de son hôte.

– *Je vous crois*, lui dit-il.

Léa un peu déstabilisée, ne dit rien attendant d'autres commentaires ou questions, mais Philippe demeurait silencieux. Incapable de soutenir plus longtemps ce silence, elle réagit:

– *Mais, vous n'êtes pas surpris.....*

– *J'ai plusieurs raisons pour ne pas être surpris; à mon tour de vous raconter quelque chose...*

Pendant ce temps, seul chez-lui depuis le départ de Léa, Hubert échafaudait mille et une hypothèses sur ce que ce patient pourrait bien révéler. Puis, étrangement, alors qu'il nettoyait la table, ses pensées le conduisirent à l'époque de la maladie puis de la mort de son père. Peut-être était-ce parce que sa prise de conscience d'être

passé à coté de quelque chose de capital envers son père était encore récente?

Alors, surpris par ces souvenirs qui remontaient à la surface, Hubert accepta sans se protéger, l'immense tristesse qui l'habitait. Il regrettait amèrement de ne pas avoir créé cette opportunité de se rapprocher de son père sachant que sa maladie était fatale. *"Pourquoi ne me suis-je pas donné un moment d'intimité avec lui, se disait-il le coeur lourd, je regrette tellement cette chance manquée d'avoir pu mieux le connaître, d'être plus près, j'aurais tellement aimé qu'il me parle de lui "*. Afin de s'apaiser un peu, Hubert se rappela tout de même qu'à cette époque, il n'était pas encore divorcé, mais continuellement préoccupé par son couple chancelant. *"Mais, se reprocha-t-il, ce n'était pas une raison pour être si peu présent auprès de lui."* Impuissant à remonter le temps pour accompagner son père dans ses derniers moments de vie, il en avait les larmes aux yeux. Progressant dans ses pensées, Hubert pressentait qu'avec ce qu'il avait enfin compris dans son cheminement, il parviendrait à partager un lien affectif avec lui puisque jusqu'alors, l'un et l'autre n'avaient vécu que des liens conflictuels. Tout en essayant machinalement la vaisselle, il naviguait dans une mer de souvenirs. Puis, spontanément, parce que son âme libérée des contraintes humaines vibrait d'amour, il se représenta mentalement cette ultime rencontre tant souhaitée avec son père. Cette fois, il était dans un état d'âme qui ne l'avait jamais habité auparavant puisque enfin libéré du jugement toujours implacable qu'il portait, depuis son jeune âge, sur son père. Il était enfin disponible à l'aimer pour une première fois. Cet amour qui tout au long de sa vie, lui avait été interdit à son insu par sa mère.

En effet, Hubert avait compris depuis peu, que celle-ci l'avait utilisé pour combler ses propres besoins. Sans doute par inconscience, elle avait pourtant contraint son fils à percevoir son père comme étant la personne responsable de tous les problèmes de la famille, privant ainsi Hubert depuis son jeune âge, de toutes possibilités d'admirer et d'aimer son papa.

Immobile devant le comptoir, puisque littéralement en transe, il ressentait comme réelle cette rencontre fantastique où s'approchant de son père avec un sentiment d'amour, il le percevait enfin comme une personne entière et non plus comme la source des problèmes, tel que décrit par sa mère.

Alors, ce fils presque orphelin de père qu'avait été le jeune Hubert, s'autorisa à recevoir et à accepter l'affection profonde exprimée par le regard tendre et bienveillant que son père porta sur lui. Plus encore, il ressentit dans tout son être, pour une première fois et sans entraves, un élan d'amour infini envers son père. L'enfant et l'adulte en Hubert amorcèrent dès lors un processus de guérison.

Étrange que ce sentiment de bonheur qu'il ressentait au sortir de ce moment privilégié avec son père. Il avait conscience d'avoir franchi une étape et d'être plus libre. Il se rappela brusquement qu'il ne lui restait fort probablement moins d'un an à vivre. Mais cette pensée ne parvint pas à écorcher l'harmonie qui l'habitait. Il connaissait maintenant la route qu'il souhaitait parcourir avec Léa.

Ce fut justement à ce moment qu'il l'entendit entrer. Heureux de son arrivée, il se retint toutefois de lui raconter tout de suite sa

"rencontre" avec son père, allant plutôt vers elle pour la serrer dans ses bras et l'embrasser. Sentant la fébrilité de Léa, il s'en inquiéta.

– *Nous sommes au moins quatre dans cette même situation*, lui dit-elle affolée.

– *Reprends ton souffle et raconte-moi*;

Et sans qu'elle ne fût interrompue, Léa raconta sa visite à Philippe ainsi que les détails de son rêve qui ressemblait vraiment au sien. Puis elle relata l'entretien inouï que Philippe avait eu aujourd'hui même avec Julie-Anne, coordonnatrice à la Résidence. Exténuée Léa s'arrêta de parler.

– *Bon, nous sommes plusieurs dans le même bateau. Qu'allons-nous faire de ce qui nous reste de vie?* commenta Hubert comme conclusion au récit de Léa. Puis avant qu'elle ne réponde, il s'approcha et l'enlaça tendrement: *pendant ton absence, j'ai parlé avec mon père, je te raconterai*, précisa-t-il voyant son étonnement, *ça m'a permis d'avancer et je peux te dire maintenant que je tiens à poursuivre ma route avec toi. Je tiens à te montrer qui je suis vraiment et j'ai le goût de te connaître dans tout ce que tu es. J'ai besoin du vrai, il n'y a plus que l'authentique qui m'intéresse. Je ressens encore de la peur devant ce qui s'en vient, mais je suis heureux comme jamais je ne l'ai été.*

Encore déstabilisée par les révélations de Philippe, Léa confrontée à ses limites ne sut comment réagir devant l'authenticité désarmante de Hubert. Toujours silencieuse, elle s'interrogeait sur les implications de ce que venait d'affirmer Hubert. Était-elle prête à se montrer dans son intégralité, sans artifice, à cet homme? "*Mais tant qu'à mourir, pensa-t-elle, ça vaut peut-être le risque*"

– *Ta proposition me fait peur tout autant qu'elle m'intéresse*, lui répondit-elle gravement.

Hubert ne voulut pas forcer la main à Léa. Il aborda donc tout doucement son vécu d'enfant où il avait dû adopter le rôle de celui qui devait aider sa mère à être heureuse. Que cette mission impossible l'avait placé en rupture avec son père qui, selon son regard d'enfant, rendait sa mère malheureuse. Cette situation malsaine avait ainsi eu pour résultat qu'il éprouvait de la haine envers son père et que ce sentiment hostile l'avait totalement privé d'une relation père-fils, même imparfaite. Jusqu'au décès de son père, il n'y avait pas eu de réel rapprochement. Et ce ne fut que lors de sa rencontre imaginaire avec son père il y a quelques instants à peine que pour la première fois, il y eut une intense relation affective entre eux.

– *C'est une grande marque de confiance que tu me donnes en te révélant ainsi à moi*, lui dit-elle, *et je suis heureuse que tu aies enfin trouvé une certaine paix par rapport à ton père.*

Mais après ces paroles qu'elle voulait complices et réconfortantes, Léa se tut et demeura taciturne. En effet, tourmentée, elle se débattait avec son dilemme intérieur. Était-elle prête à s'ouvrir complètement à Hubert? Comment réagira-t-il lorsqu'elle se dévoilera dans ses attirances et pulsions? La jugera-t-elle avec ce même regard de dégoût que lui avaient décoché les gardiens de prison en Afrique?

Il lui aura fallu une nuit chez elle et toute la journée à son cabinet avant de prendre sa décision.

De retour chez Hubert après sa journée à la clinique, alors qu'ils préparaient le repas, Léa s'arrêta subitement et s'approchant de lui, prit ses mains dans les siennes :

– *Moi aussi je veux me montrer à toi telle que je suis, mais je crains beaucoup que tu t'éloignes de moi.*

– *Je n'ai pas peur de ce que tu me partageras de toi Léa, j'ai confiance que je n'en serai que plus près de toi. S'il te plaît, parle-moi de toi, révèle-toi à moi; je mérite ta confiance,*

Ils prirent tout le temps nécessaire. Elle exposa son enfance, ses liens familiaux puis et surtout, son mode de protection dans ses liens affectifs. Le regard affectueux de Hubert encouragea Léa à surmonter la principale peur qui l'oppressait depuis sa proposition d'ouverture complète à l'autre. Elle lui révéla alors les circonstances singulières de son arrestation en Afrique. Observant la tendresse toujours présente dans le regard attentif de Hubert, elle poursuivit en décrivant la relation hors norme qu'elle entretenait avec Chloé et Charles se risquant à révéler explicitement son attirance sexuelle pour chacun d'eux.

Puis, le cœur battant, elle se tut.

– *Je t'aime comme tu es, lui dit Hubert tout en prenant sa main. Rien de ce que tu es ne me fait peur et ce que tu viens de me partager, me donne encore plus l'envie de toi.*

Léa ne répondit pas, toujours inquiète malgré l'attitude accueillante de Hubert.

Devant l'insécurité dessinée sur le visage de Léa, Hubert poursuivit:

– *Je t'encourage à revoir tes amis. Essaie de ne plus t'isoler, au contraire ouvre-toi à tous ceux qui s'intéressent à toi.*

– *Mais ... as-tu vraiment bien compris ce que j'ai vécu avec eux et tu souhaites que je les revoie et*

– *Ce que je souhaite c'est que tu t'épanouisses, que tu vives pleinement tout ce que tu aimes et j'espère que j'en ferai toujours partie. Mais en même temps, je n'ai pas la prétention de croire qu'à moi tout seul je peux t'apporter tout ce que tu as besoin pour t'épanouir. Ça peut être très insécurisant pour moi, mais je préfère ce risque à une sécurité qui déterminerait toutes nos règles de vie et qui par le fait même, éteindrait notre spontanéité et limiterait nos découvertes.*

Ils restèrent un bon moment tout près l'un de l'autre, ne communiquant que par leurs mains jointes jusqu'au moment où Hubert l'attira vers lui et l'embrassa avec passion.

Le lendemain, entre deux patients, Léa eut besoin de se retrouver seule avec elle-même. Elle devait s'approprier à cette situation nouvelle où quelqu'un sachant qui elle est vraiment, l'aimait entièrement. Elle sortit prendre l'air. C'était au début d'octobre, mais le temps était exceptionnellement agréable pour cette saison. Sur le trottoir coloré de jaune et de rouge, elle marchait lentement,

prenant le temps d'apprécier l'odeur caractéristique des feuilles tombées des arbres. Ces feuilles mortes qu'elle foulait lui inspirèrent une réflexion: "*C'est une étape essentielle afin que la vie renaisse, moi aussi je dois me détacher de cette vie, mais pour revivre comment?*" pensait-elle. Approchant de l'école du quartier, elle s'arrêta, charmée par les cris chaotiques et enjoués des enfants dans la cour de récré. "*C'est la musique de la vie*" se disait-elle consciente du sourire qui éclairait son visage. Léa reprit sa marche le coeur léger prête à recevoir avec une humanité encore plus grande son prochain patient.

Chapitre 10

Julie-Anne pleurait dans les bras de Frédéric. Depuis sa rencontre avec Philippe il y a de cela deux semaines, elle éprouvait beaucoup de difficulté à se concentrer au travail. Elle ne se reconnaissait plus.

Frédéric quant à lui n'en revenait toujours pas de voir sa conjointe s'enfoncer de plus en plus dans la superstition depuis sa discussion avec l'homme de la Résidence. À chaque fin de journée, il désespérait de rentrer à la maison et de retrouver une femme qu'il ne reconnaissait plus. Pendant qu'il la tenait dans ses bras, il sentait cette colère qui ne cessait de croître en lui et l'empêchait de se consacrer à la détresse de Julie-Anne. Il ne pouvait que haïr la croyance qu'elle accordait à ce maudit rêve. Il ne parvenait pas à accepter que toute la souffrance de Julie-Anne et par conséquent la sienne, fut causée par cette histoire de rêve prémonitoire. Sa femme était enceinte, ils étaient heureux de fonder une famille et voilà que tout basculait, tout était gâché.

"Non, je ne dois pas me brancher avec ma colère, se disait-il, si je continue, je ne serai plus capable de l'aider." Suite à l'échec de ses nombreuses tentatives de lui démontrer le caractère irrationnel de ses peurs, il avait compris que le tout ne se déroulait pas au niveau de la raison. *"Mais que faire? Dois-je l'accompagner à la rencontre prévue avec le résident et les autres qui affirment avoir*

fait le même rêve? Parce que, comble de malheur, il y aurait d'autres personnes ayant les mêmes croyances."

La porte refermée derrière Frédéric parti au travail, Julie-Anne éclata en sanglots. Ils ne s'étaient pas vraiment disputé, mais elle sentait bien la distance qui s'installait entre eux. Elle voyait Frédéric s'éloigner alors qu'elle avait besoin de lui plus que jamais. *"C'est sûr qu'il ne me comprend pas, ce n'est pas lui qui l'a vécu ce rêve. Je sens qu'il m'en veut"*, pensa-t-elle. De son côté, elle avait vraiment tenté de ne plus croire à ce rêve comme il lui avait proposé, mais malgré ses efforts, elle n'y arrivait pas, elle demeurait convaincue que son rêve se réaliserait et qu'elle mourrait alors que son bébé n'aurait que quelques semaines. C'était insoutenable.

Elle ne savait pas trop quoi espérer de la rencontre que Philippe lui avait proposée. Elle était intriguée et soucieuse puisqu'il l'avait informée que deux autres personnes participeraient aussi à cette rencontre. Apprendre qu'ils étaient plusieurs à vivre cette même situation provoquait des émotions contradictoires, une plus grande inquiétude puisque le rêve devenait encore plus crédible, mais en même temps, un certain réconfort se sachant moins isolée. *Puisque je n'ai pas d'appui de la part de Frédéric, au moins j'en aurai ailleurs*, se disait-elle par dépit.

Les jours suivants s'écoulèrent avec la même tristesse. Le temps passé à faire la vaisselle n'était malheureusement plus porteur de ce moment privilégié de complicité dans le couple. Le climat

s'était douloureusement alourdi, le silence n'étant meublé que par le bruit des assiettes qui s'entrechoquaient.

– *Je n'irai pas à la rencontre demain*, déclara soudainement Frédéric d'un ton qu'il n'avait pas voulu aussi fort.

– *Comme tu voudras*, lui répondit-elle sans le regarder.

Silencieux, Frédéric quitta la cuisine laissant ainsi Julie-Anne seule avec ses pensées tout comme lui. Avait-il pris la bonne décision? N'aurait-il pas été mieux justement de l'accompagner à cette rencontre "de ceux qui croient" pour ensuite mieux intervenir auprès de sa conjointe? Trop tard; comme toujours, il ne reviendra pas sur sa décision.

Ce soir-là, l'un et l'autre souhaitaient secrètement faire chambre à part. Pour une première fois, ils connurent la souffrance profonde de cette situation où deux conjoints dans le même lit s'efforcent de ne pas se toucher; le sommeil se refuse à venir, les pensées sombres ravagent l'âme et une boule de douleur noue l'estomac.

Julie-Anne hésitait, ses pantalons marine et sa veste en daim ou sa robe verte et son manteau léger? En cette deuxième semaine d'octobre, la température était encore exceptionnellement douce et elle opta finalement pour la robe, mais avec la veste. Instinctivement elle décida de compléter le tout avec un chapeau à large rebord. S'observant dans le miroir, elle nota que l'ombrage créé par son chapeau dissimulait fort heureusement les traces de son insomnie.

Pendant que Julie-Anne marchait jusqu'au lieu de la rencontre dans un petit café sympathique à deux coins de rue, Frédéric bien installé dans un bureau se reculait sur sa chaise.

– *Voilà la situation*, disait-il.

– *Et maintenant, vous attendez quoi, de moi Frédéric?* répondait le thérapeute.

Frédéric était perplexe. Il ne savait plus s'il demandait l'aide pour lui-même ou pour Julie-Anne. À l'origine sa démarche était clairement dans le but d'établir une façon d'agir pour aider Julie-Anne à se sortir de ses croyances. Mais par les questions du thérapeute, il devinait qu'il était possiblement confronté à un problème de santé mentale. Et ça, il le craignait secrètement puisque la mère de Julie-Anne était diagnostiquée *comme ayant des tendances paranoïdes* et qu'il lui était impensable de fonder une famille avec une conjointe qui aurait les mêmes traits de personnalité. Vue sous cet angle, c'était lui qui avait besoin d'aide.

Pendant ce temps au petit café, Philippe déjà attablé avec Julie-Anne se levait afin d'accueillir Léa accompagnée de son ami. Julie-Anne reconnut aussitôt Hubert, son professeur d'équitation et ami mais immobilisée par la surprise, elle ne manifesta aucune réaction. Hubert quant à lui ne connaissait ni Philippe, et encore moins cette femme dont le large chapeau dissimulait une partie du visage. Philippe se présenta à Hubert et identifia par son prénom la femme à ses cotés. À ce moment, saisi par le doute, Hubert se pencha afin de mieux discerner le visage de cette inconnue. Il ne put retenir l'expression de sa surprise, reconnaissant enfin Julie-Anne. À cet instant, celle-ci se leva et se blottit spontanément dans

les bras de son ami. Son large chapeau tomba par l'intensité de leur étreinte. Pendant quelques secondes, l'un et l'autre avaient oublié la présence de Philippe et de Léa. Hubert manifesta à nouveau sa surprise et sa joie mais aussi son inquiétude de voir que son amie avait elle aussi fait ce même rêve avec les conséquences que cela impliquait. Julie-Anne peinait à retenir ses larmes tant la présence inattendue de Hubert la réconfortait et en même temps, la rendait plus vulnérable puisque maintenant submergée par une vague d'émotions.

Léa et Philippe médusés eux-aussi par ce hasard et par l'intimité de l'étreinte dont ils étaient les spectateurs demeuraient immobiles. Enfin, après quelques instants, Philippe interrompit doucement les effusions des amis toujours enlacés pour proposer de s'installer à la table et de partager ce qui apparaissait être comme une profusion d'informations. Hubert se tourna alors vers Léa afin de lui présenter Julie-Anne expliquant qu'ils se connaissaient par les cours du Centre équestre et qu'ils y avaient développé un lien d'amitié. Reprenant sa place à la table, Julie-Anne observait attentivement les interactions entre Hubert et Léa. Elle comprit aussitôt la nature amoureuse du lien qui les unissait. Elle en eut un pincement au cœur réalisant à quel point elle avait besoin de cette complicité affichée naturellement par Hubert et son amoureuse. Malgré qu'elle s'en défendait, Julie-Anne ressentait un sentiment de jalousie puisque en ce moment, elle aurait bien voulu que Hubert soit encore attiré par elle comme lors de ses premiers cours au Centre équestre.

Le regard intéressé de Julie-Anne n'avait pas échappé à Léa qui déjà se préoccupait du désarroi qu'elle avait détecté dans ses yeux. Ayant appris lors de sa rencontre avec Philippe que Julie-Anne était enceinte et la voyant sans son conjoint, elle avait déjà compris sa détresse. Dès ce moment Léa voulu devenir une alliée pour Julie-Anne. Philippe rassuré par le climat chaleureux qu'il observait ramena la discussion sur ce fameux rêve qu'ils avaient fait; chacun s'empressa de partager des détails de son rêve et de comparer les points communs.

À regarder ces quatre personnes bavarder avec tant de spontanéité, on aurait cru qu'il s'agissait des membres d'une famille très unie et complice.

Puis, sans raison apparente, la discussion s'arrêta. Chacun sembla se refermer sur lui-même et méditer. Brisant le temps suspendu, Julie-Anne fut la première à révéler l'angoisse qui l'habitait:

– Moi, ce qui m'envahit constamment c'est mon bébé. Je ne peux pas concevoir que je ne serai plus là pour en prendre soin. Que fera-t-il pas de mère? Et Frédéric qui me croit folle...

Personne ne répondit et le silence se prolongea.

Enfin, Philippe avec sa voix affable s'exprima:

– Malgré mon âge, je vous avoue que j'ai peur de mourir, je ne sais pas comment ça va arriver et surtout, je me demande ce qui se passera après,

À son tour, Léa poursuivit:

– *J'avais un projet d'aide humanitaire auquel je tenais plus qu'à moi-même, du moins c'était ce que je croyais, puisque maintenant, je ne sais plus si j'y tiens encore.*

– *Et moi, annonça Hubert, je m'inquiète pour mes chevaux. Qui pourra s'en occuper quand je ne serai plus là?*

Les barrières étaient tombées. Le temps n'avait plus la même dimension et ils en étaient déjà à une communication où les convenances n'existaient plus. À l'inverse du temps, la pudeur avait perdu son importance favorisant ainsi une authenticité propre aux amitiés de longue date. Puis, comme les membres d'une confrérie secrète, ils se jurèrent un soutien indéfectible à toute heure du jour et de la nuit. Avant de se quitter, ils se distribuèrent des tâches et convinrent du moment de leur prochaine rencontre. Leurs étreintes furent chargées d'une affection qui leur était jusqu'alors inconnue.

Chapitre 11

Seul à la maison après son retour de son entrevue avec le thérapeute et malgré le tableau sombre qui y avait été dépeint, Frédéric se surprit à s'imaginer faire l'amour avec Julie-Anne lorsqu'elle reviendrait de sa fameuse rencontre. Mais cette brève et agréable vision s'évanouit aussitôt, car l'image de Julie-Anne terrifiée par son rêve lui revint à l'esprit.

" Ce n'est pas une rencontre avec d'autres félés, qui l'aidera à retomber sur terre, se dit-il alors avec rage.

Julie-Anne hésita avant de gravir les deux marches menant à son domicile. Philippe qui l'accompagnait venait de tourner à gauche sur la petite rue qui descendait vers la rivière, sortant ainsi de son champ de vision. Maintenant seule, elle anticipait avec angoisse la réaction de Frédéric, surtout lorsqu'elle lui dirait que son professeur d'équitation fait parti du groupe... Une profonde respiration et elle ouvrit la porte. C'est du salon qu'elle l'entendit la saluer. S'approchant, elle frissonna devant le climat froid et inhospitalier qui régnait dans la pièce. Le regard distrait de Frédéric même lorsqu'elle lui apprit la présence de Hubert et ses questions superficielles reflétaient cruellement aux yeux de Julie-Anne le manque d'intérêt de son conjoint envers ce qu'elle venait tout juste de vivre. Encore imprégnée de l'affection sincère généreusement partagée pendant son extraordinaire rencontre, Julie-Anne se sentait perdue et démunie devant Frédéric qui ne la

comprenait pas et qui ne semblait motivé que par le souci de vivre "*comme les autres couples qui attendent un enfant*".

Dans leur chambre maintenant obscure, le couple n'en était plus un, chacun se retrouvant tristement seul, incapable de partager le plus important de ce qu'ils vivaient.

Quant à Philippe, lorsqu'il referma la porte de son appartement, il fut assailli par un douloureux sentiment de vide. Il dut se battre contre l'écrasant sentiment de solitude qui une fois de plus l'accablait. "*Je suis le seul à être seul*" se disait-il encore empreint des émotions vécues pendant la rencontre. Conscient de la symbolique de son geste, il se prépara un thé afin de mieux lutter contre son ennemi invisible. Il s'accrocha à la tasse chaude, se réconforta en savourant la douceur du thé. Ce rituel le rassura et lui permit de retrouver progressivement ses ressources. Il put alors dépasser sa personne et s'intéresser aux autres.

Ainsi, de toutes les images qui défilaient dans sa tête, celle de Julie-Anne s'imposait constamment. La tristesse profonde qui habitait cette femme lui crispait le coeur. Certes ils vivaient tous le même drame, mais la situation bien particulière de Julie-Anne portait une dimension déchirante. De plus, la vulnérabilité et l'instabilité de son couple l'inquiétaient. C'était quand même lui qui avait suggéré à Julie-Anne d'ouvrir sur sa situation avec son conjoint. Et selon ses confidences, depuis qu'elle lui avait parlé, il s'éloignait et elle, se retrouvait seule. Philippe s'efforça de ne pas se sentir responsable de cet éloignement, mais il se souciait vraiment de cette femme et voulait l'aider.

Réfléchissant au support qu'il souhaitait lui apporter, l'image de Léa et de la force qu'elle dégageait pendant leur réunion lui revinrent à l'esprit. Il réalisa avec satisfaction qu'il n'éprouvait aucune difficulté à ne plus la voir comme son médecin. En fait, il avait découvert une femme de tête et de coeur. La préoccupation réelle qu'elle avait exprimée concernant l'avenir désormais compromis de son projet humanitaire apparaissait vraiment plus importante que sa propre mort à venir. De plus, il avait observé avec plaisir sa relation harmonieuse avec Hubert. Celui-ci, ami ou conjoint il n'en était pas certain, n'avait par contre que très peu de souvenirs de son rêve. Philippe se surprit à envier la complicité et le support qu'il imaginait entre-eux. S'interdisant de s'apitoyer sur son sort, il s'intéressa à Hubert réalisant que celui-ci n'avait pas beaucoup parlé de ce qu'il vivait, hormis son inquiétude pour ses chevaux. Mais que ressentait-il face à lui-même? Hubert était resté silencieux sur cet aspect. Philippe réalisait avoir des affinités avec Hubert. Il voulait comprendre ce qui habitait celui-ci et comment il entendait vivre le peu de temps qui lui restait.

La solitude lui pesait de plus en plus, et les échanges qu'il avaient eus aujourd'hui avec ces gens qui vivaient en couple mettaient bien en évidence son isolement. Il était plutôt désemparé puisque depuis le décès de sa femme il avait eu l'impression de bien vivre sa solitude, et que son choix de vie était bien assumé. Aujourd'hui, il n'en était plus convaincu, même qu'il croyait s'être trompé. À vouloir être autonome, il s'était coupé de plusieurs liens affectifs qui maintenant, il en était conscient, lui manquaient tristement.

"Que faire, se disait-il, m'inscrire sur un site de rencontre, bien non, je suis trop vieux. En plus, je ne suis pas pour m'engager dans une nouvelle relation et faire en sorte qu'une femme s'implique affectivement avec moi, puis que j'abandonnerai à cause de cette mort qui m'attend ... Non, je ne veux pas une nouvelle relation, mais plutôt vivre mieux les liens que j'ai déjà; être plus proche affectivement de mes enfants, mais aussi de mon frère."

Philippe poursuivait sa réflexion, satisfait de la voie qu'il entendait suivre. *"Depuis trois ans, se disait-il, jour après jour je mène une existence monotone, sans passion et sans projet. Je veux consacrer ce qui me reste de vie à développer des liens plus vrais avec mes enfants et mon frère, c'est tout ce qui me raccroche à la vie, ça et mes nouveaux amis ..."*

C'était un beau projet que de rejoindre son frère, mais qui ne serait pas facile à réaliser; l'avion coûtait cher et ses finances étaient limitées. Passant en revue tout ce qu'il possédait et pouvant lui apporter les ressources qui lui manquaient, une tristesse inattendue l'envahit lorsque son regard se porta sur le piano. L'image du sourire radieux de sa femme installée au piano et jouant *"Quand les hommes vivront d'amour"*² s'animait dans son esprit entraînant une multitude d'émotions douces et amères. Pourrait-il vraiment se départir de ce souvenir? Car même s'il ne savait pas en jouer, il

² Composée et interprétée en 1956 par Raymond Lévesque à Paris

avait déménagé le piano dans son appartement pour garder en quelque sorte sa femme présente.

" C'est assez pour ce soir, se dit-il, la nuit porte conseil. "

Quant à Hubert et Léa, depuis leur départ du resto, ils demeuraient peu volubiles. Ils avaient marché lentement, chacun dans ses pensées jusqu'au domicile de Hubert.

– Je me fais un déca, tu en veux aussi?

Cette phrase relança la communication et alors que Hubert préparait les cafés, leurs commentaires sur la rencontre s'entremêlaient. Évidemment, leurs premières réflexions concernaient Julie-Anne. Puisque Hubert n'avait jamais parlé à Léa de sa relation d'amitié avec Julie-Anne il prit soin de lui donner plus d'informations. Ainsi, il mentionna l'attrance qu'il avait eu pour elle qui par la suite s'était transformée en lien d'amitié prenant la forme d'échanges un peu philosophiques sur le sens de leur vie et sur ses intérêts pour le paranormal. Cette dernière information intrigua Léa mais celle-ci ne souhaitant pas faire bifurquer la conversation, ne releva pas cet aspect et demeurait ouverte à comprendre les besoins de Hubert dans cette amitié. Puis elle exprima l'inquiétude qu'elle ressentait devant la situation plutôt précaire de Julie-Anne. Enfin, ils échangèrent sans retenues leurs visions sur sa décision de poursuivre sa grossesse, mais surtout, la distance qui semblait s'être installée dans son couple.

– Et nous, sommes-nous un couple, demanda-t-elle subitement? Après tout, ça ne fait que trois mois que nous nous connaissons!

– *Ce n'est pas la durée qui compte, mais la nature et l'authenticité de ce que nous partageons.*

Brièvement songeuse, Léa se décida à revenir sur la notion d'authenticité et l'importance que lui accordait Hubert.

– *Je me rappelle que tu m'as dit m'accepter comme je suis. Je te crois, mais je m'interroge comment je serai moi, dans notre relation amoureuse pendant les prochains mois qui nous restent?*

– *je ne suis pas certain de comprendre,* dit Hubert attentif à son regard.

– *je me demande si mes goûts ou besoins d'aventures sont rattachés à ma peur de m'investir affectivement ou tout simplement une question d'instinct personnel. Et maintenant que suis avec toi, que tu m'as donné le goût de m'investir toute entière, aurai-je encore les mêmes fantaisies?*

– *si je te comprends bien, tu te demandes si tu auras encore le goût ou peut-être le besoin comme tu disais, de vivre ta sexualité comme tu le fais depuis de nombreuses années puisque maintenant, tu es en amour, du moins c'est ce que j'espère?*

– *hum, c'est pas mal ça...* répondit Léa avec un sourire énigmatique. *Jusqu'à ce que je te rencontre, j'éprouvais beaucoup de plaisir dans les aventures que je vivais. Que ce soit avec un homme ou une femme, j'aimais me livrer sans réserves et dans ces moments, je me sentais totalement acceptée, même si je ne me révélais pas par des mots. Et parce que je suis en harmonie avec moi-même, j'aime tout autant, prendre l'autre et voir le bonheur sur son visage...*

– *je n'ai pas la même expérience que toi Léa, mais il y a longtemps que je me pose plein de questions sur la place de la sexualité dans*

ma vie! J'en arrive à croire que nous nous imposons plus ou moins consciemment, plein de limites pour correspondre aux normes dictées par la société; et ces normes varient d'un siècle à l'autre... alors?

– donc, tu serais vraiment prêt à accepter que je vive des aventures avec d'autres?

– réaliser que ma vie s'arrêtera dans quelques mois à peine, me donne un point de vue plus clair et plus simple sur toutes ces questions. Je suis prêt à oublier la vision traditionnelle du couple, mais j'avoue que je ne sais pas vraiment comment je réagis dans cette perspective. Maintenant, ce qui m'importe, c'est de vivre dans la plus grande harmonie possible avec moi-même les quelques mois qui me restent et

– n'est-ce pas un peu égoïste cette façon de te situer dans un couple?

– je n'avais pas terminé, je veux préciser que dans ma conception de vivre en m'épanouissant au maximum, tu es là et avec beaucoup d'importance.

– peux-tu être plus précis?

– en plus de la grande attirance pour tout ce que tu es, ce qui me lie à toi est ce que je crois être notre but commun. Nous savons que nous allons mourir dans quelques mois, nous vivons des peurs, des espoirs, nous cherchons à comprendre le sens de la vie, de notre vie et à travers cette quête, nous cherchons un équilibre, une sérénité. Et c'est cette démarche que je tiens à vivre avec toi, il est tout aussi important pour moi que tu trouves l'équilibre que cela l'est pour moi. Et mon souhait le plus cher est que nous soyons l'un pour l'autre le meilleur complice pour y parvenir; c'est l'engagement que je prends avec toi.

– je n'ai jamais eu de difficultés avec l'exclusivité comme tu sais ... c'est plutôt l'intimité, ou peut-être plus l'engagement responsable envers l'autre et qui après te laisse tomber. Ça fait plusieurs années que j'avais décidé de ne plus m'engager affectivement, mais là, je ne sais plus. Avec toi je suis tentée. J'essaie de comprendre ce que tu me proposes. Quand je me suis montrée réellement à toi et fait mes confidences sur ma façon de vivre, tu m'as encouragée à revoir mes amis Chloé et Charles tout en sachant les "activités" que j'avais partagées avec eux. Pour moi ce n'est pas spécial puisque je ne suis pas "engagée" avec aucun d'eux. Mais pour toi c'est peut-être bien différent et je ne voudrais pas te faire du mal ou encore moins te trahir. Alors, je demeure inquiète parce que même si je me sens très attirée par toi et même engagée avec toi, je crains d'avoir encore en moi ce besoin d'aventures. C'est une chose de pouvoir en parler, c'est même déjà beaucoup, mais le vivre alors...

– peut-être que pour une première fois, si j'étais présent pendant que ...

Et ce couple qui avait amorcé une discussion plutôt cérébrale se retrouva, d'abord imperceptiblement puis impétueusement, dans un agréable état d'excitation sexuelle.

Léa entraîna Hubert dans la chambre.

Nu sur le lit, Hubert s'attendait à ce que Léa s'étende à ses côtés ou peut-être sur lui, mais il fut plutôt surpris par sa demande.

– J'aimerais bien te regarder pendant que tu te caresses. J'ai envie de voir comment tu fais monter le désir en toi et j'aimerais que tu

me dévoiles les chemins de ton plaisir. Et, rajouta Léa, si tu en as le goût, je me caresserai moi-aussi, excitée par ton regard.

Peu à peu, le regard fébrile qu'ils portaient l'un sur l'autre ainsi que le jeu de leurs mains fit naître un tendre état d'abandon.

Avec quelques mots murmurés d'une voix feutrée, Hubert tentait d'exprimer le bonheur qu'il éprouvait là tout de suite; ils étaient ensemble, l'harmonie et la confiance qui l'habitaient étaient si intenses qu'il se sentait flotter hors du temps.

– je ne sais comment nommer ce sentiment si précieux, avoua-t-il ne voulant pas se distraire par une discussion.

– tout simplement la béatitude, soupira Léa.

Chapitre 12

Julie-Anne était épuisée des discussions interminables et stériles avec Frédéric. Proche d'un état dépressif, elle pensait prendre un congé maladie. Toutefois, elle ne pouvait envisager de rester seule chez elle entre *quatre murs* se privant ainsi du seul aspect positif de sa vie; à savoir ses relations avec ses collègues. Ne plus se rendre au travail signifierait qu'elle n'aurait de liens qu'avec Frédéric ce qui malheureusement, compte tenu du contexte difficile de leurs relations, ne serait pas très sain pour son estime d'elle-même. Elle prit ainsi la décision de poursuivre son travail avec l'objectif de prendre soin d'elle notamment par ses interrelations. Mais dans sa réflexion, Julie-Anne n'osait pas reconnaître consciemment qu'elle souhaitait aussi par le fait même, retrouver un certain résident. Ainsi, un matin de fin octobre alors qu'elle se sentait particulièrement triste et animée par le besoin inavoué de rencontrer Philippe, elle se rendit à la cafétéria. Dès son arrivée, elle l'aperçut avec plaisir, installé à la table qu'il semblait avoir adoptée. Malgré un certain malaise, elle était rassurée de le savoir proche. Une pomme dans la main, une tisane dans l'autre elle s'approcha, il ne l'avait pas encore vu.

– *Humm*

Il leva la tête et le sourire accueillant qui illumina son visage dissipa l'hésitation qu'avait éprouvée Julie-Anne.

– *Je peux m'asseoir?*

– *Bien sûr*, s’empressa-t-il de lui répondre en se levant pour lui avancer une chaise.

Dès qu’elle fut installée près de lui, il l’observa longuement puis inquiet par son visage éteint, il poursuivit: *je suis content de vous voir, mais comment allez-vous vraiment?* lui demanda-t-il d’une voix chaleureuse.

– *Je n’ai pas bien dormi, et vous?*

Philippe savait bien que ce n’était ni l’endroit ni le bon moment pour tenir une conversation aussi authentique et intime que lors de leur rencontre précédente, aussi il aborda un sujet plus léger, soit sa décision de vendre son piano.

– *Je ne savais pas que vous aviez un piano, en jouez-vous souvent?*

– *Oh non, c’était le piano de ma femme.*

– *Je suis désolée*, lui répondit-elle ayant remarqué un nuage dans les yeux de Philippe.

– *Oh, ce n’est pas grave, mais peut-être pourrions-nous poursuivre notre discussion dans un autre lieu?*

– *D’accord*, lui dit-elle avec un sourire complice, *que diriez-vous du petit café de la dernière fois? Je pourrais m’y rendre après mon travail, cet après-midi.*

– *C’est une bonne idée, je vous y attendrai.*

– *Pourvu que l’on puisse se tutoyer ; je serais plus à l’aise.*

– *Certainement*, lui répondit-il avec spontanéité.

Julie-Anne retourna à son bureau le coeur moins lourd, puisque ce matin, elle avait quitté la maison en larmes à la suite d’une querelle avec Frédéric. C’était la première fois que leur dispute prenait une

telle ampleur. Une fois de plus, Frédéric lui avait reproché sa rencontre au restaurant avec *"les dingues qui croient aux rêves prémonitoires"* ». Depuis un mois, Frédéric lui répétait à chaque occasion que ces *nouveaux amis* étaient responsables de son état dépressif qui augmentait depuis cette fameuse rencontre. Mais ce matin, il était allé plus loin. Il lui avait révélé brutalement le fond de sa pensée qualifiant *"les autres rêveurs"* de personnes complètement désaxées pour ensuite lui affirmer, sans l'ombre d'un doute, qu'elle s'enfonçait dans une sorte de paranoïa. Il n'avait pas fait de comparaison avec la mère de Julie-Anne, mais elle avait bien compris le lien qu'il établissait. Jamais il ne l'avait blessée autant.

Aussi, la seule perspective du moment à venir avec Philippe en fin de journée lui apportait un précieux réconfort. La certitude d'être comprise et surtout respectée dans ce qu'elle vivait lui redonnait de l'espoir.

– *C'est bizarre, se disait-elle avec une pointe d'ironie, j'ai de l'espoir, mais je ne sais même pas ce que je peux espérer...*

Philippe se surprenait de regarder l'heure aussi fréquemment. Il attendait avec beaucoup de fébrilité le moment de se retrouver avec Julie-Anne au café. Certes, il sentait qu'elle avait besoin d'écoute et de compréhension, mais, honnête avec lui-même, il reconnaissait espérer la chaleur humaine qu'elle lui apportait et qui lui avait tant manqué depuis trop longtemps.

Julie-Anne venait à peine de le rejoindre au café qu'elle le déstabilisa par sa bonne humeur. Il s'était préparé à l'écouter puis à l'encourager, mais ce fut elle qui le relança sur la vente de son

piano et de ce que ça représentait pour lui. Il hésita n'ayant jamais vraiment partagé les émotions qu'il éprouvait depuis le décès de sa femme. Il ne s'était même pas autorisé à s'ouvrir à son frère pas plus qu'à ses enfants. Pourquoi, ce réflexe de se retenir, un manque de confiance envers les autres ou envers lui-même? Il n'en était pas certain, mais là, avec Julie-Anne, il voulut être capable de se dévoiler. Son besoin de partager sa peine de vivre seul, sans sa femme à ses côtés fut si puissant que malgré ses yeux humides qu'il s'empressait de sécher, il ne s'arrêta pas. Puis, vint l'instant de silence. Loin de ressentir un malaise, Philippe s'apaisa doucement. Quand Julie-Anne posa sa main sur la sienne, il en fut réconforté, mais immédiatement troublé par une érection vive et tout à fait imprévue. Complètement désarmé par le désir sexuel qui maintenant, venait de s'associer au bien-être qu'il ressentait par la présence de cette jeune femme, Philippe s'efforça d'éteindre ce début d'incendie.

Elle lui avait proposé de placer une petite annonce dans le bureau des employés pour son piano. Explorant quelques formulations, ils s'amuserent à rédiger des annonces de plus en plus loufoques. Pour un bref instant, leurs rires complices les transportaient en dehors du temps dans un univers sans contraintes.

– *Je te repose ma question de ce matin, comment vas-tu ... vraiment*, lui demanda-t-il après que ce court instant de bonheur se fut évanoui.

Et Julie-Anne de lui raconter sans pudeur le conflit de ce matin révélant l'allusion à peine voilée de Frédéric sur sa santé mentale.

– *Je ne veux pas être comme ma mère*, disait-elle à Philippe alors que son intonation trahissait la peur qu'elle éprouvait de lui ressembler.

– *Je suis persuadé que nous ne sommes pas fous Julie-Anne. Nous sommes plusieurs à avoir fait ce même songe, ça ne peut pas être une coïncidence. En plus, rajoutait-il, regarde comment nous agissons depuis ce fameux rêve; comme des malades mentaux? Non, nous cherchons à comprendre, à redéfinir nos priorités et à nous entraider. Ce que j'ai observé chez chacun de nous, et chez toi aussi bien entendu, me permet d'affirmer que nous sommes de meilleurs humains depuis. Et puis au pire, ou au mieux, si notre rêve prémonitoire ne se réalise pas, nous n'aurions pas perdu notre temps puisque nous cherchons à vivre mieux et que la solidarité que nous nous offrons est un bien précieux.*

À nouveau ils ont marché ensemble jusque chez Julie-Anne, elle confortée par la sagesse de Philippe, lui heureux du sourire qu'elle lui offrait. Le regardant poursuivre sa route, elle s'interrogea sur le lien qui se développait entre eux. "*Je me sens vraiment mieux, il m'a redonné confiance en moi. J'ai besoin de le revoir. J'aimerais tant que Frédéric me comprenne aussi bien*" se disait-elle en déverrouillant la porte.

Chapitre 13

Hubert s'affairait dans l'écurie. Depuis son réveil il était tourmenté par le sentiment diffus qu'une explication voulait s'imposer à son esprit. Mais en dépit de ses efforts, tout demeurait flou et il ignorait toujours de quoi il était question. Il avait alors choisit de ne pas s'y arrêter sachant par expérience, que "cela" deviendrait clair au moment où il cesserait d'y penser. Afin de se changer les idées, il se remémora la rencontre des "Quatres". Il y avait pensé souvent et en avait discuté à plusieurs reprises avec Léa. Ce matin encore, il se représenta mentalement la nature de cette bizarre rencontre de quatre individus liés par un rêve commun. *"Tout ça n'arrive pas pour rien* » pensait-il. Il tenta de se rappeler des interventions de chacun. Soudainement, la fourche chargée de foin, il s'immobilisa. Une phrase de Julie-Anne lui revint à l'esprit et avec ce nouveau souvenir sa pensée venait de s'organiser. Puis un élève arriva.

Dans son bureau, Julie-Anne impatiente, regardait l'horloge qui indiquait 14:30 heures. Il devait arriver vers 14:00 heures – *après mon dernier cours* lui avait-il dit. Elle était troublée par l'appel qu'il lui avait fait plus tôt et surtout par son empressement à la rencontrer dans la journée même, bien qu'elle était au travail.

Enfin la réceptionniste lui annonça son arrivée.

– *bonjour Hubert, assois-toi* , dit-elle le dirigeant dans la pièce bien éclairée. *Je suis contente de te voir ici, mais j'aurais pu te rencontrer au centre équestre en fin de semaine.*

– *Oui je sais, mais j'avais trop hâte de vérifier une idée qui me trotte dans la tête. Je suis désolé de mon retard, mon dernier élève a fait une chute, heureusement il ne s'est pas blessé.*

– *tu m'intrigues beaucoup, que veux-tu savoir de plus que lors de notre rencontre au café?* lui dit-elle en déplaçant sa chaise sur le côté de son bureau se rapprochant ainsi de Hubert.

– *bon, je me rappelle que tu avais fait mention d'une étoile particulière. Peux-tu m'expliquer plus en détail ce dont tu parlais.*

– *ah oui, c'était la nuit de la conjonction de Mars, Jupiter et Saturne.*

– *et qu'est-ce que ça signifie cette conjonction?*

– *la conjonction, c'est lorsqu'une planète se positionne exactement devant une autre ce qui donne l'impression que ces planètes fusionnent. Alors la conjonction dont je parlais concernait trois planètes, ce qui est encore beaucoup plus rare, tellement que ça n'arrive qu'une fois sur des centaines d'années. En plus, la vision que ces trois planètes n'en forment qu'une seule, n'est possible que d'un point précis sur la terre. C'est en 1948 que pour la première fois, des astronomes ont prédit que la conjonction de Mars, Jupiter et Saturne se réaliserait cette année le 1er juillet et depuis quelques mois, nous savions que la conjonction parfaite serait visible dans une zone avoisinant des coordonnées de longitude et de latitudes précises. Les scientifiques affirment que la conjonction parfaite des trois planètes, visible uniquement dans un périmètre limité et pour quelques secondes seulement, donnera l'image d'une seule et même étoile imposante par sa taille et sa luminosité. Et, je*

*peux te confirmer que cette zone correspond précisément au Mont-Saint-Hilaire. Si tu veux vérifier, j'ai noté les informations. Et Julie-Anne sortant un papier de son sac à main, lui retranscrit les coordonnées: 45*33'42" N latitude 73*10'26" W longitude.*

Aussi, il est confirmé poursuivit-elle en lui remettant la note, que le prochain alignement de Mars, Jupiter et Saturne se fera en 2501 et sera visible du même endroit. Toujours selon les scientifiques, il y aurait eu ici en 1502 cette même conjonction des trois planètes, et possiblement qu'il y en a eu d'autres depuis la nuit des temps.

– ouais, c'est très intrigant. Je me demandais donc, si ce phénomène que tu as vu ne serait pas en lien avec ce qui nous arrive, puisque nous avons vécu le même rêve et précisément la nuit de ce phénomène et que nous habitons tous près les uns des autres.

– Peut-être, répondit-elle, mais... il y a aussi d'autres personnes qui habitent dans le même environnement! Il faudrait vérifier auprès de quelques voisins.

Satisfait des détails fournis par Julie-Anne, Hubert s'informa de sa grossesse et de l'attitude de Frédéric.

– Bien et mal, lui répondit-elle laconiquement!

– Tu sais que si tu as besoin, je suis là tout comme Léa et Philippe.

– oui je sais, dit-elle tristement.

– Viens nous voir à la maison, ça te fera du bien et nous pourrons réfléchir ensemble.

Avant de se laisser, ils convinrent d'effectuer discrètement une petite recherche chacun dans son voisinage.

Quittant le bureau de Julie-Anne, Hubert se retourna et par curiosité lui demanda:

– *c’était beau à observer cette conjonction des trois planètes?*

– *finalement je ne l’ai pas vue*, lui répondit-elle, avec cette fois, un sourire équivoque.

De retour chez lui, Hubert cherchait à peaufiner son hypothèse avant l’arrivée de Léa lorsque son voisin arriva. En fait, celui-ci venait lui remettre du courrier que le facteur lui avait livré par mégarde. Profitant de cet heureux hasard, Hubert commença son enquête en improvisant sur le champ:

– *merci pour le courrier, c’est une drôle de coïncidence que tu viennes aujourd’hui parce que la nuit dernière j’ai rêvé que tu venais me voir pour un problème avec ton auto*, lui avait-il dit pour aborder le sujet.

– *ah, tu sais Hubert, moi les rêves je n’en fais jamais ou si j’en fais, je ne m’en rappelle jamais... sauf une fois*, rajouta-t-il s’apprêtant à repartir, *et celui-là je m’en rappelle encore.*

– *tu m’intrigues...*

– *Excuse-moi, je dois partir, ma fille m’attend pour la conduire au ballet. À la prochaine.*

Médusé et impuissant, Hubert n’eut d’autres choix que de regarder partir son voisin, frustré de ne pas avoir eu de réponse. *Aurait-il fait le même rêve*, se demandait-il? Il lui manquait encore des éléments pour étayer son hypothèse, mais il décida malgré tout, de la partager avec Léa dès ce soir.

La discussion entre Hubert et Léa était entrecoupée de "*veux-tu encore du potage*" et "*non, mais tu ne peux pas être certain qu'il soit question du même rêve*" le tout créant une cacophonie totale. Toutefois, ils se mirent d'accord sur la nécessité absolue de clarifier rapidement cette situation avec le voisin. Mais comment?

Poursuivant son idée malgré des données manquantes, Hubert expliqua son hypothèse. Pour lui, le point de départ se situait dans le phénomène des planètes fusionnées le soir du 1^{er} juillet. Cette date lui avait été confirmée par Julie-Anne. Lui-même se rappelait d'ailleurs que c'était le lendemain qu'elle avait annulé sa session d'équitation. Développant sa pensée il affirma avoir la conviction que le lieu précis où chacun d'eux se trouvait était un facteur déterminant pour leur rêve. Mais comment délimiter ce territoire? Julie-Anne lui avait remis les coordonnées du point où la conjonction des planètes était visible, mais en précisant qu'il s'agissait d'un point central et que la zone concernée pouvait s'étendre plus ou moins, sans autres précisions. De plus, un autre élément n'était pas résolu; tous ceux qui habitaient dans le même environnement en question devraient avoir fait le même rêve et ce n'était pas encore démontré.

Incapable d'arrêter le flot de ses questions et hypothèses, Hubert eut une nuit agitée.

Le lendemain matin, Léa se rendit à l'écurie afin de voir Hubert avant son départ pour la clinique. Dès qu'elle le vit, elle réalisa par sa posture qu'il était tourmenté. Voulant l'apaiser et l'inciter à exprimer ce qui l'inquiétait, elle se fit tendre, mais il resta

silencieux. Elle tenta l'humour, mais là aussi sans plus de succès. Hubert l'accompagna tout de même sur la galerie, toujours dans un état amorphe alors que Léa devenait de plus en plus inquiète. Elle lui fit un dernier câlin mais comme l'un et l'autre éprouvaient un état d'inconfort, ils demeuraient seuls. Le cœur lourd, elle démarra.

Quant à lui, Hubert demeurait sur le balcon malgré que Léa n'était plus visible depuis déjà un bon moment. Immobile, les yeux fixés sur l'horizon et l'angoisse toujours présente, il se sentait comme si le sol se dérobaient sous ses pieds. Dans un état second, il se dirigea gauchement vers l'écurie. Ce ne fut qu'au moment où il s'apprêtait à monter son cheval qu'il prit enfin conscience de la nature de son angoisse: *il allait mourir dans peu de temps, il ne le voulait pas, il avait encore trop de projets à vivre, il avait enfin trouvé l'âme sœur, il s'inquiétait pour ses chevaux, non il ne voulait pas mourir.* Dans un état second, distrait par le trouble qui l'habitait, il entraîna machinalement Béco à faire quelques pas afin d'ajuster les sangles. Celles-ci étant parfaites, il réalisa qu'il venait tout juste d'exécuter cette opération. Inquiet de lui-même, le pied solidement appuyé dans l'étrier, Hubert enfourcha sa monture. Empruntant le sentier boisé longeant le site de la Maison amérindienne, il se dirigea vers le Fort de Chambly. bercé par le pas régulier de son mustang, Hubert s'apaisa peu à peu. Il gratifia sa monture de longues caresses sur son cou cuivré et soyeux. Homme et cheval ne faisaient plus qu'un, ce qui permit à Hubert de se laisser envahir peu à peu par l'insouciance et la sérénité que lui transmettait la bête avec une grande humanité.

Dans cet état d'harmonie, Hubert guida son cheval vers la rivière des Hurons. Puisque cette année l'automne était particulièrement sec, le cours d'eau avait perdu la moitié de son débit. C'est ainsi que Hubert et sa monture purent longer, sur les berges asséchées, l'eau qui s'écoulait paisiblement jusqu'au bassin de Chambly. Alors que Béco s'était arrêté pour s'abreuver, Hubert observa la nature qui l'entourait; devant lui le Richelieu et son vaste bassin, à sa gauche un immense champ jauni dont il ne restait que des plans ravagés et dépouillés de leurs épis, et à sa droite la montagne magnifique et immuable. En vérité, il faisait plus qu'observer, il se fondait littéralement dans tout ce qui l'entourait. Habité d'un étrange état d'exaltation, il se sentait être une partie de cette nature, n'ayant pas plus, ni moins d'importance que les plants de maïs désarticulés dans le champ, que les milliards de gouttes d'eau du Richelieu ou que l'énormité de la montagne. Cet état de fusion avec la nature, il l'avait déjà entrevu quelques fois lorsque couché sur le sol, il observait les étoiles pour ensuite se sentir si petit dans l'immensité de l'univers. Mais aujourd'hui, conscient que le compte à rebours était inévitablement enclenché, il le vivait avec une intensité décuplée.

Je ne suis pas triste, se dit-il, je ne suis pas joyeux, je suis tout simplement!

Une légère traction sur la bride vers la gauche amorça le retour du tandem au point de départ. En parfaite symbiose, monture et cavalier empruntèrent le sentier accidenté qui contournait la montagne. Pour un moment, Hubert consacra toute son attention sur les obstacles à éviter se trouvant ainsi libéré de toutes pensées. Mais après que le parcours sinueux et ses obstacles furent dépassés,

l'homme et son cheval se retrouvèrent dans un champ dépouillé. Devant cet espace vide et n'ayant plus d'écueils à surmonter Hubert perdait par la même occasion ses repères. Ses pensées complètement désorientées lui donnèrent le vertige. Le coeur battant, c'est par une brève pression des étriers et un relâchement de la bride qu'il abandonna à Béco, la direction à prendre. Celui-ci, instinctivement pressé de traverser cette zone aride, parti droit devant au galop. Enfin parvenu à la lisière du boisé, Hubert freina leur allure. Pendant que sa monture adoptait un pas tranquille, il reprit le contrôle de son esprit et s'attarda sur une réflexion précise; *comment vivrai-je ou plutôt, se disait-il, comment se déroulera le passage de ma vie à ma mort?*

Le soleil d'automne qui s'apprêtait doucement à disparaître de l'autre côté de l'horizon prolongea sa méditation. Il observait la lumière agonisante qui dans son ultime expression, s'infiltrait entre les troncs d'arbres du sous-bois pour redonner vie aux feuilles mortes tapissant le sol. *La mort engendre la vie* se disait-il sans état d'âme.

Pressé par l'appétit qui enfin se manifestait et anticipant la présence du ruisseau à la sortie du boisé, Hubert força l'allure de son cheval. Puis dans un élan suprême, cavalier et monture amalgamés, franchirent majestueusement le cours d'eau; cette démarcation que Hubert imagina être le symbole de son passage de cette vie à une autre.

Revenu à la maison, Hubert s'efforça de prolonger en lui, aussi longtemps que possible, ce sentiment incomparable d'être

réellement une partie de l'Univers. Aussi, dès l'arrivée de Léa, il tenta, mais avec un succès mitigé de lui partager son état. Il ne trouvait pas les mots pour décrire cet état exceptionnel qui l'habitait tout entier.

Léa, enfin rassurée sur l'état d'âme de Hubert, s'efforçait d'imaginer le sentiment qu'il lui communiquait avec force et conviction. Mais, tout ce qu'il lui décrivait demeurait confiné au niveau de sa pensée. Malgré ses tentatives, elle ne parvenait pas à ressentir dans son corps et dans son âme l'état de grâce qu'il souhaitait lui faire découvrir. C'est alors que Hubert pensa qu'un feu de foyer pourrait créer une ambiance propice afin que Léa ressente dans son corps et son esprit le sentiment qu'il avait expérimenté. Mais aussitôt que le crépitement du feu se fit entendre, ils se retrouvèrent enlacés sur le sofa vieilli et la sensation recherchée se concrétiserait par un autre chemin.

Il y avait longtemps que Hubert n'avait pas connu un sommeil aussi régénérateur. Aussi dès son réveil, il se sentait prêt à rencontrer son voisin afin de clarifier s'il était question du même rêve. Et pour une rare fois, il abrégua le brossage de ses bêtes. C'est ainsi que dès 7:30 heures, après avoir sorti ses chevaux de l'écurie, il se rendit chez son voisin. Ce n'est qu'après avoir sonné à la porte qu'il s'inquiéta de la possibilité qu'il soit encore couché à cette heure surtout un samedi. Mais son inquiétude fut de courte durée, car la porte s'ouvrit rapidement. Puisque le voisin était accueillant, Hubert malgré son malaise retrouva une certaine contenance et s'excusa de l'heure matinale.

– *ne t'en fais pas, tu ne me réveilles pas, viens, veux-tu un café*
– *heu, heu, je ne voudrais pas te déranger*
– *assoies-toi je te sers un café puis tu me racontera ce qui t'amène chez moi ce matin.*

Encouragé par cet accueil somme toute sympathique, Hubert sirotant son café expliqua brièvement le rêve qui le préoccupait.

– *je ne savais pas que tu accordais de la crédibilité à ces choses,* lui répondit son voisin étonné par le récit de Hubert. *Je te rassure tout de suite, mon rêve n'a aucun rapport avec ce que tu m'expliques. Il était question d'une inondation comme celle que nous avons eue il y a quatre ans, tu n'étais pas encore propriétaire du centre à ce moment. J'avais fait ce rêve quelques jours après l'inondation. Je pense que ça m'avait vraiment traumatisé. J'espère que tu ne crois pas à ce genre de rêve prétendument, prémonitoire.*

Hésitant et encore gêné, Hubert laissa son voisin le rassurer avant de repartir songeur.

Alors qu'il marchait vers chez lui, il réalisa être secrètement ravi de l'hypothèse qui semblait se confirmer à savoir qu'il faisait partie d'un cercle restreint; celui des Quatres. Cela devait encore se vérifier, mais il avait la conviction qu'il n'y avait qu'eux. Mais alors, quel était l'élément qui les distinguait?

Chapitre 14

Immobile dans son bureau devant un écran encore éteint, Julie-Anne meurtrie, retenait ses larmes. Ce matin gris et froid du mois des morts n'était pourtant pas la cause de sa tristesse. Hier soir, voulant à tout prix protéger le climat de paix précaire qui régnait dans son couple depuis quelques jours à peine, elle s'était abstenue de raconter à Frédéric la démarche de Hubert qui l'avait rencontrée au bureau. Mais, ce fut un autre sujet qui provoqua Frédéric. Ainsi, après qu'il eut pris trop de vin, Frédéric l'avait chargée avec une intensité telle que Julie-Anne fut littéralement dépouillée de toute estime d'elle-même. Les mots qu'il lui avait lancés à la figure avec une agressivité jusqu'alors insoupçonnée résonnaient encore dans sa tête:

– Parce que tu crois à ton satané rêve prémonitoire, tu m'éloignes de toi et tu nous empêches de vivre ce moment précieux, tu en es déjà à ton troisième mois et ta paranoïa va nous séparer.

Pourtant la soirée avait bien commencé malgré un fond de mauvaise humeur qu'elle avait perçue chez Frédéric. C'est au moment où elle avait abordé la question de parrain et marraine que Frédéric avait manifesté ouvertement des signes d'agressivité.

– tu cherches un parrain et une marraine pour prendre en charge notre enfant quand tu seras morte, c'est bien ça, lui avait-il en haussant la voix.

– je ne veux pas qu'on se querelle, lui avait-elle répondu d'un ton qu'elle voulait apaisant.

– tu ne veux pas, mais tu ne fais rien pour changer la situation. Tu t'enfonces dans tes superstitions et je n'ai plus de place. Tu me blâmes de ne pas te comprendre alors que je cherche à t'enlever cette idée stupide que tu mourras dans un an. Tu es comme ta mère, tu gâches tout.

Une fois de plus, une fois de trop, ils avaient dormi sans se toucher.

Dans son bureau trop vitré, Julie-Anne avait passé la journée à dissimuler sa détresse évitant toute discussion avec ses collègues. *Il ne me reste qu'une demi-heure avant de partir*, se dit-elle afin de ne pas s'effondrer.

Pendant que Julie-Anne parvenait péniblement à garder sa "tête hors de l'eau", à quelques rues de là, le claquement d'une porte coulissante descendue bruyamment fit sursauter un promeneur. Puis le vrombissement d'un moteur attira son regard vers un camion disparaissant à l'intersection.

Pourquoi ce camion attire-t-il mon attention, réfléchissait Philippe, agacé et intrigué par cette banalité qui interrompait le cheminement laborieux de ses pensées.

Car depuis son réveil, Philippe manquait d'énergie. Déjà la veille il se sentait dans ce même état sans pouvoir en identifier les causes. Tout l'avant-midi il avait lutté contre son sentiment d'inutilité. *Je suis prêt à partir tout de suite, pour quoi attendre un an*, s'était-il dit au plus bas de ses pensées. Prenant conscience de son

désespoir, il avait décidé de sortir et marcher jusqu'à ce qu'il retrouve une raison d'être.

C'est ainsi que plus ou moins consciemment, ses pas l'avaient conduit vers la rue de Julie-Anne. Il en était à s'avouer que son désir d'aider Julie-Anne, aussi noble soit-il, était aussi intimement rattaché à son propre besoin d'être utile, lorsque ce fichu camion était venu le distraire.

Les collègues de Julie-Anne étaient enfin partis. Les tâches qu'elle avait finalement exécutées avec minutie avaient eu l'effet temporaire d'un analgésique. Mais, maintenant que l'heure du départ sonnait, Julie-Anne sentait la panique l'envahir. L'image de son couple qui se désagrégeait occupait toutes ses pensées.

Une fois à l'extérieur, elle grelotta, de froid mais aussi de l'angoisse du retour. Malgré le temps maussade elle marchait lentement pour retarder autant que possible son arrivée à l'appartement. Ce foyer qui, il y a quelques semaines encore, était associé à un nid d'amour lui apparaissait maintenant hostile.

Irrité par l'humidité et le froid, Philippe s'était résolu à boutonner son manteau. Pensif, il regardait devant lui les flots agités par le vent. Il était tourmenté par cette question qui s'imposait à son esprit: *que restera-t-il de moi après ma mort? Aurai-je laissé une marque de mon passage sur cette terre?* Cette pensée lui rappela

les paroles d'une chanson de Jacqueline Dulac, "*quand la mort me viendra, aurai-je assez aimé, aurai-je assez donné....*"³

C'est curieux, pensa-t-il en reprenant sa marche avec un certain sourire, c'est cette même interprète qui chantait "... on devrait mourir lorsqu'on est heureux".⁴ Est-ce à dire que le bonheur et la mort sont irrémédiablement unis ?

Et comme il l'espérait secrètement, la silhouette qu'il vit approcher était bien celle de Julie-Anne. Heureux de la reconnaître, il fut tout de suite inquiet par la démarche chargée de lourdeur qu'il observait chez celle-ci.

– *Bonjour Julie-Anne*, lui dit-il lorsqu'elle arriva à sa hauteur.

Surprise, elle leva la tête.

– *Philippe, c'est toi...*

Il fut remué par le visage triste de Julie-Anne et ses yeux cernés, presque éteints, qui le regardaient.

– *Ça ne va pas hein,*

– *Non, et je ne sais plus quoi faire.*

– *Si tu veux, je marche avec toi et on pourra jaser.*

Attentif au désarroi de Julie-Anne, Philippe se retenait de l'entourer de son bras pour la consoler. Il ne savait pas trop comment la rassurer puisque selon ce qu'elle lui révélait, son couple était vraiment mal en point.

³ Quand la mort me viendra, Jacqueline Dulac

⁴ Lorsqu'on est heureux, Jacqueline Dulac

– *Vous pourriez consulter un psychologue*, lui dit-il au moment de traverser une intersection.

– *Je risque de passer pour une cinglée*, répondit-elle en baissant la voix et en pressant le pas devant l’approche d’une voiture.

Arrivé devant le domicile de Julie-Anne, Philippe s’arrêta à ses côtés, les bras figés alors qu’elle lui disait "*au revoir*". Ne sachant pas quelle attitude adopter, il hésita.

– *Je suis là pour toi*, lui dit-il enfin en déposant sa main sur son épaule.

– *Merci*, lui répondit-elle en le regardant droit dans les yeux, *je suis reconnaissante de ton appui*.

Refusant la mélancolie que lui inspirerait la porte refermée sur Julie-Anne, Philippe s’empressa de reprendre sa marche. Il n’avait pas fait trois pas qu’un cri l’immobilisa:

– *Philippe...*

Le cri de Julie-Anne lui avait glacé le sang. Appréhendant le pire, il rebroussa chemin pour la rejoindre sur la galerie.

– *Il est parti, le vaisselier de sa mère n’y est plus*, lui dit-elle le visage livide, *viens je t’en prie, entre avec moi*, ajouta-t-elle le tirant résolument par le bras. Ému, Philippe entra pour une première fois dans le logement de Julie-Anne. Guidé sans ménagement, il traversa le salon sans même remarquer l’horloge grand-père tout à fait identique à celle dont il s’était départi chez un antiquaire au décès de sa femme. Immobilisé sur le seuil de la cuisine aux côtés d’une Julie-Anne complètement dévastée, il

observa trois petits cadres et une figurine déposés cyniquement par terre devant un espace dépouillé sur le mur.

– *c'était son meuble fétiche*, murmura-t-elle la voix entrecoupée de sanglots, *nous avons décoré la pièce expressément pour le mettre en valeur.*

Philippe caressa doucement l'épaule de Julie-Anne espérant la reconforter.

– *Ne restons pas ici*, lui dit-il après qu'elle se soit blottie dans ses bras, *allons chez moi*, rajouta-t-il spontanément.

– *Je travaille à la Résidence, les gens me connaissent, je ne peux pas entrer chez toi.*

– *C'est vrai, allons à notre restaurant et nous réfléchirons à tout ça.*

Ils firent le court trajet sans échanger un mot, chacun absorbé dans ses pensées. Aussitôt installés dans leur "refuge" Philippe s'empressa de l'interroger sur de la parenté ou des amies pouvant la soutenir dans ce moment difficile.

– *Non, je n'ai aucune parenté dans la région*, lui dit-elle après avoir commandé exceptionnellement un café, *en plus, ma seule vraie amie habite à plus de deux heures de route.*

Alors que Philippe s'apprêtait à vérifier d'autres ressources possibles, il fut interrompu par un appel. Regardant l'identité de son correspondant, il décida de répondre malgré la déception qu'il avait lu sur le visage de Julie-Anne.

– *bonjour Hubert*, répondit-il souhaitant par le fait même, informer Julie-Anne du correspondant qui l'appelait.

–

– *Bien c'est normal, elle est avec moi*, dit-il en regardant Julie-Anne.

–

– *Nous sommes à notre resto, venez nous rejoindre et on en parlera.*

Devant le regard interrogateur de Julie-Anne, il lui expliqua:

– *C'était Hubert, il cherchait justement à te joindre pour t'informer de sa démarche auprès de son voisin. Il était plutôt excité et ne parvenant pas à te contacter il voulait me rencontrer avec Léa pour m'exposer son idée. Je crois que c'est un bon moment pour nous retrouver tous les "Quatres". N'oublie pas Julie-Anne que nous sommes vraiment ensemble et prêt à nous entraider. Notre lien n'est pas superficiel et je t'assure que nous serons avec toi, tu ne seras pas seule pour traverser cette tempête.*

Julie-Anne le regardait avec ses yeux humides, mais esquissa tout de même un demi-sourire. Philippe encouragé par sa réaction déposa brièvement sa main sur celle de Julie-Anne exerçant une pression chaleureuse avant de la retirer.

– *es-tu en mesure de conserver seule ton appartement*, lui demanda-t-il, un peu mal à l'aise.

– *Oh, ne t'en fait pas, j'ai de l'argent de côté et je n'ai pas de problèmes financiers. C'est plutôt ce qui va m'arriver à moi et à mon bébé qui m'inquiète.*

En prononçant ces mots, Julie-Anne réprima ses larmes. D'un geste tendre, Philippe enveloppa affectueusement la main tremblante de l'âme en détresse. Un silence bienveillant apaisa peu à peu la souffrance de Julie-Anne.

Ce fut peu après que Hubert et Léa les retrouvèrent dans cette section un peu à l'écart qu'ils avaient adoptée lors de leur première "réunion". Dès que leurs commandes furent notées, Hubert s'inquiéta de l'air déconfit de Julie-Anne. Celle-ci expliqua spontanément sa situation et son inquiétude "*surtout pour notre .. mon bébé,*" précisa-t-elle.

Ce n'était que la deuxième rencontre du groupe des "Quatres". Tous s'étaient engagés à être disponible pour chaque membre de leur groupe insolite et voilà qu'aujourd'hui ils expérimentaient leur solidarité. Ils partageaient le même destin d'une fin de vie déjà fixée dans le calendrier. Mais chacun cheminait à sa façon dans cette fatalité et c'était là, se disaient-ils, que résidait leur force et que cette énergie, mise en commun vaincrait toutes leurs appréhensions. Aussi, n'avaient-ils déjà plus ces barrières qui trop souvent font obstacle à la proximité et à l'authenticité des humains entre eux. Le bien paraître, la peur du jugement par l'autre, la gêne et la crainte de déranger ou d'ennuyer l'autre, tous ces écueils n'existaient plus entre eux. Ne restaient que la peur du vide ou la

soif de vivre, le sens de sa vie à trouver, et l'acceptation de cette mort déjà annoncée.

Léa tenta une approche auprès de Julie-Anne. Comme celle-ci était effondrée par le départ de Frédéric, il lui fallait identifier ce que cette absence ou ce vide créait chez elle. Et de fil en aiguille, Julie-Anne comprit que, tout comme Léa qui devait faire le deuil de ses projets d'aide humanitaire, elle devait faire le deuil de la vie familiale qu'elle avait imaginée.

– mais, poursuivait Léa, ça ne veut pas dire être en deuil jusqu'à la fin de tes jours, tu peux t'efforcer de te connecter avec cette soif de vivre que tu possèdes en toi comme chacun de nous.

– avant de rencontrer Frédéric, je ne trouvais rien d'intéressant dans ma vie, répondait-elle complètement démoralisée, et maintenant qu'il est parti, ma vie sera encore plus insignifiante et je n'aurai rien à offrir à mon enfant.

Hubert bien conscient qu'en ce moment, Julie-Anne était incapable de puiser dans ses ressources personnelles, l'invita à passer la fin de semaine chez lui, *chez-nous* précisa-t-il observant l'approbation spontanée de Léa.

C'est ainsi que le groupe des "Quatres" quitta le restaurant.

Après que le groupe se fut séparé, Philippe quant à lui, ressentait douloureusement la solitude l'envahir avec une telle avidité qu'il craignit à cet instant, de perdre pour toujours toute capacité de

ressentir de la joie. Il avait conscience que le départ de Léa, Hubert et Julie-Anne ensemble, alors que lui retournait seul chez lui, avait déclenché ce désespoir qui maintenant l'habitait. Pourtant, il s'était sincèrement réjoui du support que le couple offrait à Julie-Anne. Et pour une première fois, Philippe poursuivait sa réflexion malgré la souffrance qu'il ne cherchait plus à fuir. Il réalisait ainsi que dans sa vie, il s'était toujours exigé d'être autonome au point de rejeter à l'avance tout soutien qui pourrait lui être offert.

"Pourquoi j'approuve l'entraide pour les autres et la refuse pour moi", s'interrogeait-il en ouvrant sa porte.

Il n'avait pas envie de se coucher immédiatement. Dans son appartement amèrement silencieux, il se prépara donc un thé pour se reconforter, puisque ce soir il en avait vraiment besoin, mais aussi parce qu'il tenait à comprendre pourquoi jusqu'à maintenant il s'était obligé de croire et d'agir comme s'il n'avait pas besoin des autres.

"Une personne a-t-elle moins de valeur parce qu'elle a besoin d'aide," pensait-il, connaissant déjà la réponse. *"Qui suis-je pour me croire invincible",* se disait-il portant ainsi un jugement dur, mais lucide sur lui-même. Il se rappela, avec un certain réconfort, le bien-être qu'il avait ressenti lorsqu'il s'était ouvert à Julie-Anne sur sa peine de vivre seul.

Pendant que Philippe se débattait avec son tribunal intérieur, Julie-Anne douchée et vêtue du peignoir de Léa, tenait fébrilement une tasse de tisane entre ses mains en écoutant Hubert lui partager quelques confidences sur son vécu lors de sa séparation.

– *ma plus grande angoisse, lui disait-il, fut de me retrouver seul avec moi-même sans support de l'extérieur. Je t'avoue qu'il s'en est fallu de peu pour que j'abandonne mon objectif de me reprendre en main. J'ai même failli me perdre dans une secte religieuse et lui laisser le pouvoir de contrôler ma vie.*

– *oh, ça ne risque pas de m'arriver, lui répondit-elle spontanément, je n'ai vraiment aucune attirance pour les religions.*

Mais à peine Julie-Anne avait-elle prononcé ces paroles qu'elle craignait de l'avoir blessé et s'empressait de rajouter: *mais je comprends très bien à quel point nous sommes vulnérables dans ce genre de situation.*

Le retour providentiel de Léa à cet instant précis dissipa le malaise de Julie-Anne. Hubert en profita pour s'éclipser. Se retrouvant enfin seule avec Léa, Julie-Anne ne put retenir plus longtemps les larmes qu'elle avait contenues devant Hubert et Philippe. Léa s'approcha et de la main, invita Julie-Anne à déposer sa tête sur son épaule. Elle caressa alors délicatement ses cheveux telle une mère protectrice. Julie-Anne, comme un jeune enfant blotti sur sa mère s'abandonna aussitôt et peu à peu ses larmes se tarirent. Les paroles réconfortantes, mais plus encore, le silence apaisant qui les enveloppaient grâce à la sécurité personnelle de Léa permirent à Julie-Anne de glisser doucement vers un sommeil réparateur.

Revenu discrètement auprès de Léa, Hubert l'aida à déplacer Julie-Anne dans le bureau où ils avaient préparé un lit de fortune. Satisfaits que leur invitée ait pu enfin s'abandonner, ils se retrouvèrent dans leur chambre. Malgré leurs corps nus collés l'un à l'autre, ils n'eurent pas le goût de la jouissance, mais le besoin

d'un partage de tendresse et d'affection, manifestement déclenché par la détresse de Julie-Anne.

Pendant ce temps, seul chez lui, Philippe qui avait terminé son thé depuis longtemps se perdit dans ses réflexions comme dans un labyrinthe où il ne trouvait pas la sortie. Il décida d'aller se coucher. Il fut longtemps inconfortable avant que ses draps ne se réchauffent enfin. Fatigué de réfléchir, mais incapable de stopper son interminable questionnement, il pensa se changer les idées par quelques caresses qui pourraient lui apporter un sentiment de plénitude. Mais il écarta cette perspective sachant que ce soir, la solitude lui était souffrante et qu'il ressentirait plutôt un vide désespérant. Il choisit alors de concentrer sa pensée sur l'étrange sentiment qui l'habitait depuis qu'il savait ses jours comptés; était-ce de la peur, de l'angoisse ou une impression d'inutilité de sa vie? *"J'aurais voulu laisser ma trace dans ce monde, que mon passage sur terre ait apporté quelque chose à l'humanité"*, se surprenait-il à penser. Aussi, il reconnaissait enfin qu'il avait vraiment peur de la mort, sa mort qui surviendrait dans quelques mois. Souffrirait-il, serait-ce une mort paisible ou violente? Il n'en savait rien et honnêtement, il ne tenait pas à le savoir, du moins pas à ce moment-ci. Il ne voulait que se débarrasser de l'angoisse qui était toujours présente en lui comme une épine enfoncée dans sa peau lui infligeant une douleur permanente. *"Pourrai-je trouver la sérénité malgré cette épine"* se disait-il. Épuisé, il s'efforçait de s'apaiser afin de trouver le sommeil. Mais incapable d'arrêter ses pensées, il s'agitait dans son lit jusqu'au moment où, vaincu physiquement et psychologiquement, il s'avoua enfin: *"je n'y arriverai pas tout seul, j'ai besoin des autres"*.

Au moment où Philippe trouvait enfin le sommeil, Hubert dans son lit empreint de tendresse, caressait le dos de Léa, tout en laissant libre cours à ses pensées:

– je crois que nous avons fait du bien à Julie-Anne. Elle n'est plus seule à porter son chagrin, nous l'avons réconfortée ... mais je pense à Philippe. Je me demande quels sont les sentiments qu'il éprouve, là tout seul dans son appartement.

– je suis convaincue qu'il a autant besoin de tendresse et d'humanité que nous trois ici ce soir; lui répondit-elle. Nous devrions en parler avec lui dès que possible!

Chapitre 15

Assis devant son assiette où une rôtie à peine entamée et désespérément froide semblait le narguer, Philippe tardait toujours à accomplir la démarche qu'il s'était pourtant promis de faire depuis son réveil. Déçu de lui-même, irrité par son inaction, il se leva brusquement, vida avec impatience son assiette dans la corbeille puis la main moite, saisit le téléphone. Les doigts crispés sur le combiné, il répéta pour se donner du courage: "*j'ai besoin des autres, j'en ai vraiment besoin*".

Hubert venait de réchauffer les cafés de Léa et Julie-Anne lorsqu'il entendit la sonnerie. S'empressant de replacer la carafe, il répondit à l'appel:

– *oui allo,*

–

– *oui, oui, amène-toi, non, non tu ne nous déranges pas du tout, au contraire, nous avons vraiment envie de te voir!*

" *C'était Philippe,* précisa Hubert devant les regards interrogateurs de Léa et Julie-Anne, *il m'a juste dit qu'il avait besoin de nous voir.*

– *je suis contente qu'il nous rejoigne,* s'empressa de répondre Julie-Anne. *Hier, il était présent et disponible pour moi et quand je suis partie avec vous, je me sentais un peu mal pour lui puisqu'il restait tout seul.*

– *Moi aussi je suis contente de le revoir*, précisa Léa, *après notre rencontre d'hier, je me demandais justement comment provoquer rapidement une rencontre avec lui parce que malgré sa fierté je crois qu'il a besoin de support et voilà que c'est lui qui prend les devants.*

– *Avec ce que nous vivons, nous avons besoin les uns des autres*, déclara Hubert avec une solennité approuvée silencieusement par les deux femmes, *nous formons réellement un groupe singulier!*

Pendant que chacun tentait d'anticiper le but de la visite de Philippe, celui-ci encore fébrile, enfilait son manteau d'automne. Puis, s'arrêtant juste avant de franchir la porte de son appartement, il prit une grande respiration pour ensuite exécuter un rituel. Ainsi, dans un geste tout à fait bizarre pour un éventuel observateur, mais chargé de symboles pour lui, il plaça ses mains sur sa tête, mima l'action d'y retirer quelque chose, pour ensuite la jeter derrière lui. Puis il reporta ses mains sur son coeur. "*Je ne veux plus vivre avec l'orgueil*" prononça-t-il d'une voix forte, qui le surprit lui-même. "*Je veux vivre avec mon coeur, partager mes sentiments*" dit-il, prenant bien soin cette fois de baisser le ton. Verrouillant la porte, il s'encouragea par une réflexion bienveillante: "*ça y est, je ne peux plus reculer maintenant, je vais leur parler de moi, m'ouvrir à eux*". Il pensa que pour le peu de temps qu'il lui restait à vivre, il ne voulait plus donner une image de lui, mais être vrai et qu'il n'avait rien à perdre à montrer qui il était véritablement.

Attentif au bruit des pas sur la galerie, Hubert ouvrit la porte avant même que Philippe n'ait eu le temps de frapper. Sensible au désarroi de son ami, sentiment qu'il avait bien décodé lors du bref

appel téléphonique, l'accueil qu'il lui offrit fut empreint d'une profonde humanité. Philippe, ému et vulnérable accepta, pour une première fois sans se cabrer, l'accolade chaleureuse de Hubert. Instinctivement liés par une émotion intense et inhabituelle, les deux hommes se rendirent dans la cuisine où étaient toujours attablées leurs amies.

– *bonjour Philippe, je pourrais te faire un thé si tu préfères*, dit Léa impressionnée par l'expression indicible des deux hommes qui prirent place à la table.

– *merci*, répondit-il, *mais j'aime bien le café aussi le matin de temps en temps*.

Et dès que Hubert eut versé le café dans sa tasse, Philippe, craignant encore de ne pouvoir s'ouvrir, s'empessa de révéler le but de sa visite.

Il n'y eut plus aucun bruit dans la maison. Tous écoutaient respectueusement cet homme fier et indépendant, exprimer, parfois en trébuchant sur ses émotions, mais sans pudeur, son besoin de l'autre. L'ampleur de sa détresse les bouleversa lorsqu'il leur avoua avoir réalisé récemment que ses questions aux vendeurs lors de ses séances de magasinage n'étaient que des prétextes. C'était son isolement qu'il voulait briser tout en ne s'impliquant pas affectivement. Après ce premier et difficile aveu, Philippe rassuré par la solidarité que ses amis lui offraient, se risqua à dévoiler ce qu'il n'avait jusqu'alors partagé avec personne d'autre que sa femme, soit l'immense peine qui l'accablait concernant la relation quasi impossible et trop souvent toxique avec son fils aîné. Il expliqua être assez lucide pour comprendre qu'afin de se protéger de cette souffrance, il s'était durci le coeur et qu'il en payait un

prix fort élevé. Cependant, quoiqu'il portait un jugement plutôt sévère sur son rôle de père, il ne pouvait s'empêcher de croire que l'autre parent avait nourri sournoisement chez son fils l'animosité qui l'habitait de même que ses souvenirs tronqués par des informations déformées. La vengeance était le seul objectif de cette femme blessée par le divorce et peu lui importait que la guérilla qu'elle menait contre lui, atteignait aussi son fils.

– en dépit des nombreuses frustrations, peines et déceptions que j'ai vécues tout au long de ma vie, cette triste situation est la seule qui fait exploser en moi un sentiment d'injustice, disait-il en se raclant la gorge.

Puis, Philippe raconta son histoire d'amour avec sa femme ainsi que l'arrivée de leurs deux enfants. Il était fier de lui, fier de la mère de ses enfants aussi parce qu'à ses yeux, sans avoir été des parents parfaits, loin de là, ils avaient vraiment offert à leurs enfants, le meilleur d'eux-mêmes, ce qui s'est avéré très bien considérant leur manière d'être des adultes. La fierté qu'il ressentait pour Victor et Delphine se lisait sur son visage maintenant apaisé et ses amis en furent touchés.

Aussi, l'ouverture sans artifice de Philippe, sa vulnérabilité affichée sans réserve, et sa confiance totale envers ses compagnons, insuffla un état d'esprit similaire chez chacun. Il se créa alors dans cette cuisine avec ses occupants, un moment magique, comme une brèche dans l'univers où le cours du temps était suspendu. Les peurs, les questions et les croyances furent nommées, reçues et réfléchies par chacun avec authenticité.

Hubert profita de ce climat de confiance pour révéler son grand intérêt par tout ce qui était décrit comme "paranormal". Il confia même être persuadé que les situations de mort imminente et de vie après la mort qui sont relatées dans certains ouvrages ne sont que la pointe de l'iceberg d'un monde que nous sommes incapables de nous représenter par nos connaissances trop limitées. Il utilisa l'autodérision pour décrire ses perpétuelles réflexions philosophiques sur le sens de la vie, réflexions qui se transformaient alors par des séances interminables de brossage de ses chevaux.

– *Heureusement*, rajouta-t-il avec un large sourire, *les chevaux profitent de ces moments privilégiés prolongés et moi je finis par profiter de leur insouciance.*

Bien entendu, ils ne pouvaient répondre unanimement à la question: *le cerveau crée-t-il l'esprit ou n'est-il qu'un élément par laquelle l'âme peut se manifester chez l'être humain?* Léa quoique seule à soutenir sa théorie que la matière créait la pensée et qu'ainsi, lorsque le cerveau cessait de fonctionner, l'esprit n'existait plus, s'efforçait d'en faire la démonstration par des explications scientifiques. Elle avoua tout de même qu'elle préférerait partager la même conviction que ses compagnons que l'esprit ou l'âme survivrait après la mort du cerveau.

Un silence méditatif suivit l'intervention de Léa.

Puis Hubert ramena le débat sur leur situation bien particulière:

– *Je crois que nous sommes les seuls à avoir vécu ce même rêve. Je voulais te rejoindre hier*, continua-t-il en regardant Julie-Anne,

pour te parler de ma démarche avec mon voisin. Son rêve n'avait rien de commun avec les nôtres.

– alors, s'il n'y a que nous qui avons fait ce rêve, la question qui me tourmente est pourquoi nous et comment cela s'est-il produit, soulevait Léa?

– je crois que c'est d'abord en lien avec la conjonction de Mars, Saturne et Jupiter affirma Julie-Anne qui malgré les regards étonnés, poursuivait ses explications; je suis certaine que ce même rêve prémonitoire que nous avons tous fait a été déclenché par ce phénomène. D'ailleurs c'est aussi cette même nuit que j'ai vraiment senti dans mon corps que je devenais enceinte.

– oui, mais je ne l'ai même pas vu ce phénomène, clarifia Léa.

– moi non plus, s'exclamaient quasi simultanément Hubert et Philippe.

– mais moi non plus je ne l'ai pas vu, précisa Julie-Anne en rougissant.

Elle poursuivit en clarifiant que cette conjonction parfaite n'était visible, et par le fait même effet, n'existait qu'à partir d'un lieu bien circonscrit sur la terre en l'occurrence, l'environnement immédiat du Mont-Saint-Hilaire où ils se trouvaient ce soir-là.

– et nous habitons tous dans ce même périmètre assez restreint, précisa Philippe.

– oui, mais le voisin de Hubert habite aussi dans ce même périmètre, rectifia Léa, il est situé entre ici et la résidence de Philippe!

Hubert qui avait déjà abordé cette situation avec Julie-Anne l'observait attentivement. Puis, toujours en la regardant, souleva alors la question qui s'imposait:

– *que faisons-nous ce soir-là, au moment précis de la fusion des trois planètes?*

– *mais ça fait déjà trois mois, comment pourrions-nous nous souvenir de ce que nous faisons à ce moment?* déplora Léa.

– *moi, je me le rappelle*, dit Julie-Anne.

Intrigués, Philippe et Léa se tournèrent vers elle alors qu'elle enchaîna:

– *oui je m'en souviens très bien, c'était le 1er juillet. Je vous l'ai dit tantôt, c'est à ce moment que je suis devenue enceinte, ou si vous préférez*, dit-elle en rougissant à nouveau, *je faisais l'amour avec Frédéric.*

Les larmes qui coulèrent sur le visage de Julie-Anne au moment où elle prononça le prénom de son amoureux touchèrent les convives. La peine de Julie-Anne étant ravivée, la discussion fut interrompue et Hubert desservit la table pendant que Julie-Anne en sanglots, soutenue par Léa, se retirait dans sa chambre improvisée.

Seul encore à la table, Philippe consultait laborieusement le calendrier de son téléphone. *Donc c'était un mercredi*, se disait-il en fouillant sa mémoire, mais sans parvenir à se rappeler d'un quelconque évènement distinctif. *Rien de spécial cette journée-là*, concluait-il. Il se leva et rejoignit Hubert qui rangeait le sucrier.

– *le premier juillet, c'était un mercredi*, lui dit-il en montrant son téléphone. *En ce qui me concerne, je ne rappelle pas avoir fait quelque chose de particulier ce jour-là.*

– *moi*, répondit Hubert, *je n'ai aucune mémoire. J'irai chercher mon agenda, peut-être que ça me rappellera quelque chose. Mais ...*, rajouta-t-il avec hésitation, *je veux te remercier pour ce*

que tu nous as révélé de toi. Je me suis reconnu en partie quand tu as parlé de ta solitude. Je pense que mes chevaux m'ont sauvé ... et puis maintenant, Léa est dans ma vie. Il y a longtemps que je ne me suis pas senti engagé avec une femme.

– c'est moi qui te remercie Hubert, je suis chanceux que vous soyez là dans ma vie, à ce moment-ci. Il était temps que je sorte de ma coquille. Et maintenant que j'ai commencé, rajouta-t-il avec un sourire espiègle, vous n'avez pas fini de m'entendre, j'ai pas mal d'années à reprendre!

Réconforté par la rencontre chaleureuse qu'il venait d'expérimenter, Philippe retournait chez lui le coeur allégé et rempli d'une énergie nouvelle. Mais, et justement parce qu'il avait le coeur léger de s'être ouvert à ses amis, Philippe se questionnait sur sa capacité à vivre seul encore. *Capable oui*, se disait-il, *mais en ai-je encore le goût?*

Et pendant que, seul chez lui, Philippe s'interrogeait sur son besoin des autres, Hubert, complètement absorbé dans ses réflexions, n'entendit pas Léa entrer dans la chambre. Il sursauta vivement lorsqu'elle lui dit d'une voix suave qu'il reconnut à peine:

– Ce n'est pas nécessaire de faire le lit, Julie-Anne s'est calmée et maintenant elle dort.

S'approchant de Hubert encore étonné, Léa le poussa sans avertissement sur le lit puis s'empressa de le museler en plaquant sa main sur sa bouche.

– Chut, lui dit-elle, je ne veux pas que tu réveilles Julie-Anne...

Tout en maintenant une main sur la bouche de son amant, elle défit habilement la ceinture et déboutonnât avec hâte, le pantalon.

– *Je vais enlever ma main, mais tu dois rester silencieux*, ordonna-t-elle tout en retirant sa main lentement.

À peine Hubert eut-il acquiescé par un léger mouvement de la tête qu'elle le surprit à nouveau en lui retirant son chandail, l'utilisant aussitôt pour immobiliser ses bras au-dessus de sa tête. Ainsi maîtrisé, mais tout à fait consentant, Hubert se laissa griser par la bouche langoureuse qui dévorait son ventre dénudé, anticipant déjà un plaisir délicieux. Mais, il fut plutôt surpris par un mouvement rapide de Léa qui subitement se dirigea vers son oreille pour y déposer avec une infinie douceur un baiser. Puis, de la bouche voluptueuse de sa maîtresse il reçut une confidence inattendue :

– *pour aider Julie-Anne à se calmer, j'ai caressé doucement son ventre en lui rappelant qu'elle abritait la vie. Mais, sa façon d'accueillir ma main sur son ventre et la douceur de sa peau, m'ont vraiment excitée et donnée envie de toi!*

Exténués et rassasiés par leurs ébats, les amants s'endormirent à travers un amas de couvertures et de draps jusqu'au plancher.

Ils n'avaient pas conscience que pendant qu'ils se donnaient l'un à l'autre avec une ferveur jusqu'alors inégalée, leurs atomes fusionnaient pendant un millième de seconde, recréant ainsi entre eux pour un bref instant, l'unité originelle de leurs molécules. Ainsi pendant que leurs corps enlacés étaient au repos, leurs esprits évoluaient dans un même rêve;

"Leurs corps virtuels se tenaient par la main à l'orée de ce village qu'ils savaient être Bethléem. Immobiles, les pieds recouverts de sable, ils attendaient fébrilement *un message*. Mais plutôt que la voix intérieure qu'ils espéraient, ce fut une lueur étrange venant de

l'horizon qui attira leur attention. Cette lumière brillait d'un éclat si intense que leur vision en fut brouillée. Lorsqu'ils retrouvèrent la vue, ils étaient devant un tableau surprenant. Une montagne énorme, recouverte de neige s'imposait devant eux tandis qu'ils entendaient des incantations appuyées par des moulins à prières agités par des moines. Hébétés, Léa et Hubert se regardèrent cherchant à comprendre où ils étaient et que signifiait ce changement brutal de lieu. Leurs réflexions furent de courte durée puisqu'un vent, aussi violent que soudain, étouffa la musique des moulins à prières. Les lanternes s'agitèrent dans des mouvements désordonnés alors qu'un nuage de neige vint dissimuler l'imposante montagne. Lorsque le vacarme du vent fut remplacé par un silence délicat, les deux esprits distinguèrent d'abord un bruit ténu qu'ils reconnurent ensuite comme le léger clapotis de l'eau. Le brouillard blanc s'estompant peu à peu, ils virent alors une foule absorbée par des rituels d'ablutions dans un fleuve. Ils eurent à peine le temps d'identifier le Gange qu'ils se retrouvèrent survolant, tel un oiseau, une ville antique. Ils y aperçurent le dôme doré d'une mosquée et un rempart ceinturant une partie de la ville; *Jérusalem* se dirent-ils. Volant plus bas, ils observèrent une centaine d'hommes agenouillés sur des tapis, tous prosternés dans une même direction, spectacle aussitôt remplacé par le tableau de silhouettes entièrement vêtues de noir, debout et s'inclinant à répétition devant un mur de vieilles pierres.

Enfin, se déplaçant au niveau du sol, ils en furent si près qu'ils distinguaient maintenant le sable répandu sur les pavés. Bien que cela leur parut impossible, ils se rapprochèrent encore au point de pouvoir cibler un grain de sable qui prit alors une dimension

gigantesque. Puis, sidérés d'avoir pénétré à l'intérieur de cette particule, ils se retrouvèrent flottants dans l'espace sur une orbite elliptique aux confins du système solaire. Échappant à l'attraction du soleil, ils furent projetés à travers la Voie lactée filant à une vitesse prodigieuse vers d'autres galaxies. Les milliards d'étoiles bleues qu'ils observaient prirent étrangement une teinte beige et baissant la tête de leurs corps intangibles, ils reconnurent le sable qui recouvrait leurs pieds».

Chapitre 16

Julie-Anne avait délibérément donné l'impression à Léa qu'elle s'était endormie. En fait, elle commençait à somnoler pendant que Léa la consolait et le souvenir douloureux de ce moment de passion avec Frédéric s'estompait peu à peu. Ainsi, les gestes tendres de Léa caressant ses cheveux lui apportaient un doux réconfort et elle se sentait apaisée. Mais paradoxalement cette bienfaisante tendresse éveillait furtivement sa sensualité refoulée depuis plusieurs semaines. En même temps que cet éveil, l'évidence de son vide affectif et sensuel provoquait une nouvelle souffrance. Aussi, lorsque Léa déposa sa main sur son ventre, Julie-Anne en fut violemment troublée. Feignant de dormir, immobile et les yeux fermés, elle espérait secrètement tout en le refusant, que cette main caressante comble enfin son besoin impétueux.

Après le départ de Léa qui la croyait endormie, Julie-Anne retrouva une certaine paix. Mais son état de désir n'avait pas diminué et elle voulut assouvir la pulsion qui habitait maintenant son corps et son âme pour la première fois depuis le départ de Frédéric. Sa propre main remplaça celle de Léa et avec la complicité des scénarios confus défilant dans sa tête, Julie-Anne s'apprêtait à se consumer toute entière. Toutefois, un son inopportun figea la danse de ses doigts. Attentive aux bruits perceptibles dans la chambre voisine, elle comprit enfin ce qui s'y passait. La douleur de sa solitude étouffa tristement les

balbutiements d'un plaisir espéré. Julie-Anne se recroquevilla et laissa couler ses larmes.

Pendant que dans cette chambre maintenant sinistre, Julie-Anne se repliait sur elle-même, Philippe chez lui, fébrile se levait pour se préparer un thé avant le souper; ce qui n'était pas dans ses habitudes, mais il n'était plus le même. Toujours habité par le bien-être que sa rencontre avec ses amis lui avait procuré, il ne cessait de s'interroger sur "*le reste de sa vie* ». Tous les points de repère qu'il s'était donnés; autonomie, indépendance, protection affective s'étaient volatilisés et maintenant, il voulait se reconstruire. Mais comment et par où commencer? Puis, il se rappela qu'au moment où il partait de chez Hubert, il avait vu Julie-Anne accablée par sa peine se retirer dans la chambre d'amis, soutenue par Léa; *elle aussi doit se reconstruire* pensa-t-il.

Poursuivant sa réflexion, il notait mentalement les similitudes et différences de leurs situations respectives; *nous sommes seuls tous les deux, elle puisque son conjoint l'a quitté, moi parce que ma femme est morte. Mais contrairement à Julie-Anne, je n'ai pas ou très peu montré ma peine après le décès. Pourtant, je l'aimais tant et j'ai eu si mal!*

Je me suis retenu de pleurer, se disait-il, parce que si je m'étais laissé aller, je me serais effondré. Dans le fond, c'est la peur de mourir intérieurement qui m'a tenu.

Philippe prenait conscience du support que Julie-Anne recevait, réalisant que lui s'était coupé de tout appui et de toute tendresse puisqu'il jouait le rôle d'un homme solide n'en ayant pas besoin. Il s'interrogeait sur le sens des mots autonomie et dépendance.

Déterminé à alimenter sa réflexion, il ressortit un dictionnaire dans le bahut et chercha des synonymes à dépendance et autonomie. Il nota ainsi que dépendance s'associait avec *soumission, addiction, association*. Cherchant des synonymes à autonomie, il trouva: *liberté, indépendance matérielle et/ou intellectuelle*. Stimulé par ces résultats, il poursuivit sa recherche avec le mot interdépendance. Il y trouva entre autres les synonymes suivants: *association, liaison, rapprochement, relation*.⁵

Sa réflexion lancée, il ne pouvait plus arrêter son dialogue intérieur;

Mais j'ai toujours cru qu'avoir besoin des autres c'était reconnaître sa faiblesse avec le risque de sombrer dans le désespoir....

Oui, mais ce matin, tu as reconnu d'abord à toi puis à tes amis, que tu avais besoin des autres et ça ne t'a pas détruit, au contraire...

C'est vrai, mais maintenant, je n'ai plus le goût de me retrouver seul avec ma fichue indépendance. Je voudrais là, tout de suite les retrouver et continuer à parler, à être reçu et accepté dans ce que je suis. Je ne pourrai plus m'en passer, alors je suis mal pris.

Essais de trouver un juste milieu, un équilibre entre autonomie et dépendance, ça doit s'apprendre?

Finissant rapidement son thé, il prit sa décision.

Je l'appelle dès maintenant.

⁵ Dictionnaire Antidote

Lorsque Hubert s'éveilla, il vit que le cadran indiquait 5 heures. Encore assoupi, il s'apprêtait à se lever pour commencer sa journée lorsqu'il se rappela avec plaisir l'initiative de Léa et tout ce qui s'en était suivi. *C'était après le petit déjeuner et là, il est donc 17 heures*, se dit-il sortant ainsi de son état second. Il regarda le désordre autour de lui, un drap ne recouvrait que les pieds de Léa nue à ses côtés, la couverture et les oreillers gisaient épars autour du lit. Julie-Anne, pensa-t-il aussitôt. Il réveilla Léa tout en remontant pudiquement le drap jusque sur ses épaules. Le sourire lumineux qu'elle lui offrit en ouvrant les yeux fit surgir en lui un torrent d'amour. Il prit Léa dans ses bras et la serra tout contre lui, *je t'aime!*

Léa fut la première à sortir de la chambre afin "*d'affronter* » Julie-Anne qui devait évidemment se douter qu'ils avaient fait l'amour et qui devait en souffrir. Explorant d'abord avec retenue puis avec fébrilité chaque pièce, Léa se rendit à l'évidence; Julie-Anne était partie.

En effet, Léa ignorait que quelques minutes plus tôt, la vibration du cellulaire de Julie-Anne l'avait délogée de son état de morosité et avait par le fait même coupé court à ses souvenirs embellis de sa vie avec Frédéric. De même, Léa ne pouvait savoir que Julie-Anne s'était recoiffée devant le petit miroir près de l'ordinateur afin d'éviter la salle d'eau puis qu'elle avait quitté la maison à pas de loup pour rejoindre Philippe.

Léa, préoccupée, remettait maintenant de l'ordre dans la chambre de leurs ébats. Elle réfléchissait à la souffrance de Julie-Anne, souffrance provoquée par sa relation amoureuse brisée. Cette réflexion fit ressurgir des souvenirs douloureux qu'elle croyait oubliés. Elle en fut intensément troublée. Pendant ce temps, Hubert, insouciant, confectionnait avec entrain une sauce rosée maison pour accompagner les pâtes du souper d'amoureux qu'il imaginait déjà. Lorsque Léa fut enfin revenue après un temps qui lui parut interminable, il s'empressa de lui servir un verre de Chardonnay Vieilles Vignes, ce vin charnu qu'elle lui avait fait découvrir. Inquiet du sourire triste que Léa lui rendit, il tenta de partager son enthousiasme en évoquant le repas qu'il préparait. Devant l'apathie de Léa, il tenta une autre approche:

– *Je vois bien que quelque chose te tracasse, es-tu inquiète pour Julie-Anne?* lui dit-il alors avec douceur.

Elle le regarda avec des yeux si tristes qu'il en fut alarmé.

– *Oui, mais ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus, commença-t-elle. Je vois l'impact de la relation amoureuse brisée chez Julie-Anne et ça me ramène à moi. Jusqu'à maintenant dans ma vie, c'est quand je ne vivais pas d'engagement affectif que je me permettais d'être moi-même et d'en être relativement heureuse. Je sais d'où ça me vient, mais, je ne suis pas certaine de pouvoir changer, même si je le veux de toutes mes forces...* puis, les yeux humides elle rajouta, *même avec toi et même en sachant que ma vie se terminera bientôt, peut-être encore plus justement parce que je n'ai plus rien à perdre.*

Stupéfait par les paroles de Léa, Hubert, figé, regarda son amoureuse attraper ses clefs et quitter précipitamment la maison. Lorsqu'enfin il parvint à sortir de sa torpeur, il n'avait aucune idée

du temps qui s'était écoulé; une minute, une heure? Cette fois-ci, ce n'était pas de l'inquiétude qu'il ressentait, mais une angoisse qui le terrorisait littéralement. *"Elle m'aime et ça la fait paniquer»*.

Pendant que Hubert élaborait mille et un plans pour l'apprivoiser, Léa entra dans son appartement après une absence de plus d'une semaine. *"C'est froid ici"* pensait-elle en refermant la porte. Anéantie par son état d'âme, elle se laissa tomber sur la bergère et, immobile, fixa le vieux frêne qu'elle observait par la porte-fenêtre. Le vent était si léger que tout semblait immobile. Toutefois, le mouvement presque imperceptible des branches canalisa son attention et lui permit de reprendre un certain contrôle de ses émotions. *"Il n'est pas ta mère, se disait-elle pour se ressaisir, tu peux l'aimer et rester toi-même"*. Mais ces phrases qu'elle se répétait comme un mantra restaient au niveau de la pensée et ne parvenaient pas à vaincre l'angoisse qui l'étreignait.

Malgré son état, elle contacta Hubert:

– allo Hubert, je t'appelle afin que tu ne t'inquiètes pas. Ce soir je reste à dormir chez moi. J'ai besoin de me retrouver. Ce n'est pas de ta faute. Je sais que ça vient de ce que j'ai vécu avec ma mère, mais le savoir, c'est une chose, et m'en débarrasser c'est autre chose. Je t'en prie ne cherche pas à me contacter, je m'excuse pour tout.

– Attends ...

Léa avait raccroché avant même que Hubert ne parvienne à dire un mot.

Quelques heures auparavant, en fait au moment où Léa et Hubert s'ébattaient et que leurs soupirs replongeaient Julie-Anne dans des souvenirs douloureux, l'appel de Philippe avait eut pour résultat de changer l'état d'esprit de Julie-Anne. Intriguée, voir même inquiète par la démarche de Philippe elle ne semblait plus dans la souffrance. Aussi, n'avait-elle pas hésité à accepter l'invitation de Philippe à le rencontrer aussitôt à leur restaurant habituel.

Arrivée à son rendez-vous, Julie-Anne fut rassurée par le sourire paisible de Philippe déjà attablé et à nouveau touchée par sa traditionnelle galanterie lorsqu'il se leva spontanément pour l'accueillir.

– *merci d'avoir accepté de me rencontrer aussi vite*, lui dit Philippe tout en prenant chaleureusement sa main entre les siennes. *J'espère que je n'ai pas changé tes plans?*

– *pas du tout*, lui répondit-elle, *en fait je suis très contente de te voir et aussi de sortir de la maison.*

– *Je ne voulais pas rester seul et j'ai pensé à toi. J'ai beaucoup réfléchi depuis ce matin*, enchaîna-t-il, *et je ne veux plus être indépendant comme je me suis toujours efforcé de l'être depuis trop longtemps. J'ai confiance en toi et je souhaitais poursuivre ma réflexion avec quelqu'un de fiable.*

– *j'apprécie la confiance que tu me témoignes, mais je ne suis peut-être pas la meilleure personne pour en discuter parce que justement, je me demande si je ne suis pas trop dépendante?*

Devant la confiance que lui réitérait Philippe, Julie-Anne qui en avait grandement besoin, lui partagea la grande peine qu'elle

éprouvait à envisager de vivre seule le reste de sa vie. Elle lui confia aussi que cet après-midi, elle avait entendu Hubert et Léa *s'aimer*, et qu'elle en fut encore plus désolée de sa propre vie.

Le sourire espiègle de Philippe déstabilisa Julie-Anne. Voyant son interrogation, il s'empressa de lui révéler qu'il avait lui aussi ressenti pendant longtemps ce sentiment après le décès de sa femme:

– *Ça m'arrive encore de temps en temps, mais ça ne me fait plus le même mal*, rajouta-t-il. *La sexualité est très étrange. Je crois que c'est un besoin inné comme manger, mais en même temps différent car il semble possible de vivre sans ressentir ce besoin ou, pour certains de sublimer ce besoin et parvenir à s'épanouir. Cet instinct sexuel peut se combler de milles façons, seul, en couple ou autre.*

– *Oui, je sais, mais je ne me sens pas capable de rester seule, pour le reste de ma vie, pour les quelques mois qui me reste*, précisa-t-elle. *J'ai trop besoin de partager ce que je vis avec quelqu'un que j'aime.*

– *Et ce besoin de partage nous ramène à ce besoin des autres et à l'équilibre pas évident à atteindre entre indépendance et dépendance.*

Après qu'ils eurent argumenté sur leur conception réciproque de l'autonomie et de la dépendance et avoir évidemment conclu en riant d'eux-mêmes, que l'idéal bien-entendu se situait dans un juste équilibre entre autonomie et dépendance Julie-Anne changea de sujet:

– *Depuis ce matin, je n'ai pas mangé et j'ai faim.*

– *Alors, mangeons ici maintenant*, répondit Philippe.

Les convives de la table voisine ne savaient pas trop comment interpréter ce qui se déroulait à la table d'à côté; un père avec sa fille qui rigolent dans une belle complicité ou un "vieux vicieux » qui tente de séduire une belle jeune femme?

De fait, c'était cette même réflexion qui hantait Philippe. Pendant qu'il faisait rire Julie-Anne, il s'interrogeait sur sa motivation. Bien sûr, il voulait la soutenir, mais en même temps, il était ravi par son sourire et pas du tout insensible à ses charmes. *"Non non se disait-il, ne prends pas ce chemin-là, elle est une bonne amie qui a besoin de reprendre confiance en elle et dans la vie. Toi tu n'as pas besoin de retomber en amour, tu as juste besoin d'avoir des liens sincères avec des vrais amis.*

Chapitre 17

Sur le terrain recouvert d'une première neige, les chevaux piaffaient d'impatience confinés dans leur enclos car depuis plusieurs jours, ils ne pouvaient plus galoper dans les sentiers. Habitué au calme du Centre équestre, le voisin fut à plusieurs reprises inquiété par les hennissements inhabituels des chevaux. Il interprétait leurs cris comme du désespoir. N'eut été que des activités se poursuivaient tout de même au centre, il se serait rendu sur place pour s'assurer qu'aucun drame n'était survenu.

À la clinique, la secrétaire n'avait jamais vu Léa aussi maussade que depuis les dernières semaines. Aux regards appuyés de certains patients au sortir de leur rencontre avec la médecin, elle voyait bien qu'eux aussi ressentaient un malaise.

Au restaurant, les familiers quant à eux, s'étaient finalement fait une idée sur le couple étrange qui s'y retrouvait fréquemment et toujours à la même table. C'était l'homme qui arrivait en premier suivi peu après de la jeune femme. Ils avaient décrété que la jeune femme devait être sa fille puisque les marques d'affection qu'ils échangeaient étaient assurément de nature filiale. Toutefois, cet après-midi, en l'observant retrouver *son père*, une nouvelle interrogation alimentait leurs commérages; *avait-elle pris du poids ou serait-elle enceinte?*

Aujourd'hui, Julie-Anne était particulièrement heureuse, malgré une certaine appréhension, de retrouver Philippe après quelques semaines d'absence. En effet, ce dernier revenait d'un séjour à New York où il s'était rendu avec son fils afin de passer quelques jours avec lui et sa fille stagiaire à l'ONU.

– *Comme je suis contente de te retrouver, as-tu fait un beau voyage*, lui dit-elle alors qu'il la serrait prudemment dans ses bras.
– *Tu es encore plus belle avec ton bébé qui commence à se faire voir*, lui répondit-il en l'éloignant au bout de ses bras pour mieux la regarder, *tu es splendide!*

Bien qu'il souhaitait d'abord entendre Julie-Anne sur son vécu des dernières semaines, il dut accéder à sa demande, et se raconter en premier.

Après que son thé et un jus pour Julie-Anne leur furent apportés, il commença en lui rappelant que sa fille Delphine partageait un minuscule appartement avec une coloc. Donc lui et Victor s'installèrent dans un petit hôtel modeste, mais propre à l'angle de Madison ave et de la 29 ième rue.

– *C'est Delphine, qui avec ses relations influentes, avait réservé l'hôtel*, dit-il à Julie-Anne avec fierté, *l'hôtel était vraiment bien et le prix raisonnable!*

Poursuivant son récit, Philippe avoua que pendant les sept heures qu'avait duré le trajet vers New York, il avait été près de révéler son rêve prémonitoire à son fils.

– *Mais expliqua-t-il à Julie-Anne, puisque j'avais décidé d'en parler en même temps à Delphine et Victor, j'ai profité de l'intimité*

qu'il y avait dans la voiture pour lui partager la démarche personnelle que je venais d'amorcer.

Philippe, de plus en plus volubile, poursuivait sa narration: donc, pendant que Victor conduisait dans la circulation, plutôt dense, précisa-t-il, mon fils gardait constamment les yeux sur la route sans me regarder. À ses mouvements de tête, je voyais bien toutefois qu'il m'écoutait. Je lui ai tout expliqué même si parfois c'était laborieux; mon besoin d'autonomie qui en réalité cachait ma peur d'être vulnérable. Quand j'eus terminé, il n'a pas dit un mot et nous avons roulé jusqu'à la prochaine halte routière. C'est étrange, mais j'étais bien avec ce silence.

Ce ne fut qu'une fois attablé avec un casse-croûte, que Victor avait réagi à mes confidences:

– Je suis content papa, m'avait-il dit, que tu me fasses assez confiance pour me parler de ce qui t'habite et de cette démarche que tu entreprends. C'est vrai que je t'ai toujours perçu comme fort et généralement de bonne humeur. Mais en même temps, je n'étais pas à l'aise de te parler de mes préoccupations, je n'étais pas comme toi. Tu ne peux imaginer le nombre de fois où je me sentais faible face à toi. Je craignais que tu sois déçu de moi.

Pendant que Philippe évoquait ce moment avec son fils, Julie-Anne émue, observait ses yeux briller par les larmes qu'il retenait. Elle lui prit la main sans parler. Affichant un demi-sourire, Philippe continua son récit sans assécher une larme qui coulait lentement sur sa joue.

– Je n'avais jamais imaginé que mon attitude pouvait être aussi néfaste. Ça m'a donné un coup. Mais au final, c'était bien parce

que maintenant, nous sommes chacun plus vrai et plus près l'un de l'autre.

Puis Philippe raconta à Julie-Anne le souper où il avait enfin révélé à ses enfants son rêve prémonitoire, de même que la coïncidence qui n'en était pas une, concernant les trois autres personnes qui avaient fait le même rêve. Pressé de questions sur ce qu'il avait appris, il leur avait annoncé en baissant la voix, connaître la date de sa propre mort.

– Ma fille s'est mise à pleurer silencieusement, expliqua-t-il à Julie-Anne, alors que mon fils, lui m'a demandé quelle était cette date. Sur le moment je ne savais pas trop comment comprendre le sourire bizarre qu'il m'a fait, nervosité ou bien moquerie? Bref je les ai informés que c'était prévu pour le premier juillet prochain. Delphine s'est exclamé: " il ne reste que sept mois.... » ce à quoi Victor a dit: "ça ne se peut pas, pas, j'ai trop besoin de toi encore! »

Julie-Anne tenait toujours affectueusement la main de Philippe. Réconforté, il résuma la suite de son séjour où lui et ses enfants firent tout ce qui leur était possible pour être près les uns des autres et se manifester plus ouvertement leur affection. Malgré le doute accompagnant cette prédiction et la tristesse qui s'y rattachait, ils réussirent à être bien ensemble et à vivre de beaux moments riches en émotions de toutes sortes, mais avec beaucoup de rires.

– ils m'ont aussi affirmé aussi que peut importe l'avenir, ils approuvaient mon projet de visiter mon frère à Marseille, précisa-t-il.

Puis, il interpela Julie-Anne: *j'ai assez parlé de moi, raconte moi ce que tu as vécu.*

Julie-Anne, tendue, se redressa sur sa chaise, retirant sa main sur celle de Philippe pour replacer ses cheveux.

– heu, il y a du nouveau.... j'ai revu Frédéric, nous nous sommes expliqué... heu... et il est revenu vivre avec moi.

Le sourire jusqu'alors enjoué de Philippe se transforma confusément en sourire énigmatique.

– je, je suis heureux pour toi Julie-Anne et pour votre enfant. J'espère que ça ne changera pas notre relation.

– oh non, j'ai toujours le goût! J'espère moi aussi que ça ne changera pas notre lien.

– je dois t'avouer poursuivit Philippe, que j'ai beaucoup pensé à toi et à notre relation. J'ai vraiment envie que nous restions des amis, de vrais amis. Je n'ai jamais eu de relations d'amitié avec une femme. Maintenant que tu es en couple avec Frédéric, ça sera assurément plus facile.

– Je suis heureuse de ce que tu me dis, je craignais que tu sois déçu... et que tu ne veuilles plus me voir.

– Puisque notre mort prochaine nous place devant l'essentiel, et que nous nous sommes engagés chacun de nous quatre à être vrai, je vais me permettre de t'exprimer ce que ressens envers toi.

Philippe lui révéla donc avoir vécu une certaine confusion dans ses sentiments envers elle avouant même s'être demandé *s'il tombait en amour*. Il précisa qu'il ressentait et qu'il ressent toujours une grande affection pour elle et que ce sentiment malgré une certaine apparence avec l'amour, n'était pas de la même nature.

Le ton calme et la sérénité avec laquelle Philippe s'exprimait rassurèrent Julie-Anne. Elle pouvait facilement le comprendre s'étant elle aussi questionnée un moment sur la nature de son lien avec lui. Alors, elle s'autorisa à raconter sa reprise de contact avec Frédéric:

– *En fait, c'est lui qui m'a contacté afin de me proposer une rencontre "car nous devons absolument nous parler » m'a-t-il dit. Nous nous sommes donc rencontrés au "Pain dans les Voiles » ma boulangerie-pâtisserie préférée que je ne fréquentais plus depuis ma grossesse.*

Dès que nous nous sommes installés, continua Julie-Anne, Frédéric m'a expliqué pourquoi il était parti si vite et en apportant le meuble de sa mère:

"J'ai vraiment paniqué. J'avais besoin de poser un geste concret pour avoir le courage de me séparer de toi »

Les yeux humides, il avait rajouté;

"je t'aime et je veux que nous réalisons la famille dont nous rêvions. Je n'ai pas la même croyance que toi concernant ton rêve et j'ai confiance en l'avenir. Quoi qu'il en soit, que tu aies raison ou tort je veux être près de toi! »

Et que s'est-il passé pour que tu changes la perception que tu avais de moi, lui ai-je demandé?

– *"je t'avoue que j'ai eu besoin d'aide. J'ai rencontré le consultant et encore qu'il demeure septique sur ta croyance à la prémonition de ton rêve, il m'a suggéré de ne*

pas me limiter à cet aspect, mais de poser une vision plus globale de toi, d'être attentif à ta façon de vivre et aux valeurs qu'elle soutient."

Puis il s'est tu puisque les voisins de notre table se levaient et passaient tout près de nous. Comme il demeurait silencieux même après leur départ, je le sentais nerveux et m'inquiétais. Continue, lui ai-je dit.

– "avec le recul, rajouta Frédéric, je comprends que tu es différente de ta mère et je vois bien que tu n'as pas les mêmes valeurs; mais je t'avoue que l'aspect de la transmission intergénérationnelle que le psy m'a expliqué, m'inquiète un peu. Malgré ça je souhaite nous donner une autre chance de vivre l'amour que nous éprouvons l'un pour l'autre et de bâtir ensemble notre destin qui, j'en suis certain, n'est sûrement pas déterminé à l'avance. Nous avons un enfant qui veut naître, j'ai hâte de lui offrir une belle famille."

Julie-Anne poursuit le récit détaillé de cette rencontre de *réconciliation*. Elle précisa à Philippe avoir repris ses paroles pour dire à Frédéric que bien qu'elle croit à ce rêve et les trois autres aussi, *chacun se comporte comme de meilleures personnes* et qu'il n'y a aucune manifestation de folie chez chacun.

À leur sortie du restaurant, Julie-Anne et Philippe se permirent un câlin prolongé.

– *Ah, j’oubliais*, rajouta Julie-Anne en s’éloignant de Philippe,
Frédéric souhaite nous rencontrer tous.

Chapitre 18

La dernière patiente venait de quitter son bureau et Léa se sentait vraiment mal. Elle ne se comprenait plus, pire elle ne se reconnaissait plus. Alors que songeuse, elle déplaçait distraitement des résultats d'examen sur son bureau, la réceptionniste se présenta sur le seuil de sa porte. Elle voulait récupérer un dossier afin de le classer avant son départ.

– *Ça va aller, merci, lui répondit-elle, j'irai le classer moi-même. Bonne soirée.*

Maintenant seule, Léa tentait de remettre de l'ordre dans ses pensées en même temps que dans le dossier de la patiente. C'était la première fois qu'elle se retrouvait seule à la clinique depuis le soir où elle s'était rendue à son cabinet pour y chercher les coordonnées de ce fameux patient qui lui avait révélé avoir fait le même rêve. Ce souvenir la ramena à sa relation avec Hubert, au bien-être qu'elle ressentait en sa présence. Oui elle avait fui parce qu'elle l'aimait et qu'aimer signifiait pour elle une impossibilité d'être soi-même; prendre soin des besoins de l'autre plutôt que de s'assumer. Ce n'était pas son amoureux qu'elle voulait éviter, c'était cette dynamique malsaine. Alors que machinalement, elle rangeait son bloc de prescriptions, elle comprit ce qui, en cette fin de journée, avait déclenché son état: *ce n'est pas moi ça*, se dit-

elle, négliger mes patients. Depuis deux semaines, j'ai prescrit plus de médicaments que dans les trois derniers mois!

Déçue d'elle-même, mais réconfortée par sa prise de conscience, elle replaça les documents puis se rendit dans la salle des archives afin de classer le dossier. Pénétrer à nouveau dans cette pièce où tout semblait figé lui rappela son malaise de la dernière fois.

Je n'ai plus de temps à perdre, se dit-elle.

Refermant la porte de son appartement, et avant même de retirer son manteau, Léa téléphona à Hubert. Elle fut heureuse qu'il accepte spontanément de la rejoindre à son appartement aussitôt qu'il aurait terminé les soins à ses chevaux.

– Je vais nous préparer une petite bouffe et nous pourrons parler, lui avait-elle précisé.

Et pour la première fois depuis trop de temps, Léa chantonnait tout en préparant le repas. Plus elle y pensait, plus son idée de menu provoquait un rire libérateur ...

Dans l'écurie, alors qu'il tentait de s'apaiser en prodiguant les soins requis par ses chevaux, Hubert demeurait fébrile. Il espérait tellement cet appel que maintenant, il se sentait désemparé. Il avait déployé des efforts considérables afin de respecter la demande de sa bien-aimée de ne pas la contacter. Et là dans quelques minutes il ira la rencontrer chez elle. *Que veut-elle me dire,* pensait-il avec une certaine angoisse? Pourtant, il était convaincu que l'amour qu'il éprouvait pour elle était partagé. En réalité ce qui l'angoissait

était ce réflexe de fuite qui se répétait chez Léa parce qu'elle craignait l'attachement.

Puis, il s'en voulut de juger ainsi Léa, *parce que moi, qui suis-je vraiment*, se disait-il? Hubert réfléchissait à sa propre dynamique; *serais-je dépendant affectif?* Il se rappela avec humilité la grande difficulté qu'il avait éprouvée à poursuivre la gestion du centre équestre et même à s'occuper adéquatement de ses chevaux depuis le départ de Léa, de même que sa vulnérabilité lors de son divorce il y a trois ans. *Je peux vivre avec l'idée que je vais mourir dans quelques mois, mais je ne peux vivre sans la présence de Léa dans ma vie!* Étrangement cette pensée le réconforta. Il se sentait investi d'une confiance considérable grâce à laquelle il parviendrait à convaincre Léa qu'elle n'avait plus besoin de fuir, qu'elle pourrait vraiment s'épanouir tout en acceptant l'amour réciproque qu'ils ressentaient l'un pour l'autre.

Pendant que brossant Béco, Hubert étoffait les arguments qu'il présenterait à Léa, celle-ci tournait en rond dans son appartement et s'inquiétait. Il ne lui avait pas donné l'heure de son arrivée sinon l'information qu'il viendrait lorsqu'il aurait terminé les soins routiniers à ses chevaux. Elle avait une idée assez précise du temps requis puisqu'elle l'avait accompagné à plusieurs reprises dans l'écurie lors de cette activité, mais là, le temps passait et il n'arrivait toujours pas. Dans un dialogue intérieur, elle s'adressa à Hubert: *ce n'est pas nécessaire tu sais, de me faire languir plus longtemps, je n'ai pas besoin de m'inquiéter pour réaliser à quel point je tiens à toi*, puis se mettant à la place de Hubert: *tu me*

laisses sans nouvelles pendant plus de deux semaines et là parce que subitement tu décides de me voir, tu t'attends que j'accours...

Léa se disait convaincue qu'il ne réagirait pas de cette façon, mais elle replaça tout de même pour une troisième fois les couverts sur la table.

Enfin on sonna à la porte.

Émue Léa s'empressa d'accueillir Hubert. À peine la porte ouverte qu'elle l'enlaçait. Elle cherchait sa bouche tandis que Hubert, encore immobile, surpris de cet accueil se laissait embrasser. Les lèvres tendres et la bouche amoureuse de Léa eurent tôt fait de le sortir de sa léthargie et il répondit fougueusement à son baiser. À bout de souffle, il regarda de ses yeux humides son amoureuse.

– Je t'aime, je t'aime, lui dit Léa, entourant avec une infinie affection, son visage dans ses mains, pourras-tu pardonner ma fuite? Je suis tellement désolée!

– Je t'aime, j'ai besoin de toi dans ma vie, j'ai envie de tout partager avec toi. Je veux vivre heureux avec toi, que je souhaite heureuse avec moi!

Léa s'empressa de fermer le gaz sous les chaudrons. Enlacés, ils se dirigèrent vers la chambre.

La sauce rosée et les pâtes devraient attendre...

Pendant que la cuisine de Léa était désertée, seul chez lui, Philippe réfléchissait à sa rencontre avec Julie-Anne. Au bout du compte, il se sentait vraiment soulagé pour lui-même et heureux pour Julie-Anne. Maintenant libéré de tous sentiments confus envers elle, il

pourrait poursuivre le but qu'il s'était donné; soit de vivre intensément ses liens affectifs et surtout de ne plus réfréner sa spontanéité.

Alors qu'il s'inquiétait de ses moyens financiers limités pour visiter son frère, un appel sur son téléphone lui redonna espoir. En effet, quelqu'un souhaitait le rencontrer pour le piano qu'il avait annoncé. Le rendez-vous fut fixé pour le lendemain à 11 heures. Fébrile et remué dans ses sentiments, Philippe ne s'appartenait plus. Incapable de se concentrer sur le livre dont il ne cessait de relire la même page, il se décida à s'asseoir sur le banc du piano. Déposant les mains sur les touches et le pied sur le pédalier, il s'abandonna à ses souvenirs et à ses émotions. N'ayant pas encore fait la paix avec sa décision au moment de se coucher, il ne trouva pas le sommeil remettant en question son choix; *est-ce une façon de faire encore plus le deuil de ma femme*, se disait-il? Il ne s'était endormi qu'aux petites heures du matin.

Après son réveil tardif, il s'empressa de ranger son appartement et de nettoyer une fois encore le piano. Puis, tout s'était déroulé très vite. Le visiteur entra, examina avec soin le piano droit. En connaisseur, il exprima sa satisfaction de voir son très bon état général. Il demanda à en jouer et exprima avec un sourire retenu qu'il avait naturellement besoin d'être accordé. Soulevant le couvercle, puis observant avec soin, il exprima sa satisfaction que la table d'harmonie soit en épicea au grain très fin et que le feutre des marteaux ne semblait pas asséché. Comme la sonorité correspondait à ses attentes, la vente fut conclue au prix demandé par Philippe. Il fut convenu que deux hommes avec leur

équipement viendraient déménager le piano aujourd'hui même vers 16 heures.

Aussitôt le visiteur parti et encore sous le coup de l'émotion, Philippe appela Julie-Anne pour lui dire son besoin de la voir le plus rapidement possible. Sans même lui demander l'objet de sa demande, elle lui proposa cette fois, de dîner ensemble à la cafétéria.

– *C'est ton affiche qui a tout déclenché*, lui dit-il dès que Julie-Anne l'eut rejoint à sa table.

Réalisant qu'il parlait de son piano, elle lui demanda de lui expliquer:

– *quelqu'un de la Résidence veut acheter ton piano?*

– *Pas tout à fait, c'est plutôt le fils d'une résidente d'ici qui est venu chez moi ce matin et il repartira avec le piano cet après-midi.*

Julie-Anne ne perdit pas de temps sur les détails, mais s'inquiéta plutôt des émotions de Philippe devant la vente de cet objet chargé de sens pour lui. Il lui confia sa *NUIT BLANCHE*, depuis la prise du rendez-vous, mais, rajouta que depuis la vente il se sentait prêt à vivre une autre étape de sa vie. Il ne reniait pas pour autant tout son vécu avec sa femme, mais il voulait alléger son coeur et son esprit afin de s'ouvrir à tout ce que la vie pouvait lui offrir de nouveau.

Julie-Anne avait hâte de retrouver Frédéric afin de lui partager sa rencontre de ce midi avec Philippe.

Elle ne fut pas déçue. Cette fois Frédéric cherchait à comprendre Philippe, et ce sans préjugés. Ils discutèrent de la valeur des symboles, Julie-Anne prenant exemple sur le vaisselier et de son importance pour Frédéric.

– *le symbole ne doit pas prendre plus d'importance que sa signification*, affirma Frédéric à l'étonnement de Julie-Anne. Il expliqua ensuite ne pas avoir rapporté ce meuble, car il n'était qu'un symbole qui le rattachait à sa défunte mère.

Puis Frédéric s'approchant de Julie-Anne pour l'enlacer lui dit avec douceur:

– *et si ton rêve n'était qu'un symbole?*

Au moment où Julie-Anne remplie d'espoir, réfléchissait à la question soulevée par Frédéric, chez Léa les amoureux se retrouvaient dans la cuisine.

– *Tu as préparé le repas que j'avais confectionné la journée où tu es partie*, souligna Hubert d'un air un peu mélancolique.

– *c'est pour le symbole que ça représente*, lui répondit Léa en s'approchant. *Tu avais préparé ce menu après m'avoir dit à quel point tu m'aimes. J'aimerais que tu me le redises à nouveau, car cette fois je ne fuirai pas. Maintenant, je crois possible de rester moi-même tout en t'aimant, j'ai même la conviction que l'amour que nous partageons m'aidera à grandir.*

Chapitre 19

Cette fois, dans le but de donner suite à la requête de Frédéric de tous les rencontrer, ils se réunirent chez Hubert. Après que Julie-Anne l'eut présenté au groupe, celui-ci s'empressa d'expliquer sa demande:

– Je n'ai pas fait le même rêve que vous tous, et je ne crois pas nécessairement à l'aspect prémonitoire de votre rêve. Mais j'ai compris une chose; j'ai besoin de Julie-Anne dans ma vie. Parce que j'avais peur, j'étais incapable de la comprendre et j'ai fui. Ce recul instinctif m'a permis de me retrouver et de revenir à mes valeurs fondamentales. J'aime Julie-Anne, j'aime le bébé que nous avons fait et nous allons fonder une famille. Je sais à quel point vous êtes importants dans la vie de Julie-Anne et maintenant j'en suis vraiment heureux, car je vois que votre amitié est bonne pour elle. Aussi, j'espère que vous pourrez m'accepter.

Après que chacun eut confirmé que Frédéric avait sa place avec eux, Hubert relança la discussion sur le pourquoi de leur rêve commun:

– je crois que notre rêve commun a été provoqué le soir du 1er juillet lors de la conjonction parfaite de Mars, Jupiter et Saturne telle que nous avait expliqué Julie-Anne. Mais pourquoi juste nous? Sûrement que l'endroit précis sur terre où nous étions y est pour quelque chose, mais nous avons tous des voisins, alors pourquoi nous et pas eux? Puisqu'après quelques vérifications réalisées par Julie-Anne et moi, il semble vraiment que nous ne

serions que nous quatre. Alors la question qui s'impose est: quel est l'autre élément commun entre nous? Je dois vous avouer que j'ai une hypothèse, mais j'aurais besoin d'informations supplémentaires et ... plutôt personnelles auprès de chacun de vous.

– je vais me lancer, affirma Léa d'une voix déterminée; Hubert et moi nous y avons beaucoup réfléchi et notre idée est que tout ça est rattaché à l'état intérieur que nous vivions au moment où le phénomène astronomique s'est produit. En ce qui me concerne et c'est aussi le cas de Hubert, dit-elle, se tournant avec un sourire complice vers Hubert, nous avons ce soir-là vécu, chacun dans nos situations respectives, un orgasme inhabituel qui nous a projeté dans un état d'extase.

Julie-Anne fébrile et s'agitant sur sa chaise, brisa rapidement le silence qui suivit l'intervention de Léa:

– moi je vous ai déjà expliqué que c'est justement cette nuit-là que je suis devenue enceinte. Puis le visage légèrement empourpré, elle poursuivit: je me rappelle que ce soir là, j'ai vraiment vécu un état de bien-être physique et spirituel qui m'était inconnu jusqu'alors. C'est d'ailleurs, peu de temps après que j'ai senti la fécondation se réaliser en moi! Puis se tournant vers Frédéric, elle l'interrogea du regard?

*– je ne me rappelle pas vraiment, mais peut-être que ce soir-là j'étais préoccupé?*répondit-il humblement.

Chacun semblant méditer en silence, Philippe à son tour prit la parole.

– moi aussi j’ai beaucoup réfléchi à la question pourquoi nous? J’ai longtemps cherché ce que j’avais vécu de particulier ce soir-là. Avec ce que Julie-Anne et Léa viennent de révéler, je crois avoir vécu la même situation. Puis, regardant chacun tour à tour, rajouta avec assurance, quoique moi, j’étais seul. Il expliqua avoir vérifié sur le calendrier que le 1ier juillet était un mercredi et il s’est rappelé que son plaisir ayant été tellement intense, il avait dû changer sa literie qu’il avait renouvelée le matin même comme à tous les premiers mercredis du mois. Et il rajouta, *il y avait longtemps que j’avais vécu cet état d’extase. C’est difficile à décrire ce phénomène où j’avais l’impression d’être comme projeté dans l’immensité de l’univers et d’en faire partie intégrante. C’était merveilleux!*

Cette image donna naissance à des échanges passionnés sur la spiritualité, Léa affirmait que le plaisir sensuel lorsqu’il est vécu dans un état d’harmonie entre le corps et l’esprit pouvait certainement conduire à cette sensation de "*faire vraiment partie de l’univers*" ce qui, déclara-t-elle, *n’a pas de lien avec aucune religion que ce soit*. Elle précisait aussi qu’à son avis, cet état précieux n’était pas tributaire d’une activité sexuelle réalisée dans une relation amoureuse, mais plutôt relié à la capacité de la personne à abandonner ses entraves terrestres dictées par les autres et ainsi accepter d’être propulsée librement dans un univers inconnu. Philippe approuva, mais pris soin de rajouter que, selon ses lectures et ses convictions, certaines personnes authentiques dans leurs croyances religieuses ou spirituelles, pouvaient aussi atteindre par la méditation, ce même état d’extase et ainsi ressentir

la fusion avec l'univers. Après l'intervention de Philippe, Julie-Anne reprit la parole:

– je crois qu'à l'instant précis où j'ai senti la fécondation se réaliser dans mon ventre, j'avais conscience d'accueillir en moi l'univers tout entier, immense, mais en même temps, aussi minuscule qu'un grain de sable.

Ému, Frédéric étreignit la main de Julie-Anne avec toute l'intensité de l'amour qu'il voulait lui exprimer.

Après que tous furent partis, Léa et Hubert se retrouvèrent côte à côte sur la causeuse usée, dans un état méditation, puisqu'encore remués par le mystère qu'ils venaient d'entrevoir.

– quand Julie-Anne a mentionné l'univers immense, mais petit comme un grain de sable, exprima Hubert à voix basse, cela a fait surgir des images d'un rêve où alors que toi et moi étions ensemble dans ce rêve, nous avons pénétré à l'intérieur d'un grain de sable.

– et, compléta Léa surexcitée, je me rappelle, qu'à ce moment nous avons entrevu l'immensité de l'univers!

À l'instant où Hubert et Léa habités d'un état mystique trouvaient le sommeil, la main fébrile de Frédéric caressait avec autant de précautions que d'exaltation, le ventre fécond de Julie-Anne. Dans les yeux étincelants du couple, le langage de l'amour ponctué de regrets, de pardons, d'engagement et de passion scella l'harmonie retrouvée.

Quant à Philippe, son parcours fut plus sinueux. Ainsi, après son départ, il s'était arrêté à son banc face à la rivière. Il n'était pas triste malgré sa solitude mise en évidence devant les couples que formaient ses compagnons de destin. Il voulait simplement poursuivre ses réflexions sur la spiritualité et la notion de l'Univers. Les eaux calmes, qu'il ne distinguait que par les reflets du croissant de lune et de quelques étoiles, laissaient imaginer et craindre une profondeur infinie.

... comme l'immensité de l'univers, se disait-il.

Le lendemain, à son réveil, il fut étonné de n'avoir pas rêvé. Encore dans son lit, il tentait de retrouver le même état d'esprit que lors de ses réflexions sur le bord de l'eau. N'y parvenant pas, il se leva. La lumière clignotante du répondeur attira son attention.

Immobile près du répondeur Philippe réfléchissait encore au curieux message de son fils lorsqu'il reçut un appel vidéo sur son portable. Cette fois c'était sa fille qui tout en sourire et excitée, lui demandait s'il acceptait leur proposition. Encore décontenancé, il dévia la conversation lui demandant de ses nouvelles puis l'interrogea sur sa participation à la conférence sur "la place des femmes dans le continent africain". Mais c'était peine perdue, car après qu'elle eut donné beaucoup de détails, Delphine revint à la charge.

– mais papa, tu as bien eut le message de Victor?

– je viens tout juste de l'écouter. Comment avez-vous eu cette idée, et comment pourriez-vous vous libérer comme ça tous les deux en même temps pour 3 ou 4 jours?

– je ne te cacherai pas que ce que tu nous as confié lors de ta visite nous a ébranlés. Que ce soit une vraie prémonition ou non, nous avons réalisé que tu ne seras pas éternellement avec nous et nous avons le goût de vivre encore de beaux moments avec toi. Victor fait maintenant un bon salaire et moi je me débrouille assez bien avec ma bourse. Depuis que tu as vu "L'Auberge espagnole" ⁶, tu nous répètes vouloir aller à Barcelone. Nous pourrions réserver un appartement pour nous trois. Après, tu pourrais prendre le train jusqu'à Marseille pour voir ton frère comme tu nous as dit. Nous avons pensé que nous pourrions organiser ce voyage *au début de novembre* puisque nous avons chacun la possibilité de prendre quelques jours de vacances en même temps.

Philippe tournait littéralement en rond dans son appartement après avoir fermé son portable. Il ressentait une immense joie et en même temps il s'inquiétait encore des aspects pratiques de la proposition. Yves, son frère l'avait généreusement invité, et ce à plusieurs reprises. Depuis la vente du piano, il avait la somme nécessaire pour un aller-retour Montréal - Marseille avec des petits à cotés; mais le train et les dépenses supplémentaires pour Barcelone, il ne savait plus. De plus, novembre c'était tellement proche de la période de Noël, c'était dans quelques semaines à peine.

⁶ Film de Cédric Klapisch sorti en 2002

Puis, sournoisement une émotion désagréable se développa en lui. Enfin, il prit conscience qu'il ressentait un sentiment de révolte, sentiment qu'il avait éprouvé lors du décès de sa mère alors que celle-ci, passionnée d'histoire, n'avait pas osé vivre son rêve de voir et de toucher "*le mur de Berlin*".

Moi, je suis encore vivant, se dit-il alors, et je ne ferai pas cette même erreur!

Alors que Philippe avait prit sa décision, dans la maison de Hubert, celui-ci renouvelait pour une troisième fois, le café dans la tasse de Léa. Car, après avoir donné les soins aux chevaux, ils rediscutaient avec une certaine fébrilité de ce rêve concernant un grain de sable. Cette expression de Julie-Anne hier avait déclenché leurs souvenirs. À force de discussions et réflexions, ils pensaient que ce n'était pas uniquement le même rêve, mais que c'était un rêve qu'ils avaient vécu en étant vraiment ensemble. Ils avaient tous deux la conviction que leurs *esprits* avaient fusionnés pour vivre ce rêve. À mesure que l'un mentionnait un détail, l'autre le confirmait et se souvenait aussitôt d'un autre élément. Le film de ce rêve étant enfin *assemblé*, ils en étaient à tenter de comprendre la signification, sûrement symbolique, des scènes semblant représenter les principales religions.

– *moi, le message que je comprends, affirmait Léa, c'est que toutes les religions signifient la même chose ou dit autrement...*

– *C'est ça, l'interrompt Hubert, chaque religion est comme un véhicule qui tout en étant différent, peut conduire à la même finalité. Donc, ce n'est pas le véhicule qui importe, mais le but.*

– *Le but, la finalité, l'immensité, l'univers, le sens de la vie, il me semble que dans un de mes rêves j'avais compris quelque chose*

qui unissait tout cela. Si nos âmes étaient fusionnées lors de ce "rêve" peut-être que ça signifie que les âmes peuvent être des entités en elle-même mais aussi se fondre à une ou d'autres âme pour former une autre entité?

Et pendant que Léa et Hubert poursuivaient leur réflexion, à quelques rues de là, Frédéric tentait à nouveau d'exposer sa théorie à Julie-Anne;

– il est possible que ce rêve que vous avez tous fait n'ait qu'une valeur symbolique,

– que veux-tu dire?

– je veux dire que le message ne soit pas que vous allez tous mourir à cette même date, mais qu'un changement devra se faire ou se fera malgré vous.

– tu dis ça pour m'encourager, affirma Julie-Anne, mais son visage exprimait tant d'espoir.

Pendant ce temps, dans la Résidence, Philippe seul se félicitait encore de sa décision. *Il fallait bien que je rêve à ma mort pour que je vive enfin,* pensait-il avec un demi-sourire illuminant son visage. *Mais est-ce pareil pour les autres? Et pourquoi juste nous quatre?*

Chapitre 20

Julie-Anne croyait toujours au destin qui lui avait été révélé dans son rêve, mais en même temps, elle cultivait un espoir, peut-être créé par l'amour constant que lui démontrait Frédéric et par les projets qu'il ne se retenait pas de faire avec elle. C'est dans cet état d'esprit, qu'elle avait préparée avec Frédéric la chambre du bébé à naître et surtout, qu'elle avait acceptée de vivre le bonheur candide de préparer la venue de leur *petit coeur*. La chambre était maintenant prête et meublée. Le lit de bébé était celui de Frédéric que ses parents avaient gardé pour le moment où il deviendrait père. Frédéric avait peint les murs couleur *Sable du désert*. Ils avaient choisi un papier peint avec des motifs d'étoiles et de planètes convenant tout autant à une fille qu'à un garçon. Il faut dire qu'ils s'étaient entendus pour garder le mystère, tout comme Julie-Anne avait choisi de refuser un test de dépistage prénatal. Frédéric quant à lui était plus hésitant, mais avait respecté la décision de sa conjointe, comprenant qu'avec les résultats éventuels, une décision déchirante pourrait s'imposer.

– *Tu m'as aidé à garder l'espoir que mon destin sera bon alors, vivons ma grossesse avec l'espoir que notre bébé aura sa place telle qu'il sera dans l'univers*, lui avait-elle dit.

Dans quelques semaines, pour la fête de Noël, ils recevraient le père de Julie-Anne qui, comme les parents de Frédéric, ignorait tout de l'invraisemblable situation de leurs enfants. Ceux-ci leurs

n'ayant partagé que quelques confidences sur les difficultés temporaires du couple au tout début de la grossesse.

Comme la naissance était prévue pour le 25 mars, il ne restait plus que quatre mois.

Léa et Hubert quant à eux revenaient de l'aéroport où ils avaient conduit Philippe. Ils avaient eu ainsi l'occasion de rencontrer pour la première fois ses enfants; Delphine tout juste arrivée de New York et Victor qui était déjà sur place. Puisque le vol vers Barcelone n'était prévu que trois heures plus tard, ils s'étaient tous retrouvés dans un petit resto de l'aéroport. Philippe, tout en sourire malgré sa fébrilité, avait fait les présentations avec beaucoup de plaisir. Delphine et Victor étaient manifestement très près de leur père et l'affection qu'ils éprouvaient pour lui était évidente, Hubert et Léa en furent heureux tout autant que les enfants qui, remarquant l'amitié sincère des amis de leur père, en furent rassurés.

– *Tu vois Hubert, expliquait Léa tout en conduisant, c'est à cause de ce rêve que Philippe fait ce voyage avec ses enfants et qu'il rencontrera son frère. Autrement, je pense qu'il n'en serait pas là. Et nous, serions-nous ensemble?*

– *Je suis porté à croire au destin, et... c'était écrit quelque part que toi et moi devons nous retrouver!*

– nous en sommes au milieu de ce qui nous reste de vie, c'est-à-dire qu'il nous reste six mois. Qu'allons-nous faire de ce temps? Moi, je ne sais pas si j'ai le goût de voyager, en fait, je ne sais plus ce que je veux vivre. Et toi?

Et pendant tout le trajet de retour, Hubert et Léa échangèrent sur des projets qui, finalement, ne les inspiraient pas.

Arrivée au centre équestre, Léa eut besoin d'accompagner Hubert à l'écurie. Pendant qu'il donnait les soins aux chevaux, Léa lui fit part du sentiment d'angoisse qui peu à peu s'était insinué dans son esprit en même temps qu'ils discutaient de projets.

– j'ai peur, lui dit-elle en s'approchant de Hubert.

Celui-ci cessa de brosser le cheval, se retourna et enlaça Léa longuement sans prononcer un mot. Puis, il lui dit:

– moi aussi j'ai peur. J'ai peur de l'inconnu, j'ai peur de tout ce que je vais perdre à commencer par toi. Je ne sais pas si il y a quelque chose après la mort. En même temps une partie de moi est attirée par ce mystère, qui par la force des choses, va s'éclaircir. Il nous faut peut-être mourir pour comprendre enfin le sens de la vie.

– c'est ironique, tu ne trouves pas, mourir pour mieux vivre?

– Alors, ne perdons pas de temps et allons mourir de plaisir pour mieux vivre, répondit Hubert entraînant Léa vers l'échelle menant à la mezzanine chargée de foin.

Hubert avait étendu sa chemise sur la paille afin d'en faire un lit accueillant pour Léa.

– mais nous aurons froid, lui dit-elle avec un air coquin.

– ne t'inquiète pas, l'écurie est tempérée par la présence des chevaux, et... je te réchaufferai.....

lui dit-il en la poussant passionnément sur sa chemise.

Fourbus après être morts de plaisir, ils trouvèrent le sommeil. Le hennissement des chevaux au lever de soleil les tira du sommeil. L'odeur du foin leur rappela où ils étaient et ce qu'ils avaient vécu.

Ce n'est qu'à la fin de la journée qu'ils reprirent la discussion sur leurs destins.

Après trois jours merveilleux à découvrir tout autant Barcelone que leur père, Victor et Delphine avaient accompagné celui-ci à la gare Barceló-Sants. Bien qu'impressionné par la vitesse du train, Philippe était toujours habité par les émotions de son séjour avec ses enfants et de l'affection qu'ils avaient simplement partagée entre eux. Ils avaient connu quelques moments de tristesse prenant conscience du temps qui passe et ne reviendra plus, mais avaient aussi vécu plein de petits bonheurs comme lorsque devant la Sagrada Familia il avait nommé Gandhi l'architecte Antoni Gaudí. Malgré sa fierté, il n'avait pas eu de difficultés à rire de lui-même et de bon coeur avec ses enfants. Le paraître n'avait plus d'importance et il se sentait heureux de montrer qui il était. Ainsi, il avait hâte de revoir son frère dans un contexte où il se permettrait de lui parler vraiment de lui, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant.

Malgré lui, ses pensées l'amènèrent vers Michel, son fils aîné avec qui il ne partageait pratiquement plus rien.

C'est le prix démesuré que je paye pour ne pas souffrir constamment, se disait-il. Encore une fois, il s'interrogeait sur ses fautes, cherchant où il avait échoué en tant que père. Il pouvait identifier telle ou telle situation où il n'avait pas agi comme il aurait voulu, *mais ça ne peut pas expliquer ce que mon fils est devenu!* Puis il pensa qu'il avait le besoin vital de partager avec son frère, tout ce qu'il ressentait; le beau comme le laid.

Quelques jours plus tard, le séjour à Marseille étant terminé, Philippe réfléchissait paisiblement dans l'avion. Il n'avait jamais été si proche de son frère. C'était comme si la rivalité fraternelle qu'ils avaient toujours vécue s'était enfin dissipée. Comme il était l'aîné, Philippe en plus d'avoir perdu sa place d'enfant unique à l'âge de deux ans avait été mandaté par sa mère pour donner l'exemple à son jeune frère. Et ce dernier ayant hérité de la même fierté que son modèle cherchait constamment à le dépasser. Cette dynamique de pseudo "saine rivalité" animait la famille et leur s parents avaient cru bien faire en développant chez l'aîné le sens des responsabilités et la motivation à se dépasser chez le cadet. Somme toute, les deux frères s'en étaient relativement bien sortis mais le fond de rivalité qui les animait demeurait un obstacle à une relation harmonieuse, et ce malgré leur amour fraternel.

Notre rivalité s'est développée à Shawinigan et elle s'est terminée à Marseille quelque soixante ans plus tard, se disait Philippe encore euphorique de son voyage, mais surtout de sa nouvelle relation avec son frère.

Il lui avait tout confié; le deuil de sa femme qu'il avait traversé tout seul et dont il n'était pas encore totalement remis, la peine qui l'habitait constamment de sa non-relation avec son aîné, le bonheur de son lien avec Victor et Delphine.

Pour sa dernière journée à Marseille son frère l'avait conduit au Vieux Port. C'est dans un bistro alors qu'il regardait la forêt de mâts des voiliers tanguer tel des arbres bercés par la brise, que Philippe lui avait partagé son rêve prémonitoire et le destin qui en découlait. Il ne fut pas déçu par la réaction de son frère, au contraire, il s'était senti reçu par son frère qui n'avait pas cherché à le dissuader de l'aspect prémonitoire de son rêve.

– *je crois fermement qu'il y a une force qui nous régit et qui demeure un mystère*, lui avait-il répondu rajoutant; *toutefois, je n'ai pas le goût de te perdre, nous venons à peine de nous retrouver et j'ai besoin de toi, même à distance.*

Philippe, touché par l'attitude de son frère, n'en était que plus heureux.

Malheureusement, quelques jours après son retour alors qu'il flottait encore sur son petit bonheur, un courriel vint ébranler son équilibre:

"Tu n'es pas digne d'être mon père. »

Ce message sorti de nulle part de son fils Michel lui rappela crûment cette réalité toujours présente et confirma une fois pour toutes la relation toxique qui perdurait entre eux. Alors, dans un dernier geste d'amour, Philippe lui répondit que pour la santé mentale de l'un comme de l'autre, il coupait définitivement tous les liens.

Je vais mourir bientôt, se disait-il, et mon fils aîné ne le saura même pas. Quelle ironie, quelle tristesse.

Philippe voulait être en paix avant de mourir. Aussi paradoxal que cela puisse apparaître, il se devait alors d'accepter que ce lien père-fils était rompu pour l'éternité.

Chapitre 21

Philippe ne se reconnaissait plus vraiment depuis son retour de voyage. Il trouvait sa solitude de plus en plus difficile à vivre et contrairement à son habitude, il s'efforçait maintenant à développer des relations sociales.

Ce nouvel état d'esprit chez Philippe fut remarqué par plusieurs résidents. Ils étaient surpris de le voir se présenter dans la salle des loisirs et accepter spontanément entre autres de se joindre à une équipe cherchant un partenaire pour une partie de cartes. Il faut dire que le séjour chez son frère lui avait ouvert de nouvelles perspectives et que depuis, Philippe lui-même s'étonnait de sa nouvelle attitude. Il fit honnêtement son mea-culpa d'avoir jugé "superficielles" les activités sociales auxquelles il s'était refusé de participer auparavant. *Pourquoi étais-je si jugeant envers mes semblables*, se disait-il prenant conscience du plaisir simple de remporter une *manche* aux cartes. *Je me croyais supérieur, au-dessus des gens ordinaires... je suis vraiment passé à côté de quelque chose d'important; la camaraderie, la présence simple, mais chaleureuse de personnes banales vues de l'extérieur, mais chacun avec son trésor personnel!*

Ainsi, régulièrement lorsqu'il réintérait son appartement après avoir socialisé, il poursuivait sa réflexion. Il méditait sur la valeur de la simple camaraderie, *un partage d'humanité*, se disait-il. Cette nouvelle vision de ses semblables contribuait à une joie de vivre

qui lui était inconnue jusqu'alors. *Les contacts ne doivent pas obligatoirement être profonds pour être agréables.* À mesure qu'il progressait dans son introspection, son désir de vivre intensément le temps qui lui restait s'imposait. Et pour une première fois depuis des années, il eut le désir de partager avec une autre personne son plaisir sexuel. Il réalisa que ce besoin était présent en lui depuis longtemps, mais qu'il ne s'était jamais autorisé à y penser, croyant ainsi sauvegarder l'amour sans égal vécu avec sa femme.

Malgré qu'il avait toujours été fier de sa personne et que sa façon de se vêtir reflétait bien sa personnalité, il y avait plusieurs années qu'il ne s'était plus observé nu dans le miroir. Ne partageant plus sa vie avec personne, il ne se souciait pas de l'intimité de son corps sauf concernant son apparence extérieure.

Et voilà que maintenant, il s'examinait avec attention. Habitué aux rides de son visage, il demeurait sans réaction. Mais poursuivant son "inspection", il s'attristait de la peau ramollie de son corps et des taches déposées sur sa peau par les années. Il eut besoin de plusieurs séances d'observation pour s'approprier peu à peu à l'image que son miroir lui reflétait.

Ce corps, c'est aussi une partie de moi, au moins jusqu'à ma mort, se disait-il, nu devant lui-même, je m'accepte quand je suis vêtu à mon goût, mais ça demeure un peu artificiel. Serai-je capable de m'accepter nu, tel que je suis, sans artifices?

Possédé par l'urgence de vivre, Philippe se découvrait un intérêt nouveau pour tout ce qui touchait au vieillissement, à l'image de la beauté corporelle réservée exclusivement à la jeunesse, à l'étrange

paradoxe de se sentir jeune dans sa tête, mais vieux dans son corps. Un peu déstabilisé par ses nouveaux besoins en sexualité, il cherchait à se comprendre en parcourant de nombreux livres et articles sur le sujet. Sa démarche allait au-delà de la simple réflexion, il ressentait consciemment dans son corps et dans son âme ce qu'il étudiait. *Pourquoi faut-il que je meure prochainement, se disait-il, j'ai tellement à dire et à vivre, tellement de clichés à défaire? Serai-je capable de vivre une sexualité avec une autre femme sans éprouver le sentiment de détruire le souvenir de l'amour que j'ai vécu avec ma conjointe? Et puis même si je voulais, je ne saurais pas comment m'y prendre!*

Pendant que seul dans son petit appartement, Philippe, tracassé, réfléchissait à son besoin de vivre une sexualité partagée, ce qu'il n'avait pas vécu depuis trois ans, le couple Léa et Hubert, dans la grande maison de celui-ci, était pour une seconde fois rudement éprouvé. Hubert, inquiet, tentait d'exprimer honnêtement ses sentiments en réponse à la demande formulée par Léa. En effet, celle-ci venait de lui partager que son besoin viscéral de vivre une sexualité à plusieurs était encore bien présent et de plus en plus pressant. Elle lui avait avoué que malgré l'amour intense qu'elle ressentait pour lui, elle conservait toujours en elle cette envie irrésistible de vivre sporadiquement cette forme de sexualité. Puis, réfléchissant un peu elle corrigea sa dernière phrase

– *ce n'est pas "malgré l'amour » que j'ai pour toi mais "avec l'amour » que j'ai pour toi.*

– *tu me proposes de t'accompagner dans un monde que je ne connais pas,* lui disait-il, rajoutant; *cette fois ce ne serait pas au*

niveau des fantaisies que nous partageons dans nos moments d'intimité, mais dans un monde bien réel. Je ne sais vraiment pas ce que je ressentirais en te voyant partager ton corps et ton plaisir avec d'autres. Je crains d'être incapable d'accepter ton besoin. Pourtant, je me rappelle le souhait que je t'avais exprimé au début de notre relation soit que chacun se réalise et s'épanouisse dans ce qu'il est. Alors je me sens coincé et j'ai besoin que tu m'aides.

– je t'aime lui dit-elle en caressant son cou.

Les yeux humides et le regard pénétrant de Léa révélèrent candidement l'authenticité de ses sentiments.

Pourquoi serais-tu attristé que je vive du plaisir surtout si tu es présent et que mon plaisir soit augmenté justement par ta présence. Mon corps et mon âme m'appartiennent. Je ne t'enlève rien en ayant du plaisir. Tu ne te sens pas trahi ou dépossédé quand je me masturbe avec ou sans ta présence. Alors pourquoi serait-ce différent avec Charles et Chloé? Ce n'est sûrement pas une question de l'intimité de mon corps. Tu le sais, mon corps a été palpé, caressé, examiné par plusieurs; amants, amantes, médecins et même violenté par un gardien de prison en Afrique. Je comprends que tu aies peur que d'autres que toi me procurent du plaisir. Je te rappelle que c'est moi qui me donne le plaisir que je ressens; oui ça peut être par l'entremise de d'autres dont toi-même ou par des fantaisies qui défilent dans ma tête, mais justement, c'est en moi que ça se passe. Et toi tu habites en moi parce que je t'aime. Souffres-tu quand tu me vois déguster un met particulièrement savoureux?

– je sais tout cela avec ma tête, lui répondit Hubert, *mais j'ai peur des émotions que je pourrais vivre.*

– je comprends que tu crains des émotions que tu pourrais vivre. Mais tu ne peux pas le savoir à l'avance et tout dépend de la confiance que tu as en moi, mais aussi en toi. Puis Léa se rapprocha encore plus de Hubert et précisa: mais là je sais que j'ai ce besoin et je ne veux pas te trahir, comme je ne veux pas non plus réfréner cette pulsion qui provoque en moi le goût de vivre au maximum et sans limites. Tu m'as dit que l'Amour ne m'empêcherait pas de vivre qui je suis. Et bien voilà, nous y sommes. Et puis, rajouta-t-elle avec un sourire espiègle, je t'avoue que ça m'excite beaucoup d'imaginer que tu serais présent et que peut-être même tu pourrais participer... Alors je t'invite. Je veux que tu me vois avoir du plaisir et que tu puisses t'en réjouir. En ce qui me concerne, ta présence augmenterait ma jouissance. De plus, je désire te voir avoir du plaisir et je serais heureuse d'être présente auprès de toi à ce moment.

Pendant que Hubert et Léa s'efforçaient de ne pas se perdre, Philippe, démoralisé fermait son portable avec impatience. Ayant parcouru quelques sites de rencontres, il se sentait encore plus perdu, réalisant qu'il serait incapable de "s'annoncer" tel une marchandise à vendre. Il passa une très mauvaise nuit.

À son réveil et quoiqu'il avait mal dormi, Philippe se sentait bien. La décision à prendre lui était venue spontanément; il ne s'inscrirait pas sur un site de rencontre. Encore dans le lit, il ressentait, avec une étonnante confiance, être arrivé à une fin d'étape dans sa démarche de réflexion. Oui, il se sentait prêt à rencontrer quelqu'un "mais si cela se fait, ce sera parce que je

serai vraiment ouvert à ce que la vie me présente" se disait-il en se levant.

Chapitre 22

Pour la première fois depuis le décès de leur mère, Victor et Delphine vinrent au domicile de leur père dans la Résidence pour fêter Noël. Celui-ci avait insisté expliquant que c'était maintenant très important pour lui de présenter ses enfants à sa "communauté ».

Philippe y avait beaucoup réfléchi. C'était probablement son dernier Noël et il voulait tout donner de lui-même à ses enfants. Déplorant n'avoir qu'un petit appartement pour accueillir ses enfants, il s'était toujours refusé jusqu'à maintenant au plaisir de recevoir ses enfants dans son milieu de vie. *Peut-être aussi que j'avais peur de les recevoir seul, de nous retrouver tous les trois chez moi, mais sans ma femme?*

Avant de rejoindre "*sa communauté*" avec ses enfants, Philippe fit un appel vidéo à son frère tout heureux de partager ce moment avec lui. Aussi, il ressentait un grand bonheur devant les échanges chaleureux de ses enfants avec son frère et sa conjointe. Ces interactions étaient teintées d'une sincérité qui le touchait. Puis, habités d'un précieux sentiment de paix et d'amour, ils descendirent à la salle communautaire où cette année encore, était organisé un réveillon chaleureux et enjoué.

Delphine et Victor, quoiqu'impressionnés par l'ambiance festive et le nombre de personnes, prirent rapidement conscience de la fierté qu'éprouvait leur père à les présenter à tout un chacun.

– *trouves-tu toi aussi que notre père a changé?* demanda Victor à sa sœur pendant que Philippe debout près de la table voisine riait spontanément avec ses amis.

Noël était maintenant passé. À l'appartement de Frédéric et Julie-Anne le père de celle-ci devait prolonger son séjour puisque la neige l'empêchait de retourner dans ses montagnes de Charlevoix. En effet, dès le lendemain de Noël une tempête de neige s'était abattue sur toute la vallée du Saint-Laurent jusqu'aux abords du Richelieu, et le vent du nord avec la poudrierie qu'il soulevait avait créé des vagues de neige bloquant les routes.

Le vent tombé, on pouvait maintenant distinguer le Richelieu recouvert d'une neige immaculée. Puisque le père de Julie-Anne s'était en route vers chez lui, le couple savourait son intimité retrouvée. Julie-Anne et Frédéric revêtus de leur *parka* en profitèrent pour se promener tranquillement dans les rues du "*Vieux village*" à peine déneigées et encore désertes. Ils appréciaient ce moment précieux alors que dans l'heure suivant la tempête, il règne une ambiance très particulière, la neige fraîchement tombée absorbe tous les bruits ne laissant que le crissement des pas sur ce duvet qui recouvre le sol. Tout semble plus doux, moelleux et surtout, paisible. Le ciel bleu dégagé et la neige d'un blanc étincelant suscite le plaisir de vivre. C'est ainsi

que marchaient, main dans la main, Julie-Anne et Frédéric tous deux en harmonie avec ce monde inspirant la sérénité.

– *redonne-moi de l'espoir*, disait Julie-Anne à son conjoint aussitôt qu'ils eurent retiré bottes et manteaux. *Je vais le mettre au monde notre enfant*, poursuivait-elle, *mais j'ai peur qu'il se retrouve sans mère. Je sais que toi, tu seras là pour l'aimer et l'aider à grandir, mais...*

– *je crois fermement que toi aussi tu seras présente auprès de notre enfant avec moi et pour longtemps.*

– *mais je suis certaine que ce rêve représente un message, je crois toujours qu'il nous informe de la date de notre mort. Mais si ce n'était pas ça le message?*

– *il n'y a pas forcément de message, tu sais...*

– *ha oui, ça j'en suis certaine.*

– *pourquoi?*

– *je suis prête à te confier quelque chose que j'ai toujours gardé pour moi, pourvu que tu m'écoutes vraiment et que tu demeures ouvert.* Devant l'approbation silencieuse de Frédéric, elle poursuivit:

Je me rappelle quand ma grand-mère est décédée et les jours qui ont suivi.

Julie-Anne raconta avec détails, le moment fragile où tenant la main de sa grand-mère mourante, celle-ci la regarda, puis regarda la mère de Julie-Anne qui se tenait au pied du lit. Une larme coulait sur sa joue gauche, sa main serra celle de Julie-Anne puis elle s'éteignit. Dans les jours ou plutôt dans les nuits suivantes, Julie-Anne confia que sa grand-mère était venue la visiter à plusieurs reprises.

– je ne parvenais pas à comprendre ce qu'elle me disait. Elle est apparu comme ça plusieurs nuits d'affilées avec ce qui semblait toujours le même message, message que je ne comprenais pas.

Puis, regardant longuement Frédéric rajouta: *ma mère est morte subitement sept jours après. Alors, oui je crois qu'il y a quelque chose qui nous dépasse et qui parfois, tente de communiquer avec nous.*

Non loin de là, sur les abords de la rivière, le centre équestre était lui aussi recouvert d'un manteau blanc. Dans ce paysage gelé, seule la fumée diaphane qui s'élevait d'une chaumière vers le ciel bleu trahissait une forme de vie. Dans la maison silencieuse, Léa et Hubert profitaient de la chaleur bienfaisante du foyer.

Les amoureux enlacés, charmés par le crépitement du feu, flottaient dans un silence apaisant en dehors du temps. Mais peu à peu, cet instant magique s'évanouit. Ce fut d'abord Léa qui, encore blottie contre Hubert, perdit en premier cet état de bien-être puisque son envie de revoir Chloé et Charles devenait de plus en plus insistante et elle hésitait à reprendre cette discussion avec Hubert. Puis, après qu'elle eut exprimé son fantasme, ce fut au tour de Hubert de perdre sur-le-champ son état de quiétude affective et de douce intimité. Déstabilisé, il voulut se lever et pour ce faire, il dut repousser Léa toujours collée sur lui. Quoiqu'il le fit avec douceur, celle-ci en fut blessée ressentant par la réaction de son amoureux, le rejet de qui elle était. Perturbé, Hubert devait faire quelque chose pour reprendre pied; ouvrant la grille du foyer, le

tisonnier à la main, il réanima le feu vacillant. La braise jusqu'alors paisible explosa en millier d'étincelles complètement désordonnées exactement comme son état d'âme.

Pendant que les étincelles se propageaient dans la chaumière tourmentée, non loin de là, Philippe sortait de chez-lui. Motivé par sa soif de vivre intensément, il tenait à profiter de l'ambiance exceptionnellement sereine, mais brève qui suit l'accalmie après la tempête. Les trottoirs n'étant pas accessibles, il marchait dans la rue minimalement dégagée. Il emprunta donc un parcours qui lui était moins familier. Heureux de découvrir son village avec un point de vue différent, il voyait dans ce nouveau trajet le symbole des chemins qu'il s'apprêtait à explorer. Absorbé par ses pensées, il ne vit pas l'immense glaçon qui se détachant du toit de la vieille épicerie tomba juste devant lui, éclatant en morceaux. Philippe effrayé par le danger évité de justesse fixa longuement les morceaux de glace. Les battements désordonnés de son coeur retrouvèrent peu à peu un rythme normal mais le son créé par l'éclatement de la glace se répercutait toujours dans sa tête. Ses pensées encore en alerte firent ressurgir un événement du passé enfoui depuis très longtemps;

"C'était à la fin de l'année scolaire, il avait terminé sa 4^{ème} année et il se trouvait sur la galerie arrière du logement, avec sa mère qui étendait son lavage. Ils échangeaient des banalités quand tout à coup ils furent interrompus par le bruit fracassant de verre cassé provenant de la chambre de Philippe dont la fenêtre ouverte donnait sur la galerie. *C'est le cadre au dessus*

mon lit qui vient de tomber, avait-il dit à sa mère. Rentrant immédiatement dans la maison, Philippe et sa mère observèrent qu'en effet, le cadre suspendu sur le mur à la tête du lit n'y était plus. Déplaçant le lit afin de ramasser les morceaux de verre, ils ne virent rien, plus aucune trace du cadre. Pourtant il y était quelques instants auparavant et il n'y avait personne d'autre dans le logement. En plus c'est le bruit de verre cassé qui les avait amenés à rentrer pour vérifier ce qui se passait. Ce cadre, Philippe l'avait reçu en récompense scolaire pour ses efforts, et... il représentait la Sainte Famille."

Il faut savoir que pendant plusieurs années alors qu'il était jeune adolescent, Philippe s'était efforcé en vain de comprendre la signification de ce mystère. Pourquoi cette image de la Sainte Famille qu'il avait lui-même rapportée dans sa famille avait-elle disparue? Finalement il en avait conclu que cet événement signifiait que sa famille avec ses problèmes ne méritait pas cette représentation de la Sainte Famille. Et voilà qu'aujourd'hui une autre explication s'offrait à lui. Toujours devant les morceaux de glace éparpillés, il pensait que cet événement mystérieux était possiblement un message prémonitoire de l'éclatement de sa première famille et du lien rompu pour toujours avec son fils aîné.

Perdu dans ses réflexions, Philippe réalisa qu'il n'était pas très loin du Centre équestre.

À ce moment, au Centre équestre, Hubert pelletait vigoureusement la neige pour se défouler. Léa était parti en retard pour la clinique puisqu'ils avaient encore discuté péniblement. Aussi, à la vue de Philippe qui arrivait, un sourire illumina son visage morose. Rapidement les deux hommes se retrouvèrent dans l'écurie puisque Hubert devait toiletter un cheval pour une séance prévue avec un élève. Pendant qu'il brossait soigneusement, il hésitait à partager son dilemme avec Philippe. Il n'eut toutefois pas le temps de se décider puisque Philippe lui dit subitement:

– J'ai quelque chose à te raconter, et cette fois-ci, ça ne concerne pas mon voyage.

La cloche annonçant l'arrivée d'un élève juste au moment où Philippe terminait son récit, mit fin à leur discussion. Cependant, Hubert avide d'éclaircir le mystère convainquit Philippe de rester au centre pendant qu'il donnait sa leçon et de poursuivre la discussion au retour de Léa.

Ainsi, pendant qu'il observait distraitemment la séance d'équitation, Philippe se repassait pour une nième fois le film de cet évènement qui demeurerait plus de cinquante ans plus tard un mystère non résolu. Il n'avait jamais été friand de ces histoires paranormales racontées par tout et chacun se disant à chaque fois qu'il s'agissait au mieux de phénomènes normaux mais mal compris ou au pire de canulars. Mais, impliqué directement dans cette mystérieuse disparition, il lui était impossible d'y accoler l'une ou l'autre de ces explications. Aussi, malgré sa méfiance il conservait en lui une ouverture à l'existence possible d'un *monde parallèle* révélé

volontairement ou accidentellement par des évènements comme celui qu'il avait vécu personnellement.

Pressé d'éclaircir le mystère, Hubert s'empressa de terminer la routine avec le cheval puis invita Philippe à prendre un thé avant le retour de Léa. Mais celle-ci arriva avant même que le thé ne soit infusé. Étonnée par la présence de Philippe, Léa interrogea Hubert du regard.

– notre ami a profité du calme après la tempête pour marcher et le hasard l'a conduit jusqu'ici!

Participant aux préparatifs pour le repas, Philippe observait discrètement ses hôtes. Hubert était plutôt volubile et presque excité alors que Léa affichait un air plutôt taciturne voire même carrément maussade. Pourtant, lors de leur dernière rencontre, avec le groupe des Quatres, elle semblait épanouie et enthousiasmée par le récit de son voyage. *Hubert aussi ne semblait pas au meilleur de sa forme quand je suis arrivé, pensa Philippe. J'imagine que pour eux aussi, la vie conjugale n'est pas toujours facile.*

Ainsi, pendant le repas, chacun s'efforçait d'afficher un air de bonne humeur, mais une tension diffuse rendait les conversations décousues. Mal à l'aise, Philippe se décida à aborder l'évènement qu'il avait partagé à Hubert:

– tantôt, dit-il à Léa, j'ai révélé à Hubert un phénomène mystérieux qui s'était produit alors que j'étais enfant. Il y a des années que je ne pensais plus à cet évènement et voilà qu'aujourd'hui un glaçon qui tombe et éclate juste devant moi en ravive le souvenir à tel point que je sentais le besoin de le partager

avec quelqu'un, Hubert en l'occurrence et maintenant je souhaite en discuter avec vous deux.

Attentif à la réaction de Léa, Philippe cru déceler chez celle-ci un relâchement total de la tension. Rassuré, il prit le temps d'expliquer avec minutie le contexte où s'était produit "l'évènement" répondant avec précision aux questions de Léa.

Il régnait dans la pièce une ambiance surréaliste alors que chacun se sentait démuni devant ce phénomène qui n'avait aucune explication rationnelle possible. Philippe avait même partagé l'interprétation qui lui était venue à l'esprit ce matin concernant sa famille. Hubert quant à lui y voyait plutôt la preuve de l'existence d'une dimension située au-delà des limites de notre intelligence. Mis en échec par cette impasse mentale, il ne restait pour chacun que des perspectives surnaturelles, spirituelles ou même cosmiques. Ayant épuisé toutes les interprétations possibles, et ressentant une certaine fatigue autant morale que physique Philippe annonça son départ. Il accepta l'offre de Hubert de le raccompagner.

– Si ce n'était de la crédibilité que j'accorde à Philippe, affirma Léa après son retour, je trouverais son histoire invraisemblable et ne pourrais y croire, mais là, je suis totalement sidérée.

Dans le lit, Léa la tête sur l'épaule de Hubert voulait poursuivre la réflexion sur ce mystère, mais sans perspective nouvelle, la discussion cessa rapidement. Lissant avec délicatesse les cheveux de Léa, Hubert lui confia l'inquiétude qu'il avait ressentie à son arrivée devant son visage tendu et préoccupé. La tête toujours sur

l'épaule de Hubert, mais la voix étreinte par l'émotion elle lui chuchota:

– toute la journée, j'étais inquiète de ta réaction suite à ce que je t'ai confié concernant mon désir de revoir Chloé et Charles. Et quant à mon arrivée je t'ai vu avec Philippe, l'un et l'autre avec un air mystérieux j'étais encore plus inquiète. Je crains d'avoir brisé quelque chose entre nous.

Chapitre 23

En ce matin du 18 mars, ce n'était pas le printemps qui s'annonçait, mais plutôt une nouvelle tempête de neige qui déjà saupoudrait ses premiers flocons.

L'examen terminé, la sage-femme malgré sa hâte de faire sa prochaine visite avant que les routes ne soient trop enneigées, s'attardait à rassurer Julie-Anne et Frédéric :

...

– oh oui, le bébé est très bien positionné pour la naissance, il a déjà commencé à descendre.

...

– il ou elle devrait arriver d'ici quelques jours.

...

– soyez sans crainte, je reste disponible à toute heure du jour ou de la nuit.

...

– oui Frédéric, tu pourras nous assister et c'est toi qui couperas le cordon comme dans la vidéo que nous avons regardée.

Entièrement concentrée sur la préparation de la naissance à venir, Julie-Anne avait pratiquement oublié le destin qui l'attendait. En outre, elle appréciait grandement son récent congé maternité, puisque depuis les dernières semaines, se rendre à pied au travail lui était de plus en plus pénible. Et aujourd'hui, un autre plaisir

s'ajoutait puisque Frédéric avait pris congé pour cette rencontre et il passerait la journée entière avec elle.

La sage-femme partie, les futurs parents se tenaient une fois de plus dans l'embrasure de la porte de cette chambre qu'ils avaient aménagée pour leur petit trésor. Ils imaginaient avec bonheur leur bébé, fille ou garçon, dans le lit d'enfant qui avait accueilli Frédéric. Rêveuse, Julie-Anne s'abandonnait aux mains expertes de Frédéric qui lui massait doucement le cou et le dos. Le bien-être de se faire toucher avec tendresse avait aussi des répercussions sur le bébé qui s'était apaisé dans le ventre de sa mère.

Peu à peu, la douceur des caresses de Frédéric éveilla chez Julie-Anne, une sensualité en dormance depuis quelque temps. Elle se tourna vers lui et l'embrassa passionnément.

Assise nue sur le bord du lit conjugal, cette femme devenant mère savourait la caresse des mains de Frédéric agenouillé derrière elle. Lui, ému, mais aussi séduit par la beauté singulière de sa femme au ventre arrondi et aux seins remplis, la cajolait de ses mains imbibées d'une huile d'amande douce. Elle se livrait au plaisir qui l'envahissait progressivement comme le crescendo d'une musique envoûtante. Et le maestro créait, juste pour elle, une mélodie empreinte d'émotions, juxtaposant tendresse et passion. Enfin, ivre de bien-être, Julie-Anne succomba à l'agréable pulsion qui la dévorait et exprima son envie par une voluptueuse plainte. Sensible aux désirs de sa maîtresse frémissante, Frédéric la guida doucement afin qu'elle s'étende sur le lit. Les bras en croix de sa madone, son regard fiévreux et ses jambes ouvertes exhortaient

Hubert à poursuivre ses caresses, mais cette fois, sur sa vulve implorant la délivrance.

Après le dernier soubresaut de Julie-Anne, Frédéric la couvrit amoureusement d'une couverture moelleuse et baissa la toile afin que le sommeil de sa déesse ne soit pas perturbé.

L'âme de Julie-Anne n'était pas troublée malgré l'univers étrange qui s'ouvrait devant elle. Des images ou des sensations, c'était impossible à définir, défilaient devant ou en elle. Des visages connus, sa grand-mère, sa mère, Frédéric et elle-même adolescente à la chevelure flamboyante. Ensuite, elle reconnut des esprits familiers qui l'accompagnaient dans le désert. Subitement, ils se trouvèrent tous les quatre sur un grain de sable pour ensuite, pénétrer à l'intérieur de la minuscule particule. Aussitôt à l'intérieur, elle se trouva seule et dans le néant. Mais, paradoxalement dans cette absence de tout, une entité emplissait l'espace; l'état d'amour. L'âme de Julie-Anne prit alors conscience de l'essence qui la définissait: un sourire. Pas l'action de sourire, mais l'état qui se vit à l'intérieur de l'être quand le sourire est sincère. Puis une source lumineuse issue de son entité prit de l'ampleur et se mit à tourner autour d'elle à une vitesse phénoménale.

Julie-Anne était agitée. À demi consciente elle cherchait à comprendre. Elle avait le coeur fade, mal aux reins. Soudainement, un spasme se déchaîna dans son corps.

Une contraction se dit-elle!

Dehors la tempête faisait rage; la neige soufflée par le vent s'accumulait en bancs compacts et infranchissables et la vision était nulle. Ainsi, lorsque Frédéric contacta la sage-femme qui était chez une autre primipare, celle-ci l'informa ne pouvoir reprendre la route puisque toute circulation était impossible. Subitement inspiré par l'urgence de la situation, Frédéric eu un bon réflexe. Car, Léa qui était encore à la clinique tout près répondit au futur père qu'elle pourrait se rendre à leur domicile à pied. La mère perdait ses eaux au moment où Frédéric, fou d'inquiétude, lui ouvrait la porte.

Voyant arriver Léa, Julie-Anne installée dans son lit, reprit confiance et maîtrisa mieux sa respiration. En plein *travail*, elle souriait bravement à son amie médecin qui confirma que la naissance était imminente. Après une contraction particulièrement efficace, Julie-Anne prit conscience qu'elle et son enfant oeuvraient en harmonie pour réaliser ensemble ce passage à la vie. À partir de ce moment, elle parvint à s'abandonner volontairement à l'intelligence de l'univers qui commande l'évolution de la vie.

Après deux heures de dépassement de soi, Julie-Anne donnait naissance à son enfant. Léa ayant dégagé ses voies respiratoires, le bébé poussa énergiquement ses premiers pleurs.

– *c'est une belle petite fille*, annonça fièrement Frédéric.

Léa déposa le nouveau-né sur le ventre de la mère. Celle-ci émue comme jamais auparavant, explora de ses mains avec une infinie tendresse son enfant si petit et si vulnérable. Ce petit être qui s'était développé dans son corps était maintenant une entité en lui-même et elle le découvrait avec un regard émerveillé pour la première fois.

Encouragé par Léa, Frédéric coupa le lien symbiotique mère-enfant. L'examen sommaire par Léa confirma le bon état de santé de l'enfant et de la mère malgré la naissance quelque peu prématurée.

La mère et l'enfant s'étant assoupis, Léa offrit à Frédéric de passer la nuit avec *la petite famille* ce qui rassura le nouveau père.

Pendant que Frédéric préparait du café pour lui et Léa, celle-ci voulut regarder la décoration et l'aménagement de la chambre du bébé. À peine le temps d'un regard panoramique, l'attention de Léa fut rapidement retenue par un élément incongru dans le décor cosmique de la chambre; à la tête du lit d'enfant était accroché au mur un cadre vieillot représentant la Sainte-Famille.

Léa était sous le choc. Elle en était certaine, ce cadre dans la chambre du bébé correspondait exactement à celui dont Philippe avait évoqué la disparition il y a plus de 50 ans. Elle décida de questionner innocemment Frédéric dès que l'occasion se présenterait. Et cette occasion se présenta rapidement puisque Frédéric lui apportait un café alors qu'elle était encore dans la chambre du bébé.

– *j'aime beaucoup comment vous avez aménagé la chambre.*

– *c'était surtout l'idée de Julie-Anne.*

– *eh bien! c'est réussi. Je me demande où vous avez trouvé ce cadre vieillot?*

– *quel cadre?*

– *là, à la tête du lit.*

– *Oh, je ne l'avais pas remarqué, c'est sûrement Julie-Anne qui l'a installé récemment.*

Léa ne put fermer l'œil de la nuit et ce n'était pas à cause du divan inconfortable que Frédéric lui avait aménagé. Elle ne pensait qu'à informer Hubert et en même temps elle cherchait à comprendre le sens de ce prodige. Au petit matin, les pleurs du nouveau-né lui offrirent l'occasion de se sortir de son état de fièvre. Le temps de rejoindre la mère et l'enfant dans la chambre, les pleurs avaient cessé et Léa vit la mère nourrissant sa petite fille. Elle n'osait entrer, retenue non pas par la gêne, mais par la forte émotion d'être témoin de ce geste d'amour si naturel, mais tellement symbolique.

– *vient Léa, lui dit joyeusement Julie-Anne. Regarde,* continua-t-elle alors que Léa s'assoit à proximité sur le lit, *elle boit facilement, ça lui est venu dès que je l'ai collée sur mon sein.*

Frédéric entra à son tour dans la chambre. Il resta immobile près du lit, fasciné lui aussi par la scène qui se déroulait devant lui. Puis, revenant à l'aspect pratique il dit :

– *La sage-femme a téléphoné et elle viendra nous voir quand les routes seront dégagées un peu plus tard.*

Léa profita de cette interruption pour annoncer son départ.

– *Je dois retourner au bureau avant l'ouverture, j'avais laissé des dossiers sur mon bureau puisque je suis partie vite,* dit-elle avec un sourire complice.

Puis, rajouta-t-elle, avez-vous trouvé le nom de votre fille?

– *oh oui, elle s'appelle Claire,* répondit Julie-Anne.

Devant enjamber une succession de bancs de neige, Léa parvint péniblement à se rendre à son cabinet. Malgré l'accumulation de neige jusqu'à ses genoux, elle réussit à ouvrir la porte. Une fois de plus, aussitôt entrée dans la clinique complètement silencieuse, elle ressentit une impression d'insécurité, voire de menace. Cette fois-ci elle se dirigea directement à son bureau, pressée d'appeler Hubert afin de lui partager sa découverte. Le désordre des dossiers encore ouverts sur sa table de travail eut un effet rassurant pour Léa. Elle eut le temps de classer les documents avant que Hubert, qui suivait un chasse-neige, arrive jusqu'à la clinique.

Hubert attendit au lendemain pour prévenir Philippe qu'il aimerait aller le rencontrer chez lui aujourd'hui même. Ce dernier fut un peu surpris lorsque, ouvrant sa porte, il vit que Léa était aussi présente. Celle-ci s'empressa d'informer Philippe de la naissance hier pendant la tempête de la fille de Julie-Anne et Frédéric de même que de son intervention compte tenu de l'absence de la sage femme.

– *Ah, vous voulez qu'on organise une petite visite aux nouveaux parents et à .. au fait comment s'appelle leur petite fille?*

– *Claire*

– *C'est un très beau prénom, répliqua Philippe, c'était le prénom de ma mère.*

Observant le visage tendu de Léa, Hubert s'empressa de poursuivre:

– *Oui nous pensons à organiser une visite, mais il y a aussi une autre raison pour laquelle nous voulions te rencontrer, dit-il.*

Léa attendit que Philippe eût servi le thé avant de lui raconter la suite. Tenant sa tasse à deux mains, elle reprit l'information sur son rôle lors de l'accouchement hier. Préoccupée à ne pas choquer Philippe, elle prit son temps pour enfin lui révéler ce qu'elle avait vu accroché sur le mur au-dessus du lit d'enfant. Devant le silence de Philippe, elle rajouta se questionner sur la similitude de ce cadre avec celui dont Philippe avait expliqué la disparition.

– *sais-tu d'où il vient ce cadre*, demanda Philippe avec un trémolo dans la voix pendant qu'il se levait pour reprendre la théière qu'il venait à peine de déposer sur la cuisinière.

– *Frédéric lui-même ne le savait pas et je n'ai pas osé le demander à Julie-Anne.*

– *Je veux absolument voir ce cadre, même si je ne suis pas certain de le reconnaître depuis le temps...*

– *Ça, je l'avais deviné Philippe, mais Julie-Anne vient d'accoucher et nous ne voulons sûrement pas la troubler par notre questionnement.*

Peu importe comment ils étudiaient la question, ils en venaient toujours à la même conclusion; ils n'avaient d'autres choix que de se rendre chez les nouveaux parents et vérifier la situation avec eux.

Frédéric répondit à l'appel de Léa, heureux de les accueillir, précisant que justement, *ils se proposaient de les inviter pour leur présenter leur enfant*. Le temps de prendre un bouquet chez le fleuriste, et les trois amis se rendirent au domicile de la nouvelle famille. Julie-Anne allaitait Claire dans le fauteuil du salon, c'est donc dans cette pièce que Hubert et Philippe découvrirent la nouvelle née. Frédéric disposa les fleurs dans un vase alors que les

visiteurs exprimaient les compliments d'usage aux parents. La fierté de ceux-ci rappela à Philippe sa propre joie à la naissance de chacun de ses enfants ce qui ne l'empêcha pas de ressentir, avec douleur, le vide créé par l'absence de sa femme. Il fut interrompu dans ses souvenirs par une remarque inattendue de Julie-Anne :

– *Je suis heureuse que la naissance se soit bien déroulée, et que notre enfant soit en santé, mais je suis vraiment préoccupée par la présence d'un cadre que ni moi ni Frédéric n'avons installé dans la chambre de Claire.*

- *J'aimerais bien voir ce cadre si vous voulez bien*, dit Philippe

– *allons dans la chambre*, proposa Frédéric.

Pendant que Julie-Anne contenait son impatience et continuait d'allaiter Claire, Philippe accompagna Frédéric jusqu'à la chambre du bébé.

Immobile sur le seuil de la porte, Philippe observait fébrilement le cadre accroché au-dessus du lit.

– *J'aimerais le regarder de plus près*, dit-il approchant du lit d'enfant.

Frédéric, intrigué, déplaça tout de même le petit lit et souleva délicatement le cadre afin de le décrocher.

– *Retournons dans le salon pour continuer avec Julie-Anne*, dit-il.

Philippe prit avec une crainte instinctive le fameux cadre des mains de Frédéric et retourna dans le salon. S'efforçant de contrôler le tremblement de ses mains, il examina longuement l'image représentant "la Sainte Famille". Il hésitait. Puis, il regarda au verso. En s'assoissant, le cadre toujours dans les mains, c'est avec une voix étranglée qu'il demanda un verre d'eau à Frédéric.

– *Quelqu'un peut-il m'expliquer ce qui se passe, demanda anxieusement Julie-Anne tout en tapotant le dos de Claire.*

– *Je vais vous raconter une histoire incroyable mais tout à fait véridique, commença Philippe en regardant Frédéric et Julie-Anne.*

Claire dormait sur l'épaule de sa mère lorsque Philippe termina son récit.

– *Comment peux-tu être certain qu'il soit question du même cadre, demanda Frédéric?*

– *Au verso du cadre, il y a une inscription pas complètement effacée et encore lisible; C.I.C. ce qui correspond à "Collège Immaculée Conception" celui-là même que j'avais fréquenté à Shawinigan et où j'avais gagné ce cadre comme prix de fin d'année, expliqua Philippe.*

– *Et moi, intervint nerveusement la nouvelle maman, je suis certaine que le cadre n'y était pas hier jusqu'après le départ de la sage-femme. Et après, il n'est venu personne sinon Léa pour m'aider à l'accouchement. Et ce n'est pas moi ni Frédéric qui avons accroché ce cadre. Alors?*

– *Et voilà, poursuivit Philippe, que mon cadre se trouve maintenant chez vous à la tête du lit de votre bébé. D'ailleurs je veux vous préciser que vous avez donné à votre enfant le même prénom que ma mère, Claire! Tout ça ne peut pas être le fruit du hasard.*

À l'intervention de Philippe, succéda un silence prolongé, chacun s'interrogeant sur son rôle dans cette situation toujours aussi, sinon encore plus inexplicable. Un pleur discret de Claire qui s'éveillait ramena chacun au moment présent.

Au moment du départ, Philippe accepta la demande de Julie-Anne de repartir avec le cadre puisque ce mystère lui faisait vraiment peur et qu'il n'était pas question de laisser ce cadre ici surtout avec un bébé naissant.

Autant qu'il ne pouvait comprendre la signification de ce mystère, autant il ne sut où déposer cette représentation de la Sainte Famille dans son appartement. Finalement, il le déposa par terre l'appuyant sur le mur libéré du piano.

À plusieurs occasions il prit le cadre dans ses mains, le retourna pour relire l'inscription au verso, il ne comprenait toujours pas. Le lendemain à son réveil, Philippe sous le coup d'une inspiration retira délicatement l'envers du cadre, il n'y trouva rien de suspect pas plus que lorsqu'il prit l'image dans ses mains. Il remonta le cadre et le remis à la même place. Pendant quelques jours toute son énergie fut consacrée à percer le mystère. Il revivait sans cesse la même scène de lui avec sa mère sur la galerie, le bruit de verre cassé et la surprise de la disparition du cadre qui n'avait laissé aucune trace, même pas le trou dans le mur laissé en principe par le crochet qu'il avait installé lui-même quelques jours auparavant.

Les nouveaux parents quant à eux, s'émerveillaient jours après jours de chaque petit caractère distinctif de leur enfant;

– *Regarde ses petits pieds, ils sont si mignons,*

– *Elle a ton visage,*

– *As-tu remarqué comment ses doigts sont longs?*

Aussi, ils mettaient leur énergie à lui prodiguer tous les soins appropriés malgré la fatigue inhérente à l'apprentissage de leur nouveau rôle.

Cependant, un matin où Claire s'était endormie rapidement après son boire, et que les parents prenaient pour une rare fois un déjeuner chaud, Julie-Anne dit à Frédéric:

– *Ce n'est sûrement pas un hasard si le cadre de Philippe s'est retrouvé chez nous et au-dessus du lit de Claire. De même que ce n'est pas une coïncidence si Léa est venue à la place de la sage femme, retenue par la tempête. Il y a comme un dessein, une intention de l'univers dans cet enchaînement de circonstances étranges qui fait que nous sommes tous liés et que j'aimerais bien comprendre.*

– *Moi, enchaîna Frédéric, je constate que votre rêve prémonitoire est basé sur les mêmes références religieuses qui font partie de notre culture tout comme le cadre de Philippe est lui aussi une représentation de cette même histoire religieuse. Si vous étiez d'une autre religion, auriez-vous fait le même rêve avec les mêmes images, et le cadre représenterait peut-être une autre figure religieuse? Peut-être que tous ces événements ne sont que des symboles? Mais Frédéric ressentait maintenant une inquiétude nouvelle qu'il s'efforça de contenir.*

Aussi, bien que le mystère demeurerait entier pour les parents, leur émerveillement devant ce petit être qu'était leur enfant se renouvelait de jour en jour au rythme de l'évolution de leur bébé.

Chapitre 24

Comme il faisait beau en ce deuxième vendredi d'avril, Philippe ne voulait pas s'engouffrer, dès sa sortie du train de banlieue, dans les couloirs menant au métro afin de se rendre à la Grande Bibliothèque. Croquant sa pomme verte tout en déambulant sur la rue Ste-Catherine il observait "la race humaine", avec toute sa diversité mais, se disait-il, avec à l'intérieur de chacun, les mêmes enjeux: l'instinct de survie, le besoin de relations sociales et affectives, le besoin de spiritualité avec ou sans religion. Heureux de la richesse de cette diversité humaine, il était en même temps affecté par le grand nombre de passants qui s'exprimaient dans une autre langue que le français. Il ressentait une inquiétude certaine devant l'évolution menacée de son peuple qui peu à peu perdait son âme en même temps que sa culture. Les paroles de la chanson *Mommy*⁷ résonnait dans sa tête et sa préoccupation n'en était que plus grande; "...*Mommy, tell me why it's too late, too late, much too late*".

Près de sa destination, ses réflexions furent interrompues, par un bruit de tambour accompagné d'un certain tumulte. Intrigué, il observait des policiers en moto se positionner devant lui. Par leur manège, il devinait que des manifestants se dirigeaient dans sa direction. De quoi s'agissait-il? La cohorte approchant, il

⁷ *Mommy*: interprète Pauline Julien, paroles Gilles Richer et Marc Gélinas,
Musique : Marc Gélinas

distinguaient enfin les slogans affichés " *Justice sur la Terre*" . Philippe souriait ayant lui-même participé à plusieurs manifestations dans la métropole. Il s'appliquait à lire les affiches: "*Il n'y a pas de planète B*", "*La terre notre seule maison à tous*", "*Les paradis fiscaux, une pollution sociale*" .

Puis, délaissant les messages exprimés, il s'attarda à observer les manifestants. " *mais, ils sont tous jeunes*" se dit-il, réalisant qu'il assistait à une manifestation d'adolescents prônant des valeurs d'égalité et de fraternité dans le respect de la nature. Devant cette jeunesse engagée, Philippe se sentit heureux. Pleinement conscient de son séjour qui arrivait à terme sur cette terre, il parvint sans peine à s'extraire de sa vie actuelle pour se propulser mentalement dans le temps: " *J'ai foi en l'humanité, j'ai plein d'amour pour chaque humain, et quand je serai dans l'au-delà, j'espère pouvoir offrir à chacun un morceau de cet Amour*".

Étrangement, après cette réflexion, il ne se sentait plus aussi seul. Dans un état de fébrilité, il renonça aux lectures qu'il avait prévues à la bibliothèque poursuivant plutôt dans la rue, son exploration de l'humanité.

Arpentant à nouveau, mais sur le trottoir opposé et dans l'autre sens, la même rue cosmopolite, l'affiche d'une exposition de l'artiste peintre Fabrizio Perozzi attira son attention. Malgré sa méconnaissance en œuvres d'art, le nom lui semblait familier et il s'arrêta. Une information lui revenait en mémoire: "*Je me rappelle avoir lu un article sur ce peintre et sa façon de représenter l'intimité à l'âge mûr*" se dit-il. Spontanément il entra dans le

Belgo; un vieil édifice commercial transformé en centre d'art. Un peu déstabilisé par cet environnement qui lui était inconnu, il se dirigea vers l'ascenseur inoccupé. Les portes ouvertes au quatrième étage, il se dirigea aussitôt par réflexe vers la gauche. Il y avait plusieurs salles et Philippe réalisa aux numéros décroissants qu'il était dans la mauvaise direction. Revenant sur ses pas, il observait avec intérêt les différents locaux présentant de multiples expositions et les gens qui s'y attardaient. Au bout du couloir, il repéra la salle qu'il recherchait. Courtois, il céda le passage à une femme qui justement en sortait. Mis à part l'homme assis devant une petite table à sa droite, l'artiste sans doute, il n'y avait personne. Un peu intimidé, Philippe se dirigea vers la gauche puis s'approcha d'un premier tableau. Étonné, il se disait que cette huile sur toile ne correspondait pas à ce qu'il avait anticipé. Il demeura sans réaction. Un peu déçu, il progressa vers la partie centrale de la pièce. Est-ce par ses couleurs chaudes ou le mystère qui s'en dégagait, mais une toile capta aussitôt toute son attention. D'abord immobile, il cherchait à identifier le sujet du tableau. S'approchant un peu, il distingua alors deux visages partiels opposés et collés l'un à l'autre. La femme et l'homme chacun d'âge mûr avaient les yeux fermés.

L'art fit son œuvre.

Une émotion de grande tendresse, celle-là même que se partageaient les deux personnages envahit Philippe. Il resta ainsi immobile hors du temps. Puis dans un état de grande réceptivité, il poursuivit son exploration des autres toiles de la même collection. Ému, il ressentait avec un bien-être intense, l'état d'intimité et de

sérénité dégagé par les différentes représentations du passage des ans sur le personnage tantôt seul, tantôt avec sa conjointe.

Il aurait voulu partager ses impressions avec l'artiste sagement installé près de la sortie mais, encore bouleversé par l'intensité de ses émotions, il s'empressa de sortir. Les portes de l'ascenseur se refermant derrière lui, il demeurait hésitant. Il ne se sentait pas prêt à reprendre sa route, et le petit café bistro dans le hall de l'immeuble lui apparaissait comme une occasion de reprendre ses esprits.

Attablé avec son thé et un biscotti, il méditait. Déposant sa tasse, il remarqua à la table lui faisant face, une femme qui l'observait. Lorsque leurs yeux se sont rencontrés, celle-ci ne se détourna pas. Intrigué plus que gêné, Philippe soutint son regard. À ce moment, la femme se leva et vint vers lui. Alors, il crut reconnaître la femme qui sortait de la salle alors que lui y entrait.

– *Bonjour, je crois que nous avons vu les mêmes toiles*, lui dit-elle. Philippe se leva aussitôt et d'un geste galant invita la femme à partager sa table.

Il s'en est fallu de peu qu'il rate le dernier train pour son retour.

Chapitre 25

Philippe marchait d'un pas rapide vers le Centre équestre. Un peu inquiet de l'appel de Hubert, il avait spontanément accepté de le rencontrer dès maintenant, d'autant plus que depuis plusieurs jours il était plus souvent à Montréal que chez-lui.

Pendant ce temps au Centre équestre Hubert s'occupait à lubrifier enfin la porte de l'écurie. Guettant sans arrêt l'arrivée de Philippe, il descendit rapidement de son échelle lorsqu'il l'aperçut.

– merci, Philippe d'être disponible. Il n'y a rien de grave, mais je suis un peu confus et troublé. J'ai besoin de prendre du recul avec quelqu'un de confiance.

Alors que les chevaux paisibles profitaient du soleil bienfaisant d'avril, Philippe appuyé sur la clôture blanche tentait de comprendre l'agitation de Hubert. En effet, ce dernier s'efforçait avec une maladresse évidente de se dépêtrer d'un récit confus. Attentif, Philippe craignait toutefois de ne pouvoir aider adéquatement son ami puisque lui-même n'avait jamais demandé de support s'étant toujours obligé à être autonome. Puis, il se rappela le moment où il s'était confié à ses nouveaux amis et surtout le sentiment de paix qui l'avait habité à cet instant. Il comprit alors que sa seule présence lui serait bénéfique.

Heureusement puisque le récit de Hubert le confronta à une situation insolite.

– *je me sens vraiment mélangé, affirmait Hubert. D'un côté je suis excité par la perspective d'être auprès de Léa alors qu'elle vivra des sensations intenses avec Chloé et Charles, mais en même temps, je suis inquiet de ressentir une jalousie qui me fera mal et qui m'éloignerait d'elle. Pourtant, je ne voulais pas être possessif dans ma relation avec elle.*

Hubert alors volubile, expliqua ses valeurs et l'intensité de l'amour qu'il ressentait pour Léa et son idéal de n'être pour elle qu'une source d'épanouissement jusqu'à la fin de leur vie. Il précisa aussi qu'au début de leur amour, il se sentait capable d'accepter et d'aimer Léa telle qu'elle était; avec son passé, ses goûts et besoins non conventionnels. De même, il poursuivait expliquant craindre de n'être que jaloux et empêcher ainsi Léa de s'épanouir dans ce qu'elle était. Pourtant, il était bien conscient qu'elle ne l'avait pas trahi; dès le début de leur relation, elle s'était ouverte à lui et maintenant, sans surprise, elle lui avait honnêtement partagé ses besoins d'aventure. Il croyait vraiment qu'avec la transparence et l'authenticité qu'ils se garantissaient l'un à l'autre, il serait en mesure lui aussi de s'épanouir dans cette relation.

Apaisé de s'être ainsi dévoilé Hubert s'était tu. Philippe quant à lui demeurait silencieux, observant les chevaux. Puis se tournant vers Hubert, lui dit:

– *As-tu confiance en toi? As-tu confiance en Léa et en l'amour que vous ressentez l'un pour l'autre?*

– *Oui j'ai cette confiance en moi, particulièrement depuis que Léa est dans ma vie. Ça coïncide aussi avec ma conviction que ma vie s'achève. Mais, est-ce l'influence de Léa ou l'approche de ma mort prochaine qui me donne cette confiance en moi, je ne sais pas.*

– *Je suis persuadé, poursuivait Philippe, que la conscience de notre mort prochaine provoque inévitablement des effets imprévus, mais je crois aussi que ta relation avec Léa favorise que tu sois une meilleure personne.*

– *Je veux être une meilleure personne, mais je dois reconnaître que j'espérais que ses désirs d'aventure restent au niveau des fantaisies...*

– *À mon avis, ce qui détermine que l'actualisation de notre sexualité soit épanouissante ou non, est en lien direct avec l'estime de soi. Parce que vivre sa sexualité peut être simplement assouvir une pulsion inhérente à l'être humain. Mais ça peut être aussi un moment de grande confiance en soi et/ou en l'autre(s) et d'abandon à l'univers qui nous habite s'approchant ainsi de l'origine de la vie ou autrement dit du spirituel. Je pense aussi que nous avons besoin de partager cette émotion intense que nous éprouvons à ce moment. Je crois que Léa a besoin de la relation qu'elle vit avec toi. La demande qu'elle te fait ne t'enlève rien, elle démontre plutôt que cette femme te fait confiance totalement au point de te révéler ses besoins non-conventionnels.*

Devant le peu de réaction de Hubert, Philippe rajouta:

Si tu permets, j'aimerais te partager un peu de moi, d'une part parce que j'ai besoin de me confier sur ce que je vis, mais aussi parce que je crois que ça peut avoir un lien avec les questions que tu te poses.

Hubert surpris et intrigué par la proposition de Philippe accepta spontanément. Alors celui-ci commença à se raconter.

– Depuis que j’ai appris à quel moment ma vie se terminera, j’ai franchi des limites que je m’étais inconsciemment imposées. J’ai tenté un rapprochement avec mon fils aîné, mais après son rejet j’ai accepté vraiment de faire mon deuil de notre relation; j’ai vendu le piano que je conservais en souvenir de ma femme, j’ai visité mon frère et réalisé mon rêve de me retrouver à Barcelone en plus avec mes enfants. Et maintenant, je ressens pour une femme, un émoi d’une intensité qui me déstabilise complètement. J’ai ...

Incapable de retenir son étonnement, Hubert l’interrompt.

– Je ne savais pas que tu avais rencontré quelqu’un.

– C’est tout récent, à peine deux semaines.

Évoquant pour la première fois à quelqu’un sa relation avec Jacqueline, Philippe était submergé par ses émotions. Alors, comme un torrent qui déverse sans réserve les eaux tumultueuses qui le débordent après un orage subit, il ne put contenir ses larmes chargées de joies, de deuil et d’espoir. Hubert, ébahi par l’intensité des émotions de Philippe demeura sans voix. Les deux hommes maintenant silencieux regardaient avec une envie certaine la tranquillité des chevaux. Finalement plus calme, Philippe prit le temps de décrire, mais avec une candeur surprenante pour un homme de son âge, sa rencontre avec Jacqueline au petit café de l’exposition et la connivence qui s’était dès lors installée entre eux. Avec un sourire espiègle, il dépeignait même les palpitations incontrôlées de son coeur et la moiteur de ses mains lors de cette rencontre fortuite. Puis, il nomma les réflexions et démarches qu’il avait réalisées récemment afin vivre une relation amoureuse. Il avait entre autres par cette introspection, réalisé que son isolement

volontaire n'était pas dans le but rester fidèle à la mémoire de sa femme, mais de le protéger de lui-même dans son insécurité à s'ouvrir à l'autre. Il avait aussi dans cette même réflexion identifié son besoin d'une sexualité partagée. Ce désir enfin reconnu l'avait conduit à observer plus attentivement son corps, mais surtout à l'accepter avec ses nombreuses imperfections. Soucieux de bien expliquer sa démarche, il rappela à Hubert l'étape qu'il avait franchie avec eux lorsque pour une première fois dans sa vie, il s'était montré dans sa vulnérabilité et son besoin des autres. Il compara cette ouverture de sa personnalité à lui-même puis à ses amis, avec l'ouverture à soi-même de son propre corps pour ensuite pouvoir le dévoiler et l'abandonner à l'autre en toute confiance.

– *Et je peux te dire que cette acceptation développe une véritable confiance en soi, disait-il souriant à Hubert, et c'est peut-être ce qui te manque. Je suis persuadé que Léa ne te veut aucun mal. Alors, en quoi serais-tu menacé par la proposition qu'elle t'a faite, sinon que tu as peur de la perdre. Nous allons tous mourir dans quelques mois. Je te souhaite de parvenir le plus tôt possible à dépasser les barrières que tu as toi-même érigées. Tu es conscient que Léa ne t'appartient pas et tu as tout à fait raison. Alors pourquoi serais-tu blessé qu'elle veuille encore, alors qu'elle est en relation amoureuse avec toi, s'épanouir à sa façon?*

– *Je sais que tu as raison, et c'est pour cela que je ne suis pas totalement fermé au besoin de Léa. Mais je suis inquiet de ma réaction, je crains de réagir mal, d'éprouver de la jalousie.*

– *Je crois que le sentiment douloureux que tu éprouves est directement rattaché à ton besoin d'exclusivité et tu utilises cette exclusivité pour consolider ta confiance en toi.*

Puis, Philippe poursuivit en révélant que pendant toute sa vie avec sa femme, et même après son décès, il avait vécu avec ce besoin d'exclusivité tant pour lui que pour sa femme. Il expliqua que cette exclusivité assurée lui garantissait en quelque sorte son estime de lui. Mais depuis quelque temps, il avait progressivement réalisé que sa fidélité "post mortem" lui servait de point d'ancrage afin de conserver un minimum de confiance en lui puisque se dévoiler à d'autres représentait une insécurité qu'il n'osait vivre.

– *Pour me protéger, je demeurais à l'intérieur des barrières que j'avais érigées sans me rendre compte que je m'empêchais de continuer à m'épanouir;* précisa-t-il.

Puis, déstabilisant Hubert, Philippe révéla que dans sa relation toute récente avec Jacqueline, il n'éprouvait aucune jalousie.

– *Mais de quoi serais-tu jaloux,* répliqua Hubert?

Quelques heures plus tard dans la maison de Hubert, Léa demeurait perplexe. Pendant toute la durée du repas, Hubert lui était apparu bizarre et elle ne parvenait pas à s'expliquer son état. Certes, il la regardait alors qu'elle lui résumait sa journée, ou sa conversation avec Julie-Anne, mais son absence évidente d'intérêt décida Léa à lui faire part de son questionnement:

– *Que se passe-t-il Hubert, je te trouve un peu distant.*

– *Il se passe que j'ai rencontré Philippe aujourd'hui.*

– *Ah bon, il voulait te voir?*

– *Non, c'est, c'est moi qui lui ai demandé de me rencontrer.*

Pressentant qu'elle était concernée par cette situation, Léa subitement tendue demeurait silencieuse.

J'avais vraiment besoin de parler, poursuivait Hubert, parler de ce que je ressens suite aux besoins que tu m'as exprimés. Je t'aime et je me sentais coincé entre tes besoins et les miens.

– *Et puis... s'inquiéta Léa?*

Hubert se leva de table et s'approchant de Léa, lui donna un tendre baiser dans le cou. Puis il lui demanda avec douceur de l'accompagner sur le canapé. Partiellement rassurée par la tendresse de Hubert, mais toujours intriguée, Léa le rejoignit.

– *Je t'écoute,* lui dit-elle, précairement assise devant Hubert qui prenait ses mains.

– *J'ai partagé à Philippe le malaise et la peur d'être jaloux qui m'habitaient depuis que tu m'as exprimé ton désir de revivre tes fantasmes. Il était très attentif à moi. Puis après que j'aie terminé, il a vérifié si j'étais disponible à l'écouter me raconter quelque chose de lui et qui serait en lien avec ce qui crée mon malaise.*

Intriguée, Léa interrogeait Hubert du regard.

Celui-ci, anticipant avec un certain plaisir sa réaction, lui révéla avec de malicieux petits détours la confiance de Philippe à savoir qu'il vivait maintenant une relation amoureuse. À la déception de Hubert, Léa ne manifesta aucune surprise, mais attentionnée, elle lui demanda de poursuivre. Cette fois Hubert expliqua méticuleusement, les circonstances de la rencontre de Philippe avec cette femme.

– D’ailleurs précisa-t-il, *cette femme réside en alternance à Montréal et à Grésy-sur-Aix en France.*

– *Ah, il me semble que c’est en Savoie?*

– *Je ne sais pas*, répondit Hubert.

Profitant de cette courte interruption il ouvrit une parenthèse afin d’expliquer en détail, la démarche entreprise par Philippe dans l’acceptation de son corps usé par les années. Malgré ses efforts afin de refléter fidèlement à Léa l’évolution parcourue par Philippe, il ne parvenait pas à trouver les mots exacts pour expliquer le profond sentiment de confiance en soi que Philippe avait récolté de cette acceptation totale. Et c’était donc cette confiance qui avait permis son ouverture à l’autre, concrétisée par la rencontre de Jacqueline. Puis Hubert arrêta son récit.

– *Mais quel est le lien avec tes inquiétudes à toi*, lui demanda Léa?

– *J’y arrive*, répondit Hubert avec un sourire énigmatique.

Puis, il raconta la suite sans s’arrêter:

Philippe et Jacqueline se sont rapidement découvert des affinités et des intérêts communs. Après leur rencontre au café, ils ont revisité ensemble la fameuse exposition du peintre. Comme s’ils étaient amis de longue date, c’est en toute simplicité qu’ils se sont révélés leurs démarches personnelles devant leur image de soi à leur âge et à l’acceptation qui en avait résulté. Spontanément, ils s’étaient déjà psychologiquement mis à nu abordant sans retenue leur quête d’épanouissement dans toutes les sphères de leur vie; familiale, sociale, affective, sexuelle et spirituelle. C’est dans cet esprit que Jacqueline avait même révélé à Philippe avoir vécu pour une première fois l’expérience d’un massage tantrique. Elle s’était décidée à utiliser les services d’un masseur spécialisé dans le but

de vivre des sensations certes, mais surtout d'augmenter son acceptation de son corps vieillit en se montrant nue auprès d'un homme n'ayant aucun lien affectif avec elle, mais uniquement désireux de lui procurer du bien-être. Cette révélation faite à Philippe, Jacqueline avait précisé que depuis cette expérience, sa vie avait pris une nouvelle direction. Et ce même jour, dans le lit de Jacqueline, ils avaient emprunté le chemin inédit menant à la découverte de l'autre et au dévoilement de soi.

Après quelques jours partagés ensemble, Jacqueline avait proposé à Philippe de l'accompagner pour une deuxième séance de massage tantrique. Elle voulait, par cette invitation, se placer avec Philippe en situation hors normes et s'assurer ainsi de leur acceptation mutuelle de l'épanouissement de chacun dans un contexte de non- exclusivité.

Voilà le lien Léa, lui dit Hubert.

Puis il continua expliquant que Philippe avait vraiment apprécié la séance avec Jacqueline, il lui tenait la main lorsqu'elle ressentit une intense extase tant physique que spirituelle. A cet instant et par la suite, il n'en avait éprouvé aucune jalousie, mais plutôt une forme de bien être d'avoir participé par sa seule présence à l'épanouissement de cette femme maintenant si importante dans sa vie.

– Ça me fait tellement de bien ce que tu me racontes, dit Léa. J'ai toujours senti que j'étais trop différente pour ne pas dire anormale et je suis heureuse de savoir qu'une autre femme ressent des besoins semblables aux miens. Ensuite, ce qui me fait encore

plus de bien est que je crois entendre que tu es prêt à vivre cette expérience avec moi, j'ai bien compris n'est-ce pas, disait-elle en interrogeant Hubert du regard?

– Oui, tu m'as bien compris

– Si tu savais à quel point je t'aime... j'ai hâte de m'abandonner totalement et devant toi!

Chapitre 26

C'était sa première visite chez Philippe.

À peine entrée, Jacqueline avait remarqué le cadre déposé sur le plancher, appuyé sur le mur. Ce qu'elle exprima alors surprit Philippe qui, ayant observé son regard, s'attendait à une remarque ou question sur la position inusitée du cadre.

– *Je crois avoir déjà eu la même image chez moi*, lui dit-elle en pointant le cadre.

– *Ce serait étonnant*, répliqua un peu sèchement Philippe.

Mécontent de la froideur de sa répartie, il tenta de se reprendre en rajoutant avec une douceur exagérée: *mais, ce n'est pas possible, il date de plus de 50 ans.*

– *Bien justement, j'avais eu le mien en 1966. Je m'en rappelle bien puisque j'étais en Haïti cette année-là pour l'ouverture officielle du "Collège Immaculée Conception » aux Gonaïves et que je l'avais reçu en souvenir de l'inauguration de l'institut.*

Déjà déstabilisé par les premières remarques de Jacqueline, Philippe avait littéralement blêmi dès que les mots *Collège Immaculée Conception* furent prononcés, à tel point que Jacqueline s'en inquiéta,

– *Que t'arrive-t-il Philippe?*

– *Mais je, je n'ai pas vu cet encadrement chez toi*, dit-il espérant se ressaisir, mais sans y parvenir.

– *C'est parce qu'il a disparu mystérieusement à peine quelques jours après que je l'eus placé dans ma chambre.*

Pressée par Philippe d'expliquer le contexte de la disparition de son cadre, elle expliqua qu'une amie lui avait offert cet encadrement en remerciement de son aide pour l'ouverture de cette école en Haïti. Parce que à peine après quelques jours de bénévolat, elle s'était liée d'amitié avec une professeure, qui avait choisit de lui offrir ce cadre.

– *Et qu'est-il arrivé avec l'encadrement chez toi, lui demanda fébrilement Philippe?*

– *Je l'avais déposé sur un meuble puis quelques jours plus tard, il n'y était plus. Je ne l'ai jamais retrouvé. J'ai d'abord cru que c'était un mauvais présage mais je me suis raisonnée et j'ai pensé que fort probablement ma colocataire de l'époque l'avait brisé dans une de ses fréquentes opérations ménage et je n'avais pas osé lui en parler.*

Encore plus ébranlé, Philippe se décida à partager l'aventure de son cadre disparu.

– *Je nous prépare un thé, puis je te raconterai une histoire incroyable!*

La stupéfaction se dessinait sur le visage de Jacqueline à mesure que Philippe expliquait dans tous ses détails le phénomène incroyable qu'il avait vécu.

– *Je n'en reviens tout simplement pas, lui dit-elle lorsqu'il eut terminé. Qu'est-ce que ça veut dire cette disparition, et puis si c'était le même cadre?*

Philippe souleva l'encadrement qu'il remit avec précaution entre les mains de Jacqueline. Celle-ci l'observa longuement, le retourna et lut l'inscription *C.I.C.*

– *Ça lui ressemble, mais il y a trop d'années, c'est peut-être le même. Mais ce qui est certain c'est que j'en ai des frissons, dit-elle en le redonnant prudemment à Philippe. Mais peux-tu m'expliquer comment ce cadre est maintenant chez-toi?*

Alors Philippe compléta l'histoire incompréhensible du cadre qui sans que l'on sache comment, s'était retrouvé chez Julie-Anne et Frédéric.

– *Il était accroché au-dessus du lit de leur bébé alors que personne ne l'y avait installé, et puisque Julie-Anne avait peur de ce cadre, elle m'a demandé de le ramener chez-moi. Je précise aussi, que le bébé a le même prénom que ma mère...*

Captivee, Jacqueline restait sans voix devant le mystère qui loin de s'éclaircir augmentait et attendit que Philippe exprime lui-même une quelconque explication.

Bien qu'ils s'efforçaient de trouver un sens, l'énigme demeurait entière et la discussion s'épuisa. C'est alors que sans transition, Jacqueline amena un nouveau sujet de discussion.

– *Puisque nous nageons en plein mystère, disait-elle, je peux te dire que j'ai vécu moi aussi un évènement singulier, moins spectaculaire, mais qui m'intrigue beaucoup.*

– *Je t'écoute*, lui répondit Philippe heureux de la diversion d'un nouveau sujet assurément plus léger.

– *Il y a quelques mois, j'ai fait un rêve étrange qui ne ressemblait en rien aux rêves que je fais habituellement. Depuis, je me sens différente.*

Pour la seconde fois, Philippe blêmit à nouveau. Mais cette fois-ci, il n'attendit pas que Jacqueline lui en fasse la remarque et il demanda aussitôt des précisions.

– *Et, qu'as-tu rêvé?*

– *J'ai vécu d'intenses émotions, j'ai visité des endroits inconnus et ... j'ai aussi appris la date de ma mort.*

Chapitre 27

Ils s'étaient réunis à la demande de Philippe. Compte tenu de la gravité appréhendée de cette rencontre, Hubert avait proposé de les recevoir chez lui avec Léa plutôt qu'à leur restaurant habituel. Frédéric, Julie-Anne et leur bébé venaient à peine de s'installer lorsque Philippe arriva accompagné d'une femme inconnue qu'il présenta à tous comme Jacqueline, une amie. La présence de cette nouvelle venue créait dans le groupe une ambiance un peu disparate puisque Hubert et Léa connaissaient déjà la relation de Philippe avec Jacqueline alors que Julie-Anne et Frédéric l'ignoraient. Aussi, Julie-Anne ne perdit pas de temps pour interroger Philippe sur le motif de ce rendez-vous inhabituel avec la présence de Jacqueline.

– *Il n'y a pas un motif, dit-il gravement, il y en a deux!*

Alors, ils écoutèrent dans un silence d'abord inconfortable puis consterné, Philippe relater la confidence que Jacqueline lui avait faite concernant son rêve. À mesure des détails qu'il décrivait, ils comprenaient la similitude de ce rêve avec celui qui les unissait. À la question de Hubert qui demandait à quel moment elle avait fait ce rêve, Jacqueline elle-même intervint pour la première fois et répondit:

– *Je m'en rappelle très bien, c'était dans la nuit du 1er juillet.*

Puis devant le silence pesant qui s'installa après cette information, elle rajouta: *moi aussi j'avais vécu l'extase ce soir-là. Philippe m'a*

expliqué les liens que vous établissez entre l'extase et le rêve que nous avons vécu.

Un nouveau silence suivit les révélations de Jacqueline.

Puis, Julie-Anne répliqua de nouveau:

– Oui, mais nous croyons aussi que le lieu où nous étions à ce moment était une condition essentielle afin d'être "choisis" et vous habitez Montréal.....

– Je sais, Philippe m'a informé de cela aussi, mais justement, ce soir-là j'étais ici, répondit Jacqueline.

Devant l'air ébahi de tous, sauf Philippe qui se recula sur sa chaise, elle précisa:

– En fait, continua Jacqueline, j'étais sur un yacht ancré sur le Richelieu. j'étais sûrement en face de ce que vous appelez "le Vieux village" puisque j'étais vis à vis votre église. En fait, la présence d'une église sur chaque rive, et se faisant face, m'avait étonnée. J'y avais vu un symbole puisque j'étais là sur l'eau entre deux églises suite à une annonce de "massage tantrique au gré des vagues" alors que pendant toute mon enfance, j'ai été conditionnée par l'Église qui condamnait les plaisirs de la chair...

Étonné comme chacun de toutes ces coïncidences qui n'en étaient pas, et peut-être un peu aussi par cette confiance de massage tantrique, Hubert fut le premier à sortir de sa stupeur pour exprimer le constat que leur hypothèse semblait donc toujours adéquate. Puis, se dirigeant vers Jacqueline, il la prit dans ses bras, l'accueillant chaleureusement au sein du groupe. Léa quant à elle lui exprima avec intensité sa grande joie de la rencontrer alors que les nouveaux parents l'accueillaient en lui présentant Claire.

Après les étreintes avec Jacqueline et avant même que chacun n'ait eu le temps de reprendre son siège, Frédéric s'adressa à Philippe:

– *Il me semble que tu avais dit qu'il y avait deux motifs pour cette rencontre ...*

Et les autres qui avaient pratiquement oublié la déclaration de Philippe se tournèrent vers lui dans un même mouvement.

– *Assoyez-vous, dit Philippe, j'ai en effet une autre information à vous transmettre.*

Chapitre 28

Claire s'était enfin endormie. Julie-Anne n'attendait que ce précieux moment d'intimité pour réfléchir avec Frédéric sur tout ce qu'ils venaient d'apprendre chez Hubert.

– je suis heureuse que Philippe ait rencontré quelqu'un, mais les circonstances et les similitudes sont tellement étranges...

– en ce qui me concerne, affirmait Frédéric, je ne sais plus ce qui est le plus troublant; que Jacqueline résidant à Montréal ait été ce soir-là sur la rivière, tout près d'ici et ayant fait le même rêve, ou que son encadrement de la Sainte Famille, disparu lui aussi, ait été le même qui s'était retrouvé chez-nous au-dessus du lit de Claire. Tout ça ne peut être du hasard.

Et pendant que les jeunes parents s'efforçaient de donner un sens aux événements, Jacqueline, dans l'appartement de Philippe, lui exprimait sa joie de faire partie de son cercle d'amis.

– Moi aussi je suis très heureux, lui répondait Philippe, je n'avais pas de doutes sur la réaction de mes amis. Mais je t'avoue que tu m'as surpris lorsque tu as précisé que ta présence sur le Richelieu était dans le but d'y recevoir un massage unifiant le corps et l'âme. Puis, un peu hésitant il poursuivit en caressant sa main: tu étais consciente de révéler ainsi avoir payé la personne-ressource pour cette expérience.

– oh oui, j'en étais pleinement consciente. Je n'étais pas certaine avant la rencontre de ce que je partagerais aux autres. Je crois bien avoir pris la bonne décision étant donné la suite des choses et

que je suis acceptée dans ton groupe. Puisque je t'avais tout dit de moi, tu n'étais sûrement pas étonné que je me dévoile telle que je suis. J'ai couru le risque que tes amis, connaissant cette partie de moi, m'acceptent vraiment ou me rejettent. De même que j'avais pris un risque aussi au moment où je t'avais demandé de m'accompagner à une séance de massage. J'étais tellement heureuse que tu m'aies acceptée telle que je suis, que je ne pouvais m'empêcher de prendre le même risque avec tes amis. Maintenant je sais que je pourrai être authentique aussi avec eux. D'ailleurs, je t'avoue que mettre un visage sur tes amis ayant fait le même rêve m'a bouleversé. Cette fatalité de la mort dans quelques mois me donne le vertige.

Philippe prit Jacqueline dans ses bras. Ainsi enlacés, ils cherchaient par cette frêle protection, à contenir leur chute dans le vide absolu. Puis après un temps indéfini, dans ce précieux moment d'intimité, Jacqueline eut besoin de se raconter encore à Philippe pour retrouver ses points d'appui.

– Élevée en Gaspésie avec les valeurs de mon temps; la sexualité étant un "passage obligé", j'étais une épouse fidèle modulant ma sexualité aux besoins de mon époux. Jusqu'à la séparation après 30 ans de vie commune, nous n'avions jamais fait de démarche afin de connaître les raisons de l'infertilité de notre couple. Ce n'est qu'après m'être retrouvée seule et qu'un problème médical ayant nécessité un IRM m'a appris que mon corps était infertile. Cette vérité tardive eut sur moi un impact considérable, puisque secrètement j'avais toujours eue la conviction de pouvoir donner la vie; je n'étais donc pas celle que j'avais cru être. Cette prise de conscience m'a vraiment vraiment ébranlée. Sans avoir de plan

défini, j'ai quitté mon coin de pays pour me retrouver; j'ai alors entrepris mon premier voyage hors continent. Enfin, un enchaînement de circonstances imprévues m'a conduite dans la commune de Grésy-sur-Aix en France. Puis, une nuit alors que le sommeil ne venait pas, je suis sortie sur le balcon de la petite auberge à flanc de montagne que j'habitais provisoirement. Les pensées angoissantes que je ne parvenais pas à neutraliser s'estompèrent alors peu à peu à mesure que je me laissais envoûter par le ciel étoilé et l'ombre majestueuse des montagnes. Pendant un bref moment, j'ai entrevu mon avenir: je pourrais créer une certaine forme de vie en recommençant à peindre; non pas des paysages, mais plutôt cette impression indéfinissable qui nous habite lorsqu'on se sent une infime partie de l'univers. Le succès inattendu de mes toiles m'a donc assuré de bons revenus et me confirmait que je n'étais pas la seule dans cette quête de l'infini. Finalement, j'ai acheté la petite auberge. Toutefois, après plusieurs années, malgré mon bonheur de peindre avec passion, le mal du pays m'a rattrapée et je me suis résolue à effectuer un court séjour dans ma Gaspésie natale. Désarmée par les paysages magnifiques de la péninsule qui ne m'inspiraient pas, et par les contacts humains que je ne retrouvais plus, j'ai voulu, avant de retourner en Savoie, revoir une amie d'enfance installée à Montréal. Cette fois, je n'ai pas été déçue puisque malgré les années de séparation, notre amitié était toujours intacte et le bonheur de nous retrouver toujours aussi authentique. Portée par le bien-être et la joie de vivre que m'apportait cette relation d'amitié, j'ai été rapidement charmée par la vitalité et l'esprit de liberté que m'inspirait la métropole. C'est dans cet état d'âme que peu à peu, j'ai découvert une nouvelle dimension de la sexualité...

et dire que me croyais pratiquement asexuée... rappela-t-elle à Philippe avec un sourire coquin avant de poursuivre;

Sous l'œil bienveillant de mon amie, je me suis apprivoisée doucement à ma sensualité jusqu'alors confinée au rôle dicté par mon éducation. Cette liberté de conscience et d'actions m'a permis de découvrir une précieuse force en moi pouvant me conduire dans des latitudes dont j'ignorais même l'existence. C'est ce qui m'a décidé à prendre un pied à terre à Montréal. À Grésy-sur-Aix j'avais l'inspiration pour peindre, à Montréal je venais de découvrir l'inspiration pour assumer mon énergie vitale. C'est ainsi qu'à 67 ans j'ai décidé d'habiter les deux ... et de vivre pleinement. Ce n'est donc que depuis trois ans que je ressens l'envie de vivre pour ce que je suis plutôt que de correspondre à ce qui est attendu de moi. Ce n'est pas une réflexion ou un concept intellectuel, c'est tout mon qui être est habité par cette urgence de vivre pendant que j'ai encore la vie. Et, d'être enfin parvenue à accepter toutes les imperfections de mon corps me permet d'explorer encore plus loin.

Philippe ému nageait littéralement dans les yeux brillants de sa maîtresse. Puis, il voulu à son tour une fois encore, parler de lui:

– Nos parcours sont différents Jacqueline, mais ils nous conduisent peut-être dans la même direction, commença-t-il. Dans ma première vie, j'ai été à regret infidèle. Je ne sais toujours pas ce que je cherchais à ce moment. Je ne regrettais pas les expériences vécues, mais je m'en voulais tellement de tromper. Puis dans ma deuxième vie, j'ai connu l'Amour passionné et durable et la naissance de nos deux enfants. Après la mort de ma femme, j'ai eu peur de n'être plus rien et je me suis isolé en prétextant rester

fidèle à la mémoire de mon amour. C'est la conscience que ma vie achève qui m'a conduit à reconnaître que j'ai besoin des autres, besoin de me confier, besoin de recevoir et de donner de l'affection, besoin d'être bienfaisant pour les autres et besoin de partager mon énergie sexuelle aussi. Je suis d'accord avec Julie-Anne lorsqu'elle fait l'hypothèse que c'est grâce à l'extase que nous avons eu accès à une spiritualité si forte.

– et, poursuit Jacqueline, je crois que l'état dans lequel nous nous retrouvons après avoir éprouvé la jouissance est en lien avec le sentiment qui prédomine en nous, soit la confiance, l'amour de soi et de l'autre ou la déprime, l'inquiétude ou l'amertume. Pour moi, c'est lorsque je suis dans un état de bienfaisance que je parviens à vivre l'extase. Cela m'amène à réfléchir sur ce fameux cadre représentant la Sainte Famille qui est apparu chacun dans nos vies, c'est assurément un signe que nous devons nous rencontrer mais c'est aussi l'antithèse de l'extase qui peut nous amener à la dimension spirituelle, puisque la valeur véhiculée par l'Église glorifiait que la mère de cette Sainte-Famille était vierge.

Pendant que Philippe et Jacqueline méditaient sur le sens de la vie, dans le logement des nouveaux parents, Claire s'était réveillée et Julie-Anne, encore debout, alla rapidement la chercher dans son berceau afin d'éviter que ses pleurs réveillent Frédéric. Maintenant bien au sec, Claire tétait avidement le sein de sa mère. Celle-ci, une fois de plus, émerveillée par ce petit être si vulnérable et en même temps si puissant, vagabondait paisiblement au gré de ses pensées. Puis, alors qu'elle était dans un état d'harmonie et, surtout parce qu'elle était dans cet état de grande paix intérieure, elle ressentit profondément qu'elle-même et son bébé constituaient une

particule infime, mais essentielle de l'univers. Toutefois, Julie-Anne ne put conserver plus d'une seconde cet état précieux puisque rapidement distraite par des pensées rationnelles. En dépit du souvenir déjà flou de cette vision magnifique, elle regretta que cet instant *surnaturel* ait été trop bref.

Chapitre 29

L'horloge grand-père était maintenant bien installée sur le mur faisant face au salon dans la maison de Hubert. Car Julie-Anne qui réaménageait leur chambre s'était, à regret, résignée à se départir de son pendule. Ce fut, pour elle, une décision difficile puisque l'horloge lui avait été offerte lors de son premier aménagement. C'était un cadeau de sa meilleure amie et lors de sa première visite à son nouvel appartement, elles avaient fait ensemble la tournée des antiquaires et Julie-Anne était tombée en amour avec cette antiquité.

À l'annonce de la grossesse de Julie-Anne, Frédéric secondé par Hubert avait déplacé l'horloge dans la chambre conjugale afin d'aménager la chambre du bébé. Enfin après la naissance de Claire, Julie-Anne avait arrêté le mécanisme craignant que les carillons réveillent leur bébé. Aussi lorsque Léa apprit sa décision de se départir de l'horloge, elle trouva les mots justes pour convaincre Hubert que cette magnifique pièce en bois sculpté avait une place toute désignée dans sa maison au centre équestre. Ainsi, depuis peu, l'horloge occupait une place de choix dans la maison de Hubert sur le mur à gauche de l'entrée du salon.

Quelques jours après cette nouvelle installation, Philippe se rendit chez Hubert. Depuis le moment où ils avaient partagé des confidences, leurs liens s'étaient resserrés et Philippe se rendait régulièrement chez Hubert lorsque celui-ci n'avait pas d'élèves. Ils

avaient pris l'habitude de bavarder dans l'écurie ou près de l'enclos pendant que Hubert soignait ses chevaux.

– *hier*, annonça calmement Philippe, *alors que j'étais décidé à accrocher le cadre dans ma chambre, j'ai réalisé qu'il avait disparu.*

– *je ne suis pas trop surpris*, répondit Hubert, *mais je donnerais cher pour comprendre le sens de tous ces signes. Savais-tu qu'une légende amérindienne de la région évoque la disparition d'un totem au pied de la montagne sacrée soit le Mont-Saint-Hilaire?*

La routine auprès des chevaux étant terminée, Hubert proposa à Philippe d'entrer à la maison afin de poursuivre leur réflexion tout en dégustant une nouvelle variété qu'il s'était procurée. Alors qu'avec leur tasse fumante, ils se dirigeaient au salon, Hubert vit Philippe s'arrêter devant l'horloge grand-père.

– *tient, c'est nouveau, cette horloge*, remarqua Philippe.

Hubert expliqua alors les circonstances entourant l'acquisition de cette horloge ayant appartenu à Julie-Anne. Ses explications terminées il fut intrigué par l'attitude de Philippe toujours immobile devant l'antiquité, au point qu'il lui reprit sa tasse de thé pour la déposer sur une table. Puis, il attendit silencieusement que Philippe s'exprime.

– *Je me rappelle maintenant avoir entrevu cette horloge chez Julie-Anne. C'était la journée où Frédéric l'avait quittée. Je n'avais pas réalisé à ce moment la ressemblance troublante avec l'horloge que mon père avait achetée à ma naissance et dont je m'étais départi lors de mon aménagement à la Résidence.*

– *Se pourrait-il que ce soit la même horloge*, proposa Hubert?

– *Il faudrait vérifier à l'arrière, puisque André, mon père, y avait fait graver ma date de naissance.*

Un peu hésitants, les deux hommes décidèrent tout de même de déplacer la précieuse pièce de menuiserie. À peine eurent-ils commencé à bouger l'horloge qu'un bruit inattendu les figea. Craignant d'avoir brisé quelque chose, ils s'approchèrent lentement du mur pour identifier l'origine du bruit; un cadre dépassait de la base de l'horloge.

Ils s'étaient à nouveau tous réunis chez Hubert. Julie-Anne tenant Claire dans ses bras regardait fixement l'horloge. Invitée par Hubert à rejoindre les autres dans la cuisine elle arriva au moment où Philippe s'exprimait:

– *je peux vous confirmer que c'est vraiment la même horloge, celle que mon père avait acheté pour marquer ma naissance, la date du 10 mai 1948 y est bien gravée à l'arrière. Et comme vous l'avez tous deviné, il s'agit aussi du même cadre mystérieux que Hubert et moi avons trouvé sous le meuble!*

– *est-ce que ce cadre était dans l'horloge depuis que je l'avais chez moi?* dit Julie-Anne avec nervosité.

Tous regardaient l'objet paranormal déposé au centre de la table, mais personne n'osait y toucher.

– *ce que j'observe aujourd'hui, commenta Léa, est que cet encadrement s'est retrouvé un moment ou l'autre chez chacun de nous. C'est étrange parce que depuis la rencontre où Jacqueline nous informait avoir déjà eu ce cadre, je pensais qu'il n'y avait que Hubert et moi qui ne l'avions pas eu sa présence dans notre maison. Et voilà que maintenant, il se retrouve ici!*

À ce moment, Philippe voulut partager ses réflexions. Selon lui, il y avait deux niveaux de mystères dans leur situation. D'abord un élément intangible soit le rêve prémonitoire vécu par chacun du groupe. Puis, un élément concret, bien matériel qui est l'apparition et disparition de ce cadre.

– j'observe aussi, continua-t-il, que l'élément religieux est évidemment présent dans la représentation de la Sainte Famille et que dans nos rêves, les références religieuses incluant différentes croyances, sont aussi présentes. L'information de Hubert sur la disparition d'un totem au pied du Mont-Saint-Hilaire, totem qui représentait aussi une certaine divinité m'a conforté dans l'hypothèse que les symboles religieux sont appelés à disparaître pour laisser la place à ... je ne sais pas quoi encore.

Chapitre 30

Assis par terre, nostalgique, Philippe manipulait des documents remisés dans une vieille boîte, qu'il n'avait pas ouverte depuis son arrivée à son appartement. Entouré par des vestiges du passé, une succession de moments chargés d'émotions renaissait en lui avec une vigueur surprenante.

Car, apparemment animé par une impulsion de ménage, Philippe avait ressorti la caisse contenant des cartes d'anniversaire et des lettres de sa femme, de ses enfants et même quelques écrits de sa mère décédée il y a plus de vingt ans. Bouleversé par l'intensité de ses émotions, il réalisait que sa motivation profonde à ouvrir cette boîte correspondait à son besoin de se libérer de ses attaches du passé. Conscient de sa fin de vie prochaine, Philippe sentait poindre en lui l'exigence, d'abord diffuse, mais de plus en plus insistante, d'atteindre une quiétude devant l'inconnu. Et cette recherche s'avérait d'autant plus difficile puisque maintenant, tout était plus intense, les plaisirs sensuels, le bon vin, les repas réconfortants, l'affection partagée avec ses amis, mais aussi la peine immense de quitter prochainement et pour toujours ses enfants et son frère. Il cherchait comment accepter avec sérénité la fin de sa vie sous sa forme actuelle, car il était maintenant convaincu que son âme vivrait encore après sa mort.

Et pendant que Philippe, troublé, recherchait son équilibre, Julie-Anne, sereine, berçait doucement son bébé. Rassasiée du lait

maternel, Claire dormait paisiblement. Une fois de plus, cet instant sublime mais bref, provoqua entre la mère et l'enfant, une communion totale des âmes puisque la distanciation de chacune n'était pas encore complétée. L'être qui avait abrité la création d'une nouvelle vie se prolongeait dans cette jeune âme immaculée. Cette entité spirituelle à deux cœurs évoluait paisiblement dans l'immensité de l'espace acceptant d'emblée avoir besoin de l'éternité pour comprendre l'univers.

Puis, les pensées responsables de la mère prirent à nouveau le dessus. L'âme à deux cœurs se tordit une fois de plus, la mère devint angoissée et Claire s'éveilla. Changeant la couche de son enfant en pleurs, Julie-Anne s'inquiétait pour son bébé. Que lui arrivera-t-il lorsqu'elle ne sera plus là pour lui donner les soins? Bien sûr Frédéric, lui sera encore là, il est le père et prendra soin de leur enfant, mais ce n'était pas dans son corps que la vie s'était créé. Pourra-t-il comprendre et aimer Claire autant qu'elle?

Alors que Julie-Anne s'inquiétait de l'avenir de son enfant, au centre équestre, Hubert et Léa revenaient de chez Chloé et Charles. Cette fois, ils avaient décidé de ne pas rester pour la nuit. Car après avoir expérimenté l'un comme l'autre un crescendo dans leurs pulsions sexuelles jusqu'à une succession d'orgasmes puissants, Hubert et Léa ressentaient l'envie pressante de retrouver leur bienfaisante intimité. Heureux de leur complicité, ils se retrouvèrent enlacés dans le lit, s'offrant mutuellement la chaleur et la tendresse de leurs corps nus et de leurs âmes dévoilées. Car aujourd'hui, Hubert apaisé avait participé sans retenue à cette façon pétillante de s'affranchir de tous les codes sociaux. Il ne

subsistait plus, pour Hubert et Léa, d'obstacles à l'ouverture totale à soi et à l'autre.

– *Cette fois, je me suis vraiment guidé avec la puissance de mon instinct*, chuchota Hubert.

– *et je veux préciser que l'expression "bas instincts" est une hypocrisie sociale*, répliqua Léa. *C'est l'instinct de reproduction qui transmet la vie. Pour moi cet instinct essentiel nous rapproche de l'âme créatrice.*

Et ces deux êtres dotés, de l'intelligence de la reproduction comme tous les êtres vivants, mais possédant aussi l'intelligence de l'imagination, du raisonnement, de la spiritualité, de la créativité et du plaisir, cherchaient à trouver leur place dans l'immensité de l'univers. Pendant qu'une main effleurait un cou et qu'une autre parcourait affectueusement le contour d'un visage, ils s'interrogeaient sur la notion de plaisir; était-ce réservé aux humains? Les animaux recherchent-ils le plaisir, peuvent-ils imaginer des situations, peuvent-ils s'interroger sur eux-mêmes? Et les plantes, les cours d'eau, la mer, les montagnes? Ils réfléchissaient sur l'atome qui semble être l'élément commun et essentiel de toute matière sous quelque forme qu'elle soit. Léa précisa avec son esprit scientifique que c'est l'assemblage différent des atomes qui distinguait les matières les unes des autres. Puis Hubert philosofa sur le système solaire qui ressemblait à un atome avec son noyau composé de protons et neutrons et des électrons gravitant autour du noyau comme des planètes autour de leur étoile. Regardant Léa dans les yeux il l'interrogea:

– *Notre système solaire ou même notre galaxie serait-elle vivante par elle-même, serions-nous l'atome d'un grain de sable, pourquoi l'être humain serait-il la seule forme de vie possédant l'instinct et la spiritualité?*

Quelques jours après, alors que Julie-Anne chantonnait doucement pour consoler Claire et se rassurer elle-même, Frédéric était à sa troisième rencontre avec le psychologue du service d'aide aux employés. Cette fois, il n'y avait aucune ambiguïté, il y était pour lui-même. Julie-Anne lui avait démontré jour après jour qu'elle était saine d'esprit et il l'admirait dans son rôle de mère. Non, ce qui le préoccupait était cette perspective qu'il appréhendait maintenant de plus en plus de la "disparition" de sa conjointe.

– *Je suis incapable d'envisager ma vie sans Julie-Anne et en plus, je ne me sens pas capable de la remplacer auprès de Claire,* disait-il au thérapeute.

Bien sûr, ce dernier lui refléta qu'il ne pourrait prendre la place de la mère, mais qu'il serait toujours le père de Claire. De plus selon les détails donnés par Frédéric lui-même, il semblerait avoir les capacités d'un parent adéquat pour leur fille.

– *as-tu partagé tes craintes avec Julie-Anne?*

Frédéric confirma qu'il lui était difficile d'aborder ce sujet puisqu'il sentait déjà une grande insécurité chez sa conjointe devant l'échéance qui approchait. Il accepta donc avec un soulagement certain, la suggestion du thérapeute de poursuivre la démarche, mais avec la participation de Julie-Anne.

Au moment où Frédéric, encouragé, quittait le bureau du psychologue, Jacqueline accablée par son indécision tournait en rond dans son appartement. Depuis plusieurs jours une question s'imposait constamment à son esprit à tel point que son sommeil en était affecté et elle demeurait sans réponse. "*Je repars à Grésy-sur-Aix ou je demeure ici près de Philippe et de mes nouveaux amis, et ce jusqu'au jour J*»?

Puis, subitement elle s'arrêta et sourit.

– *j'ai le goût de faire des folies*, se dit-elle.

Ainsi, cinq jours plus tard ils étaient tous réunis chez Hubert. Chacun avait préparé un plat et la table était généreusement garnie. Étrangement, quoique tous ignoraient le motif de cette rencontre proposée par Jacqueline, l'ambiance était festive et les rires joyeux donnaient une âme enthousiaste à la maison de Hubert. Claire, blottie sur sa maman et enchantée par l'ambiance de bonheur, regardait de ses grands yeux chacun des convies. Ses rires candides alimentaient la joie de la tablée.

Puis, vint le moment où Jacqueline révéla le motif de ce souper communautaire. Intrigué, chacun se tut. Impressionnée par le silence pudique qui s'installa tout à coup à la table, Claire qui s'amusait allègrement sur les genoux de son père cessa dès lors de babiller.

– *J'espère que vous accepterez tous ma proposition*, dit Jacqueline après avoir expliqué en détail, le plan qu'elle avait mis au point.

Au silence attentif régnant pendant l'exposé de Jacqueline, succéda une cacophonie de questions lorsqu'elle eut terminé. Un peu décontenancée par des objections de différentes natures, Jacqueline s'efforçait de dénouer ce qui pouvait apparaître comme des obstacles insurmontables. Enfin, après un court conciliabule entre Jacqueline et Hubert, il fut convenu d'une autre rencontre dans une semaine au même endroit afin de prendre une décision de groupe.

Philippe entourait affectueusement la taille de Jacqueline épuisée alors qu'ils marchaient lentement jusque chez lui. Conscient qu'elle s'était entièrement donnée dans l'élaboration de son projet puis dans les explications qu'elle voulait le plus convaincantes possible, il demeurait silencieux, souhaitant lui offrir un moment de répit. Ce n'est qu'une fois rendu chez lui que Jacqueline s'adressa à Philippe:

– Tu n'as rien dit depuis que j'ai exposé ma proposition, je suis un peu inquiète...

– Ça ne fait pas longtemps que je te connais, reprit Philippe, mais je ne suis pas vraiment étonné du projet que tu nous proposes. Une fois de plus, j'admire ton audace!

– Tu me fais plaisir, mais qu'en penses-tu?

– Je pense que tu es déterminée, que tu as l'esprit communautaire développé et que tu es très généreuse. Mais je t'avoue avoir quelques réticences...

Pendant que Philippe et Jacqueline discutaient, Hubert seul avec Léa était encore partagé.

– *Le pire*, disait-il à Léa tout en plaçant la vaisselle dans la machine, *c'est que je ne sais pas vraiment ce qui me fait réagir de la sorte dans sa proposition. D'une part il y a la question financière; je ne suis pas à l'aise de me faire offrir un voyage tout compris, et d'autre part, je me demande encore comment organiser la relève au centre équestre pour presque deux semaines. En plus, je me déçois de ne pas avoir eu l'idée d'impliquer chacun de nous lorsque toi et moi parlions de voyage.*

– *C'est vrai*, reprit Léa, *que nos projets d'un voyage, ne concernaient que nous deux alors que la proposition de Jacqueline fait preuve d'un sens communautaire. Je dois te dire que cet aspect me plaît beaucoup et augmente ma motivation à m'organiser pour neuf jours d'absences à la clinique.*

À quelques rues de là, Claire dormait profondément alors que ses parents discutaient vivement tout en s'efforçant de ne pas perturber son sommeil.

– *C'est sûr que ça tomberait dans ma période de vacances, et toi, tu pourrais sûrement devancer les tiennes d'une semaine* expliquait Frédéric, *mais pour les trois jours à Paris, je me demande comment nous organiser avec Claire.*

– *Pour moi, ce n'est pas ça le problème*, reprit Julie-Anne. *C'est le temps de vol qui m'inquiète. J'ai vécu l'expérience désagréable d'un voyage dans le Sud et d'un bébé qui pleurait constamment dans l'avion, je ne veux pas imposer cela à personne.*

Ils poursuivirent longtemps la discussion. Julie-Anne proposa que pour le séjour à Paris, ils pourraient transporter Claire dans un porte-bébé afin de ne pas s'encombrer d'une poussette. Arrivés à Grésy-sur-Aix, ce serait beaucoup plus simple puisque la maison

ou *l'Auberge* comme la nommait Jacqueline, comprenait une unité tout équipée pour héberger des familles avec un bébé.

La nuit était avancée et dans l'appartement de Philippe, Jacqueline ne dormait pas. Se relevant discrètement afin de ne pas le réveiller, elle s'installa sur la causeuse. Bien enveloppée d'une couverture, elle voulait mettre de l'ordre dans ses pensées. *Comment faire afin qu'il soit à l'aise*; se demandait-elle avec inquiétude. Car l'hésitation majeure finalement avouée par Philippe consistait à l'aspect financier du projet. "*Je ne suis pas à l'aise que tu défraies toutes mes dépenses dans ce voyage* » lui avait-il dit. Et il avait poursuivi en expliquant avoir réussi à payer son voyage en Europe grâce à la vente du piano. Maintenant, il n'avait plus les moyens financiers de refaire un autre voyage et ça le gênait.

Puisque Jacqueline le connaissait comme un homme fier et indépendant, elle comprenait son malaise. Mais, elle avait tellement envie de lui faire découvrir cette partie d'elle-même de l'autre côté de l'océan, elle devait absolument trouver la bonne approche. Bien évidemment, plus elle cherchait, moins elle devenait disponible au sommeil. Fatiguée de se buter à l'obstacle qui demeurait toujours insurmontable, Jacqueline abdiqua, *pour cette nuit*, se dit-elle et laissa son esprit vagabonder. Ses pensées ainsi libérées la projetèrent aussitôt dans un scénario qu'elle avait élaboré depuis quelques semaines: *Philippe et elle empruntaient un petit sentier discret à flanc de montagne. Dans ce sentier méconnu des touristes et même de la population locale, elle avait vécu ses premiers ébats dans la nature. Et la nature à cet endroit était fort inspirante. Car dans la minuscule clairière témoin de ses extases,*

on n'entendait que le chant des oiseaux, alors que la vue en plongée sur les eaux turquoise du lac du Bourget donnait le sentiment de faire partie de la nature avec l'envie irrésistible de s'y abandonner. Enfin, elle imaginait la scène où assis sur une couverture, devant un casse-croute élaboré et un blanc de Savoie, ils s'embrassaient passionnément, se dévêtaient et se mélangeaient.

Le film qui habitait Jacqueline avait bien sûr chassé ses préoccupations, mais avait par contre fait naître en elle, une puissante pulsion érotique. Consentante, elle ferma alors les yeux et sa main qu'elle imaginait avec plaisir guidée par celle de Philippe, se glissa fiévreusement jusqu'à son entre-jambes. La fusion âme et instinct étant à son apogée, ses doigts de fée lui ouvrirent magnaniment les portes du septième ciel.

De retour dans le lit, elle moula son corps à celui de Philippe qui dormait comme un ange. L'exquise sensation de la peau de son amant épousant la sienne, évoqua la pensée que l'énergie sexuelle qu'elle possédait maintenant, de même que l'acceptation de son corps à 70 ans était plus forte qu'à la trentaine. Elle s'endormit heureuse.

Philippe buvait son thé lentement, intrigué par le sourire malicieux qu'affichait Jacqueline avec une indécence soutenue. Après quelques minutes dans l'incertitude, il vit Jacqueline prendre tendrement sa main puis lui révéler dans tous ses détails, son rêve éveillé de cette nuit et le voyage au *Nirvâna* qui en a résulté.

– je ne peux me passer de toi, lui murmurait-elle, je ne cesse de fantasmer sur toutes les caresses impudiques que nous pourrions échanger dans cette petite clairière. J'ai envie de toi dans l'intimité de ce refuge. Je veux que nous nous aimions dans la nature, nous serions plus près de notre spiritualité.

Sur la table délaissée, deux tasses froides, dans la chambre habitée, deux corps ardents.

La semaine qui suivit la proposition de Jacqueline fut intense pour chacun.

Hubert avait dépassé sa frustration. L'échéancier du premier juillet approchait rapidement et cette évidence le confrontait à ce qu'il croyait vraiment; son destin était-il scellé et sa vie s'arrêterait le 1er juillet ou n'était-ce qu'une forme de superstition? Depuis les premiers rassemblements du groupe des Quatres, il se concentrait sur l'aspect un peu ésotérique de leur situation. Maintenant, il s'attardait sur la portée réelle possible de cette prémonition. Ils allaient tous mourir le 1er juillet; qu'allait-il arriver à ses chevaux, son centre équestre allait-il survivre après son départ? Jusqu'à maintenant il n'avait révélé à personne en dehors de son groupe, ce fameux rêve prémonitoire. Voulait-il prévenir d'autres personnes? Que voulait-il laisser après sa mort?

Léa quant à elle se sentait de plus en plus sereine. Étrangement, malgré une certaine fièvre devant l'approche de l'échéance, elle se sentait de plus en plus prête à traverser la limite de sa vie terrestre pour s'épanouir encore plus dans une dimension encore

inconnue, mais sûrement magnifique, elle en était convaincue. Aussi, son entourage avait observé son regain d'énergie et la possibilité annoncée d'un voyage prochain expliquait pour eux cette joie de vivre qui émanait de sa personne. Ce voyage justifiait aussi la préoccupation de Léa à préparer la relève pour ses patients.

Julie-Anne quant à elle, avait déjà demandé à devancer ses vacances puisque sa décision était prise. Pour Frédéric, ça ne posait aucun problème puisque ce voyage tomberait dans sa période de vacances déjà réservée.

Ils se retrouvèrent donc chez Hubert au moment convenu. Cette fois l'atmosphère était bizarre: la joie non contenue de Léa, le sérieux de Hubert, l'agitation de Julie-Anne, l'insouciance affichée de Frédéric et la complicité évidente de Jacqueline et Philippe. Dans ces états disparates, Claire semblait un peu perdue et alternait sans motifs apparents entre rires et pleurs aussi intenses l'un comme l'autre.

Dans un rapide tour de table, chacun confirma être en accord avec le projet et avoir déjà amorcé des démarches concrètes en ce sens. Hubert précisa qu'il devrait discuter demain avec l'homme qui de temps à autre venait lui donner un coup de main. C'était cet homme qui l'avait déjà remplacé au centre équestre pendant une fin de semaine prolongée qu'il s'était autorisé il y a un an. Toutefois, il se demandait encore comment il pourrait vérifier la possibilité que cet homme prenne totalement la relève après le 1er juillet sans tout lui révéler? Quoi qu'il en soit, Hubert devait préparer demain aussi, des documents légaux pour préciser ses

dernières volontés. Cette information fut reprise par Léa qui ayant déjà complété tous les actes notariés concernés, suggérait à chacun de se mettre à jour dans ce domaine.

C'est à ce moment que Philippe partagea le cheminement qu'il avait dû réaliser concernant l'aspect financier du voyage. Depuis la proposition de Jacqueline, il avait évolué en ce sens que celle-ci était la seule dans le groupe qui disposait d'une réserve financière facilement accessible. Puis, comme il expliqua: *de deux choses l'une; soit comme prévu, ils mourraient tous, excluant bien sûr Frédéric et Claire, donc l'aspect financier n'aurait plus aucune importance pour Jacqueline ou, il ne se passerait rien et ils auraient tous l'occasion de rembourser à leur rythme leurs dépenses de voyage à Jacqueline.*

Une question par contre suscitait encore la discussion, comment déterminer la date du retour. Sachant que la fin était annoncée pour le 1er juillet, ils se mirent d'accord pour "vivre " ensemble cette fin et que ça se passe ici même. Après avoir consulté l'horaire des vols, il fut convenu du retour dans le vol du jeudi 30 juin. L'arrivée à Montréal étant prévue pour 16:00h ils pourraient revenir chez Hubert avant le 1er juillet et être tous ensemble au moment critique.

Chapitre 31

Pendant les quelques semaines précédant son voyage, Philippe multiplia les contacts avec ses enfants, conscient que le précieux temps qui leur restait s'écoulait beaucoup trop vite. Ces derniers, plus septiques, n'avaient pas cette même conviction de leur père concernant son rêve prémonitoire. Mais, toute cette situation et les doutes qui subsistaient les avaient sensibilisés à la réalité que leur père ne vivrait pas éternellement et ils désiraient profiter le plus possible de sa présence.

C'est ainsi que, de son côté, Victor profitait de ses jours de congé pour se rendre fréquemment chez son père. Ils marchaient dans le Vieux Village et s'arrêtaient inmanquablement sur le quai devant le Richelieu. Parfois ils s'asseyaient tranquilles sur un banc alors qu'à d'autres occasions ils poursuivaient leur ballade. À certains moments, c'était des discussions légères, parfois profondes, à d'autres ils savouraient le silence paisible et affectueux qui les unissait. Il y avait maintenant dans leurs façons d'être ensemble, une authenticité nouvelle.

Avec Delphine, toujours à New York, les contacts se réalisaient par Face Time. Malgré la distance, père et fille maintenaient leurs relations bien vivantes. Quelques fois, les communications s'étaient terminées par des larmes mutuelles, mais souvent, les rires francs pimentaient leurs échanges. Delphine qui appelait pratiquement deux fois par semaine informait son père du

déroulement de son stage, de ses espoirs concernant son projet et des nombreuses anecdotes de sa vie dans la *Grande Pomme*. À chaque contact, elle s'informait du vécu de son père avec un intérêt réel que Philippe percevait bien et qui le touchait profondément.

À mesure que la date de son départ approchait, Philippe se donnait plus fréquemment du temps pour méditer et particulièrement dans sa situation de père. Évidemment, la peine en lien avec son premier fils était encore présente, mais il assumait de plus en plus son deuil. Avec Victor et Delphine, il se sentait comblé par la richesse et la profondeur de leurs liens. Il revivait avec une belle nostalgie la période où ils étaient petits; les innombrables moments de joie simple et spontanée, les jeux inventés, leur énergie débordante, les rires aux éclats, les yeux pétillants. Il était fier d'avoir accompagné, en complémentarité avec sa femme, ses enfants tout au long de leur cheminement vers l'âge adulte. Aujourd'hui, les voir se débrouiller chacun à sa façon avec leurs forces et faiblesses, pouvoir les comprendre et les appuyer dans leur vécu, lui apportait une joie profonde. Maintenant, seul parent de ces jeunes adultes qu'il aimait immensément, il goûtait avec bonheur à l'affection sincère que l'un et l'autre lui donnaient.

Il avait invité ses enfants à partager un repas avec son groupe à leur retour le 30 juin. Ainsi, Delphine et Victor iraient le rejoindre chez Hubert alors que tout le groupe serait réuni jusqu'au 1er juillet. La maison était grande et tous pourraient y rester à coucher, le temps que la date fatidique soit passée. Aussi, Philippe souhaitait particulièrement que ses enfants et Jacqueline se rencontrent parce

qu'il était fier de ses enfants et heureux de leur présenter cette femme auprès de qui il découvrait un nouveau sens à sa vie.

Alors que Philippe poursuivait sa méditation, à quelques rues de là dans la demeure des nouveaux parents, Frédéric raccrochait le combiné;

– *C'est arrangé*, disait-il à Julie-Anne, *mon ami Gilles est disponible pour les transports aller-retour à l'aéroport avec son minibus. Nous pourrons partir et revenir tous ensemble*, rajoutait-il avec un large sourire, puisque Frédéric était vraiment heureux d'apporter sa contribution au groupe.

– *Je suis contente que nous partions tous ensemble*, lui répondait Julie-Anne en refermant son livre sur le département de la Savoie. Heureuse, elle s'approcha de Frédéric pour le serrer dans ses bras. Les jeunes parents amoureux goûtaient déjà au bonheur de toutes les découvertes merveilleuses à venir dans leur première expérience outre-mer.

Pendant ce temps, au centre équestre, Hubert guidait l'homme qui le remplacerait pendant son absence. Ce fut une démarche laborieuse pour Hubert que de trouver un remplaçant, officiellement pour 9 jours, mais convaincu en réalité, qu'après le 1er juillet ce sera cet homme qui prendra la relève pour longtemps. Bien sûr, il ne pouvait pas donner cette information à cet homme qui tout comme lui était heureusement un passionné du monde chevalin. Après la visite des installations et un contact tactile avec chacun des chevaux, ils retrouvaient Léa pour partager un goûter et poursuivre les discussions sur le fonctionnement et l'organisation tant du Centre que de la maison.

Léa quant à elle avait organisé sans problème sa période d'absence à la clinique puisque les autres médecins avaient accepté de se partager les rendez-vous avec ses patients. Toutefois, elle se préoccupait tout autant que Hubert des soins devant être donnés aux chevaux. Après le départ du futur palefrenier, elle rassura Hubert sur l'intérêt réel, l'honnêteté et les habiletés qu'elle avait perçues chez cet homme.

Au même moment, seule dans son appartement à Montréal, Jacqueline aussi était rassurée. Elle venait de terminer un appel vidéo avec l'agente qui s'occupait de sa maison à Grésy-sur-Aix et tout était prêt pour l'arrivée prochaine du groupe, sans oublier bien sûr le nécessaire pour la jeune famille avec leur bébé. De plus, elle avait aussi finalisé avec un contact à Paris les détails de leur séjour dans la *Ville lumière*.

Les arrangements complétés, Jacqueline pouvait maintenant réfléchir une fois de plus à son avenir annoncé comme éphémère. Parce que malgré tout, elle doutait. Il était vrai que les circonstances, les similarités, les points communs bref, tous ces signes qui les unissaient confirmaient que leurs rêves étaient vraiment prémonitoires et qu'il n'était pas question de hasard. Mais, si tout ça n'était qu'une fabulation collective? Ils se retrouveraient tous après la date fatidique avec le sentiment d'avoir été berné par leur propre imagination. Mais, ce fameux cadre qui disparaissait, c'était tout de même bien réel!

Chapitre 32

À part quelques pleurs au moment du décollage, Claire était demeurée paisible pendant tout le vol et elle ne s'était même pas réveillée à l'atterrissage. Le trajet des voyageurs fatigués, de l'aéroport jusqu'aux deux appartements sur la rue Oberkampf dans le 11^e arrondissement s'était effectué avec deux véhicules. Mis à part l'embouteillage près du *Périphérique*, le déplacement s'était bien déroulé. Les appartements venaient à peine d'être rénovés et recevaient leurs premiers locataires. La jeune famille avait le plus grand des deux alors que Léa et Hubert occupaient l'appartement un étage au-dessus. Quant à Philippe et Jacqueline, ils étaient hébergés par une amie de celle-ci à quelques rues de là sur l'avenue de la République.

Malgré sa fatigue Philippe voulut, aussitôt installé, se rendre à l'église St-Laurent où son ancêtre Gabriel avait été baptisé. Effectuant le trajet à pied, Philippe et Jacqueline s'arrêtèrent à un restaurant de quartier *les Anémones*, où quoiqu'il était 14 heures, un sympathique serveur leur offrit une blanquette de veau qui s'était avérée excellente.

– *C'est ton accent québécois qui a incité le serveur à nous offrir le privilège de dîner en dehors de l'horaire*, lui expliquait Jacqueline en repartant vers leur destination.

Explorant l'enceinte clôturée du bâtiment d'inspiration gothique, Philippe observa avec déception les nombreux blocs de pierres

noircies qui entouraient les vitraux. Il s’y dégageait une atmosphère lugubre.

– *Je ne ressens rien*, confessait Philippe pendant qu’ils exploraient l’intérieur de l’ancien bâtiment. *J’étais plus ému lorsque je m’étais rendu à Batiscan au Québec sur la terre où mon ancêtre Gabriel avait fondé sa famille*, rajoutait-il avec déception.

– *Les sentiments, ça ne se commande pas*, lui dit tendrement Jacqueline.

Pendant que le couple éreinté revenait à son appartement, sur la rue Oberkampf, au dernier étage, Hubert et Léa se câlinaient au réveil d’une courte sieste réparatrice.

– *c’est merveilleux de s’aimer à Paris*, murmurait Léa

– *je suis bien d’accord et j’ai hâte de découvrir le 7e ciel de Paris*

Au même moment, à l’étage en dessous, Frédéric changeait la couche de Claire pendant que Julie-Anne sortait de la douche.

– *il faudra économiser l’eau chaude*, disait-elle en sortant de la pièce d’eau. *Tu as vu le réservoir d’eau chaude fixé au plafond, il est minuscule.*

– *Pas de problème, je me doucherai au retour de notre sortie. De toutes façons, Jacqueline et Philippe arriveront d’ici quelques minutes. Dépêche-toi, nous n’aurons que deux heures pour explorer juste nous deux le quartier.*

Julie-Anne était à peine habillée qu’on frappait à la porte.

Pendant que le jeune couple émerveillé découvrait une parcelle de la *Cité de l’amour*, Philippe et Jacqueline à l’appartement s’occupaient de Claire.

– *Cette fois je suis plus qu'ému*, avouait Philippe à Jacqueline pendant qu'il berçait l'enfant. *Je me sens comme son grand-père*. Puis les yeux humides, il rajoutait; *malheureusement, je ne serai jamais le grand-père des futurs enfants de Victor et de Delphine. J'aurais tellement aimé prendre mes petits-enfants, les serrer dans mes bras et surtout vivre avec eux le bonheur de les aimer et de les accompagner dans la découverte de la vie*.

Jacqueline s'approcha alors de Philippe, posa tendrement la main sur son épaule, tout en caressant le dos de Claire toujours blottie dans les bras de son grand-père.

– *Je me demande ce que l'avenir nous réserve*, commentait Jacqueline, *notre corps disparaîtra sûrement, mais notre esprit lui, subsistera toujours, j'en suis certaine. Nous retrouverons-nous dans un autre corps? Revivrons-nous une autre vie terrestre avec des états et des rôles de femme ou d'homme, de parents, de grands-parents, de personnes épanouies ou perturbées? Pourrons-nous voir et accompagner les êtres que nous aimons et qui vivront encore après notre mort corporelle? Toutes ces incertitudes m'effraient, mais il y a une chose que je sais; je suis là maintenant avec toi et cette enfant, et je suis bien. Je veux cultiver et prolonger le plus possible cet état à l'intérieur de moi et te le partager*.

Au moment où Philippe et Jacqueline tentaient de dépasser les frontières de l'inconnu, Hubert et Léa quittaient leur appartement pour une visite au cimetière du Père La-Chaise. Léa désirait particulièrement méditer sur la sépulture d'Héloïse dont les textes l'avaient conforté à l'adolescence dans sa dynamique de se protéger de l'Amour. Quant à Hubert, il voulait *remercier* Gilbert Bécaud, son modèle de ténacité et d'énergie.

Chapitre 33

Le périple des voyageurs achevait déjà. Les trois jours à Paris furent trop vite vécus pour chacun et le séjour en Savoie, riche en émotions particulièrement pour Jacqueline, se terminerait le lendemain à la gare d'Aix-les-Bains pour le retour sur Paris en TGV. Pour ce dernier jour, Hubert et Léa étaient en route avec la jeune famille vers Annecy. Leurs projets étaient multiples: traverser le pont des Amours, se balader le long du canal du Vassé, se baigner dans le lac bordé de montagnes et peut-être naviguer avec le *Libellule* sur les eaux turquoises. Philippe et Jacqueline restés à *l'auberge* quant à eux préparaient un goûter raffiné qu'ils dégusteraient, avec d'autres plaisirs, dans la petite clairière tant affectionnée par Jacqueline avec sa vue inspirante sur le lac du Bourget.

La dernière nuit en Savoie fut de courte durée pour tous. En effet, il leur fallait être à la gare pour 7:45h. Jacqueline énumérait ses dernières recommandations à la gérante de sa maison pendant que les bagages étaient chargés. Les voyageurs ont pu somnoler dans le train pendant les 2:30h que durait le trajet jusqu'à Paris. Puis ce fut la course jusqu'au RER à destination de l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle. Finalement, ils eurent un petit répit ayant franchi la douane deux heures avant le décollage. Hubert profita de cette pause pour vérifier qu'au centre équestre tout serait prêt pour les accueillir dans quelques heures. Pendant ce temps, Frédéric texta à son ami afin de confirmer leur arrivée à Montréal à l'heure prévue.

Curieusement, dans cette ambiance fébrile et joyeuse Claire, agitée pour la première fois depuis le voyage, pleurait sans arrêt et sans raison apparente. Enfin, les transbordeurs commencèrent à accueillir les passagers. Dès que Frédéric avec Claire dans ses bras fut embarqué dans la navette alors remplie, l'agent en bloqua l'accès, dirigeant les passagers dans le véhicule suivant. Ainsi, ils se retrouvèrent dans le transbordeur après celui de Frédéric. Ce dernier bougeait le bras de Claire afin qu'elle salue sa mère qui lui souriait par la fenêtre de son transbordeur tout près. Soudain, une boule de feu, un bruit infernal et tout son univers s'écroula.

Épilogue

19 ans plus tard

Sous l'ombre d'un vieux frêne, accablée d'une profonde tristesse, Claire s'appuyait sur un rocher en forme de tête d'ours tout près de la porte de la maison de soins palliatifs où elle venait de voir son père. Celui-ci y était entré depuis maintenant deux semaines et son état de santé périclitait rapidement.

Frédéric, maintenant seul dans sa chambre était paisible. Habité par une précieuse sérénité devant sa fin de vie imminente, les visites de sa fille unique lui étaient tout de même indispensables. Elle représentait tout son univers. Il était fier d'avoir accompli ce qui lui importait le plus depuis le drame, soit de répondre adéquatement aux besoins de sa fille, de lui être toujours disponible et faire en sorte qu'elle puisse s'épanouir malgré la mort de sa mère. Heureusement, il n'était pas seul pour aimer Claire. Il y avait ceux qu'il appelait son cousin et sa cousine Victor et Delphine, eux aussi endeuillés, qui avaient pris Claire en affection depuis la tragédie, devenant indispensables dans la vie de l'enfant orpheline de mère.

Aux soignants de la maison, Frédéric disait de sa fille qu'elle avait les yeux de sa mère. Mais en fait, il ne leur disait pas tout. Il protégeait toujours le mystère qui au fil des ans avait renforcé leur relation père-fille, et qui avait donné à l'un comme à l'autre un

sens particulier à leur vie. Car en effet, ce père mono-parental avait peu à peu observé dès le jeune âge de sa fille, que celle-ci possédait des dons particuliers. Ainsi, à certains moments, elle anticipait avec justesse des évènements à venir. La première fois, il s'était impatienté puisqu'elle refusait de se rendre à une fête d'amis prétextant qu'il y aurait du feu. Puis, il avait appris en fin de journée qu'un début d'incendie créé par les bougies d'anniversaire s'était déclaré, mais heureusement rapidement éteint. À partir de cet évènement, il s'était juré de rester attentif aux verbalisations de sa fille. Plus tard cette attention lui avait épargné bien des soucis puisqu'à la demande de Claire, il avait reporté au lendemain un trajet vers Montréal. En effet ce train qu'il n'avait pas pris, déraillait juste avant la gare de Saint-Lambert. Une autre fois alors qu'ils déambulaient sur la rue St-Denis dans la métropole, il avait été encore plus troublé par le stratagème utilisé par sa fille afin qu'une mère et son enfant changent de table à la terrasse qu'elles occupaient. Ainsi, juste après que celles-ci se furent déplacées, un immense récipient de mortier tombait d'une plate forme juste à l'endroit où elles étaient. Il en était certain, sa fille les avait sauvé d'une mort certaine.

En plus de ces dons ou facultés spéciales, le père avait perçu qu'au fur et à mesure de sa croissance, sa fille développait un intérêt particulier pour tout ce qui concerne la spiritualité entre-autres chez les amérindiens d'Amérique du nord. Il se rappelait qu'une fois, après qu'elle eut lu une étude descriptive de la vie des amérindiens, elle lui avait dit: *"Je suis certaine d'avoir déjà vécu à cette période. Je voulais être un chaman. »*

Aussi, elle lui avait confié que lors de ses méditations au sommet du Mont-Saint-Hilaire, elle avait l'impression étrange mais très agréable d'être une partie de ce tout qui est l'univers. "*Cette montagne dégage vraiment une aura de bienfaisance* » lui avait-elle dit. Conscient que sa fille se sentait investie d'un pouvoir d'aider ses semblables, il méditait sur le pourquoi et comment de ce don mais, il en était surtout émerveillé.

En fait depuis qu'elle était toute jeune, Claire se démarquait des autres enfants. Ainsi, dès l'âge de 5 ans elle avait affirmé à son père être convaincue *que son esprit vivrait encore après qu'elle se soit endormie pour toujours*. Elle expliquait pour preuve, que sa maman venait souvent la visiter pendant son sommeil et qu'elle lui donnait beaucoup d'amour. Aussi, à peine adolescente, elle était déjà avide de connaissances sur la spiritualité, la philosophie et sur tout ce qui concernait la vie après la mort. C'est ainsi que même si Claire n'avait jamais vu le cadre représentant la Sainte Famille, dont il lui avait maintes fois raconté l'histoire, elle s'y intéressait particulièrement. Dans le but d'éclaircir ce mystère, elle orientait ses lectures scientifiques sur la théorie voulant que toute matière soit constituée d'un champ énergétique sous la forme d'ondes. Elle lui avait aussi expliqué qu'elle tentait de vérifier si ce champ énergétique pouvait exister dans de multiples espace-temps.

Aussi, ce père aimant avait hésité longuement avant d'expliquer à sa fille le rêve prémonitoire si lourd de sens fait par sa mère et ses amis. D'abord il ne voulait pas l'effrayer avec ce phénomène que personne ne pouvait contrôler puis, comme il s'en était voulu longtemps de ne pas avoir accordé une plus grande crédibilité à

Julie-Anne, il devait d'abord se pardonner avant d'aborder ce sujet avec elle. Aussi, ce n'était que récemment, enfin apaisé, qu'il avait discuté avec sa fille de ce fameux rêve. Ensemble ils réfléchissaient à ce mystère et Claire approuvait l'interprétation de son père à savoir que les images rêvées correspondaient à la culture religieuse du rêveur et que dans une autre société, les images et symboles auraient été différents. Mais peu importe les symboles, il était convaincu que le message serait toujours le même. Il avait conscience d'être limité dans sa compréhension de l'univers puisque son environnement se limitait à la planète terre, mais il était convaincu que le message impliquaient une continuité, une fusion peut-être des âmes dans l'immensité de l'univers.

Méditant dans son lit, Frédéric se demandait ce qu'il arrivera de son esprit lorsque son corps se sera éteint, son champ énergétique se retrouvera-t-il dans un autre espace-temps? Il se rappela aussi la remarque récente de sa fille concernant ce fameux cadre qu'elle ne parvenait pas encore à expliquer scientifiquement:

" Tu sais papa, lui avait-elle dit, la disparition de cette représentation de la Sainte Famille, c'est peut-être un message de l'univers pour nous dire que l'important n'est pas de correspondre au modèle proposé par les multiples règles religieuses mais plutôt de découvrir notre spiritualité par le développement continu de nos connaissances et par une réelle ouverture à la compréhension de l'univers dont nous sommes une infime partie. De tous les temps, les différentes religions ont érigé des rituels et des symboles auxquels les adeptes devaient se conformer sous peine de sanctions ou même de mort. J'ai lue une légende amérindienne concernant la disparition mystérieuse d'un totem au pied du Mont-

Saint-Hilaire. C'était peut-être là aussi le même message de ne pas s'arrêter aux symboles mais plutôt de chercher à comprendre le sens profond du spirituel. »

Dans son lit, sans plus aucune perception du temps, et dans un état où le corps et l'esprit s'apprêtaient à se dissocier, Frédéric naviguait à travers sa vie antérieure et sa vie future.

Au même moment, seule dans la maison familiale déjà trop grande, Claire mettait de l'ordre dans les souvenirs accumulés par son père. Forcément, elle relut la page frontispice datée du vendredi 1er juillet 2016

" Une explosion a fait 67 victimes à l'aéroport Charles de Gaulle hier en fin de matinée. La déflagration meurtrière s'est produite sur le tarmac dans un transbordeur conduisant les passagers jusqu'à l'avion. Il n'y a aucun survivant chez les passagers de cette navette. Toutefois, deux passagers dans la navette précédant de peu celle qui a explosée ont subi des blessures graves et sont toujours hospitalisés. Il s'agirait d'un homme et d'un bébé de quelques mois. Il semblerait qu'un ou des terroristes tentaient d'introduire un engin explosif dans

l'avion, mais l'explosion se serait produite accidentellement dans la navette. Un communiqué émanant d'un groupuscule d'intégristes religieux a revendiqué cet attentat. Les mesures de sécurité ont été renforcées et tous les employés de l'aéroport soumis à de nouveaux contrôles. »

Comme à chaque fois qu'elle relisait cette page de journal, Claire était émue et empreinte de sentiments étranges. Bien sûr elle n'avait aucun souvenir conscient de cette tragédie, mais elle ressentait y avoir été exposée. Toutefois, ce qui la troublait encore plus, était cette forte impression d'avoir pressenti le drame dès son arrivée à l'aéroport malgré qu'elle n'avait que trois mois et, bien évidemment, de n'avoir rien pu faire.

Claire tenait toujours le journal lorsqu'elle sut par un pressentiment qu'elle devait retrouver immédiatement son père.

Sur la banquette arrière du taxi qui la conduisait vers l'inévitable, Claire devint progressivement en transe jusqu'à perdre le contrôle de ses pensées. Son esprit, désincarné par la mort imminente de son père, fut projeté dans une spirale pour enfin conduire son corps virtuel à travers des milliards d'étoiles.

L'arrêt brusque de la voiture rendue à destination interrompit le tournoiement des ondes énergétiques qui guidaient son esprit. Retrouvant la maîtrise de ses pensées, Claire voulut alors prendre son portefeuille. À ce moment, elle réalisa que sa main gauche tenait un cadre. Elle ne fut pas étonnée de voir qu'il s'agissait d'une représentation de la *Sainte Famille*.

Avant d'entrer dans ce lieu ultime de la vie terrestre, elle serra précieusement l'objet intemporel sur sa poitrine. Puis, elle s'arrêta un moment afin d'observer le vieux frêne à tout près de la porte. Sur une large partie du tronc privé de son écorce, elle perçut malgré l'usure du temps, et en l'espace d'une seconde, cinq sculptures dont elle connaissait bien la symbolique amérindienne. Après que les sculptures se soient effacées de sa vision, elle réalisa aussi que le cadre avait disparut de ses mains.

Fébrile lorsqu'elle entra dans la chambre, Claire fut apaisée par la présence diaphane de cinq personnes auprès du lit de son père. Tenant sa main, elle éprouva en communion avec lui, l'amour infini qui emplissait tout l'espace.

Si vous souhaitez contacter l'auteur, adressez votre courriel à: pierrelefevre105@gmail.com . Aussi, vous pouvez écrire vos commentaires sur la plateforme concernée.